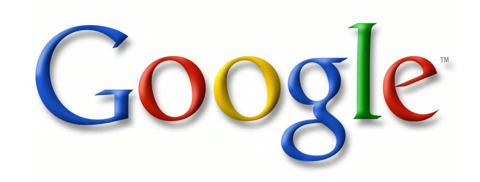
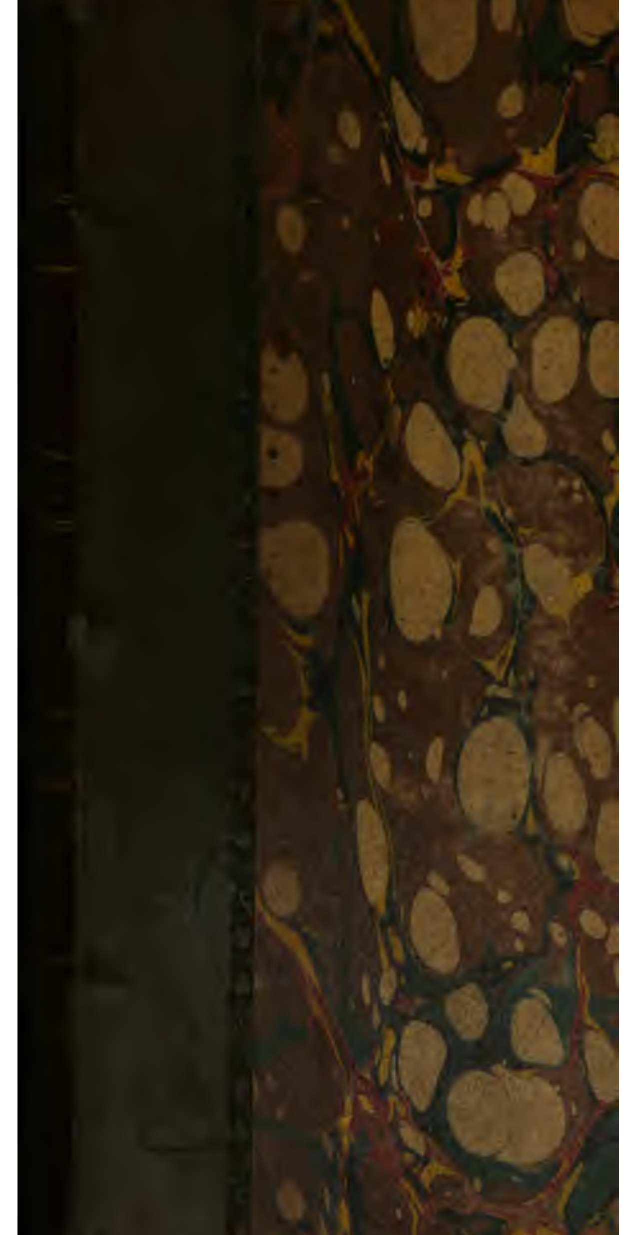
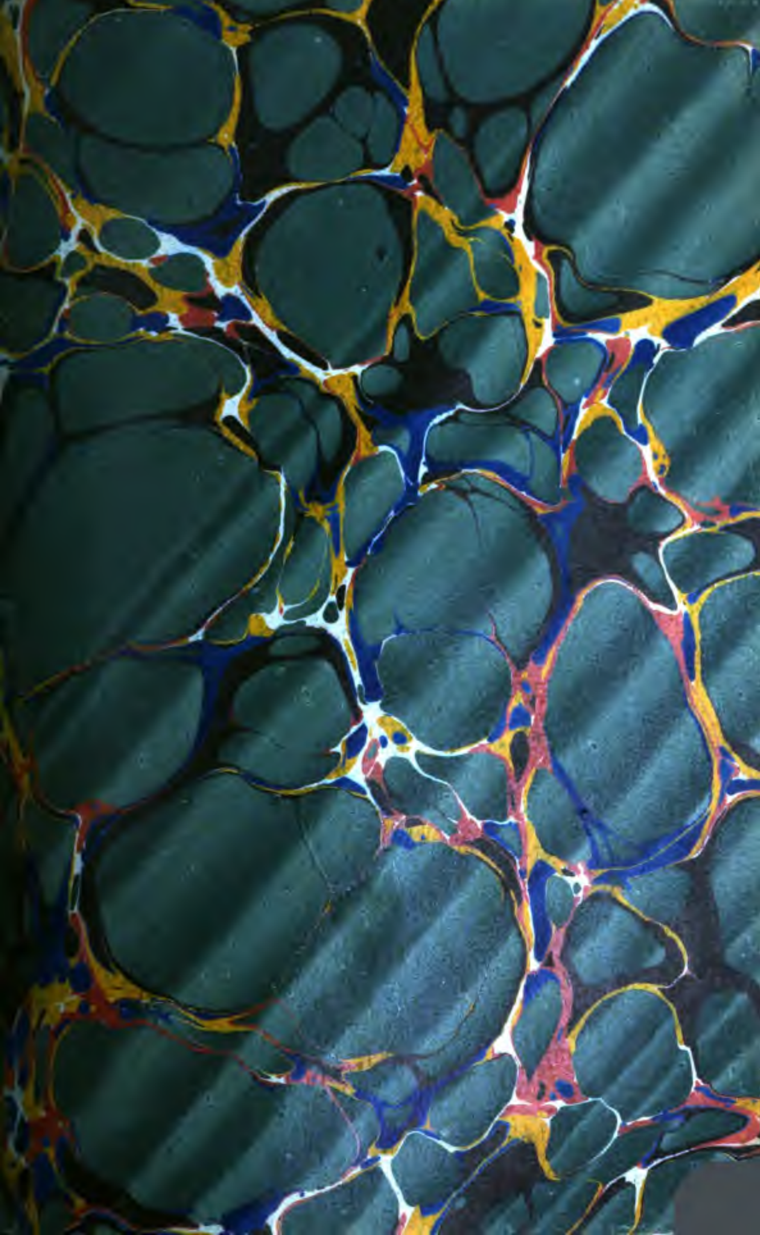





TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA NUS TIO ILLU MEA



2500.

25NF.

2 tomes reliés en 1 vol.

322

J. Swale

LA BOTANIQUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE,

CONTENANT tous les Traits, toutes les Anecdotes et les Superstitions relatives aux Fleurs dont il est fait mention dans l'Histoire sainte et profane, et des détails sur quelques Plantes singulières, ou qui portent les noms des personnages célèbres, et sur celles qui servent aux Cultes religieux et dans les Cérémonies civiles des divers Peuples et des Sauvages; avec les Devises, les Proverbes, etc., auxquels les végétaux ont donné lieu;

SUIVIE D'UNE NOUVELLE INTITULÉE:

LES FLEURS, OU LES ARTISTES.

PAR MADAME DE GENLIS.

TOME PREMIER.

A PARIS:

ET A LONDRES, CHEZ COLBURN, LIBRAIRE, CONDUIT-STREET, NEW BOND-STREET.

1811.

qui contient déjà les fleurs consacrées aux faux dieux, et dont le troisième et dernier volume contiendra les métamorphoses, je ne parlerai ici que rarement, et en passant, des plantes de la mythologie.

Ayant fait un autre ouvrage sur les *Plantes usuelles*, dans lequel se trouvent plusieurs plantes qui offrent des phénomènes très-curieux, je n'ai point parlé de ces plantes dans celui-ci; mais toutes les autres *plantes singulières*, qui ne sont point classées dans mes *Plantes usuelles*, le sont ici : de sorte qu'en réunissant ces deux ouvrages, on aura cette partie intéressante de la botanique très-complète, et qui ne se trouve réunie dans aucun livre. Je dirai la même chose pour quelques *anecdotes* qui manquent ici, comme par exemple sur le *quinquina*, sur le *safran*, sur le *rosier sauvage* et le *bédeguard*, sur la *rose de Jéricho*, le *sainfoin oscillant*, le *cacao*, la *yapana*, etc. etc. etc.

Ce volume délassera de l'étude un peu sèche de la botanique proprement dite, sans en détourner, et peut-être en donnera-t-il le goût à quelques personnes, en leur faisant connoître un assez grand nombre de plantes.

J'avois peint toutes ces plantes; mais cette

AVERTISSEMENT.

J'AI passé beaucoup d'années à rassembler les matériaux de ce petit ouvrage, qui exigeoit d'immenses recherches; car il falloit relire tout ce qu'on avoit lu, pour extraire des auteurs anciens, des voyages, de l'histoire des cérémonies religieuses, etc. quelques traits dispersés dans une infinité de volumes, et que, sans le projet de faire cet ouvrage, on avoit à peine remarqués. Mon goût pour les plantes m'a fait penser qu'il étoit curieux d'examiner quel rôle avoient pu jouer les végétaux, ces êtres presqu'animés, sur la surface de cette terre qu'ils embellissent, et j'ai trouvé quelque chose d'agréable dans l'idée d'attacher un souvenir à presque toutes les fleurs.

Je comptois, il y a quinze ans, joindre à ce texte toutes les plantes de la fable; mais ayant entrepris un ouvrage sur la mythologie,

J'ai donné un grand nombre d'ouvrages, et je puis assurer avec vérité, que j'ai trop de respect pour le public, pour en avoir fait un seul avec négligence ou précipitation. Mais les gens qui veulent allier à l'étude la dissipation, les plaisirs, les visites, les affaires, l'ambition, n'ont aucune idée de ce qu'on peut faire en trente-quatre ans, quand on a renoncé aux spectacles, au grand monde; qu'on a, depuis sa première jeunesse, l'habitude de s'occuper; qu'on peut, à son gré, disposer de tout son temps, et qu'on s'est fait la loi de travailler tous les jours huit ou neuf heures. J'ai reçu le prix de cette persévérance, je le trouve dans le suffrage des bonnes mères, et dans la bienveillance des jeunes personnes pour lesquelles j'ai tant écrit. Presque tous mes ouvrages furent composés pour elles, et je veux leur consacrer encore mes dernières pensées et mes derniers travaux.

LA

BOTANIQUE

HISTORIQUE ET LITTERAIRE.

PREMIERE PARTIE.

LES ARBRES.

CEDRE DU LIBAN.

Ce ne sont ni des voyageurs, ni des naturalistes qui ont pu nommer le chêne *le roi des arbres.* La rose sera, dans tous les pays, la reine des fleurs ; mais parmi les arbres, cet honneur n'appartient qu'au cèdre antique et majestueux, qui ne perd jamais sa verdure, et qui jadis ne croissoit que sur le mont Liban. Il prend jusqu'à cent trente-cinq pieds de hauteur ; aussi a-t-il été le sujet d'une comparaison sublime, quand l'Esprit-Saint dit : *J'ai vu l'impie élever sa tête jusqu' aux cèdres du mont Liban ; j'ai repassé, il n'étoit plus.*

Les Juifs avoient la coutume de planter un cèdre quand il leur naissoit un fils; et pour une fille, ils plantoient un pin (1); et quand les enfans se marioient, on faisoit leur lit nuptial avec le bois de cet arbre, symbole naturel de la constance et de la pureté, parce qu'il est incorruptible, et qu'il peut durer des siècles. On lit dans l'histoire, qu'il s'est trouvé un tronc de cèdre dans le temple d'Apollon, à Utique, qui duroit depuis prés de deux mille ans. Les anciens croyoient que ce bois avoit aussi la propriété de préserver de la corruption; c'est pourquoi ils déposoient les manuscrits précieux dans des coffres de bois de cèdre. Cet usage donna lieu à un proverbe; pour louer un ouvrage, on disoit qu'*il méritoit d'être enfermé dans une cassette de bois de cèdre.*

---

(1) Cette coutume existe dans quelques provinces de Russie. A la naissance de chaque enfant, on plante un arbre.

Le temple bâti par Salomon étoit décoré de bois de cèdre, qui lui fut envoyé par le roi Hiram.

La plus grande partie de la charpente du temple d'Ephèse étoit en bois de cèdre.

Dans les pays chauds, il découle du tronc de cet arbre une résine, qu'on appelle *cedria* ou *manna mastichine*. C'est un baume salutaire pour les plaies ; les Egyptiens l'emploient dans leurs embaumemens.

Il est un arbre moins célèbre, mais d'une plus longue durée que le cèdre, et d'une grosseur extraordinaire, le *boabab*, dont on appelle le fruit pain de singe. Ces arbres ne s'élèvent guère qu'à soixante-dix pieds de haut, mais leur grosseur est monstrueuse; ils ont communément soixante-dix-huit pieds de tour, c'est-à-dire, vingt-sept pieds de diamètre ; on en a vu de si prodigieux, que dix-sept hommes avoient bien de la peine à les embrasser en join-

gnant les uns aux autres leurs bras étendus ; ce qui donneroit à ces arbres environ quatre-vingt-cinq pieds de circonférence. On en cite de beaucoup plus gros encore. Les feuilles, communément, sont longues d'environ cinq pouces sur deux de large ; les fleurs du genre des malvacées, et proportionnées à l'arbre, ne s'ouvrent que le matin, et se ferment à l'approche de la nuit. Les fruits ont quinze à dix-huit pouces de long sur cinq ou six de large ; ils sont sains et rafraîchissans. Ces arbres, originaires d'Afrique, peuvent, dit-on, subsister trois ou quatre mille ans. Les nègres font un singulier usage de ces arbres ; lorsqu'ils commencent à se carier, ils achèvent de les creuser ; ils y pratiquent des espèces de petites chambres, dans lesquelles ils suspendent les cadavres de ceux auxquels ils ne veulent pas accorder les honneurs de la sépulture, tels que leurs jongleurs, qu'ils méprisent parce qu'ils les

croient des sorciers: ces cadavres s'y dessèchent parfaitement, et y deviennent de véritables momies sans aucune autre préparation.

Il est fait mention encore dans l'histoire, d'arbres plus merveilleux par leur grosseur. Pline dit que les conquêtes d'Alexandre en firent connoître qui avoient pour l'ordinaire soixante pieds de diamètre; on en cite plusieurs dans l'Histoire de la Chine, de plus gros encore, entr'autres un près de la ville de Kien, qui est si vaste, qu'une seule de ses branches peut mettre à couvert deux cents moutons. Un autre arbre de la province de Chékiang, a près de quatre cents pieds de circonférence, ce qui fait environ cent trente pieds de diamètre.

LE PLATANE.

Elien conte très-sérieusement que Xercès *devint amoureux d'un platane.* Il le rencontra dans ses voyages, et

et il prit pour cet arbre *une violente passion* ; il fit dresser sa tente dans ce lieu, et passoit les jours et les nuits auprès de son platane. Absorbé dans de profondes rêveries, il y suspendit des colliers d'or, des bracelets et beaucoup d'autres ornemens. Xercès resta là un temps considérable ; on eut toutes les peines du monde à l'en arracher. Hérodote dit qu'il it entourer ce platane d'un magnifique cercle d'or. En partant, il laissa un homme de sa suite, pour être le garde et le surveillant de cet arbre chéri. On ne peut expliquer cette bizarrerie qu'en supposant que ce platane rappeloit à Xercès quelque souvenir intéressant, quelqu'époque de sa vie chère à son cœur.

Le platane, chez les anciens, étoit consacré aux génies. C'est, après le cèdre, l'arbre le plus vanté dans la mythologie. Selon Pline, il fut apporté de l'Asie, de là à l'île de Diomède (nommèe alors Pelagósa), où il servit d'orne-

ment au tombeau de ce héros. Pline dit encore que cet arbre peut durer un grand nombre de siècles, et qu'il y en avoit un de son temps, dans un bois d'Arcadie, planté de la main d'Agamemnon. Les Grecs avoient la plus grande vénération pour cet arbre, ainsi que les Romains, qui le faisoient arroser avec du vin. Les Grecs en formoient les avenues et les bois qui environnoient leurs écoles à Athènes. Pline fait mention d'un platane célèbre en Lycie ; cet arbre, d'une grosseur prodigieuse, étoit, avec le temps, devenu creux ; on le nommoit la *grotte végétante* ; on y voyoit des bancs de mousse sur lesquels se reposoient les voyageurs. Le gouverneur de cette province y donna un repas à dix-huit personnes.

Caligula soupa avec quinze convives à Vélétri, sous un superbe platane, qu'il appelloit *son nid*. On lit dans l'Encyclopédie, que lorsque le platane fut apporté en France, on en faisoit un

si grand cas, que l'on exigeoit un tribut des gens qui vouloient se reposer sous son ombrage. En Perse, on le cultive dans les jardins et dans les rues, avec l'intention de prévenir toute espèce de contagiòn. On dit qu'en Angleterre, à *Good wood in Sussex*, on voit le plus beau platane qui soit en Europe.

L'épithalame d'Hélène, faite par Théocrite, passe pour un chef d'œuvre; le poète suppose qu'elle est chantée par les filles de Lacédémone, couronnées de jacinthes. Ces jeunes filles y disent à Hélène : " Uniquement occu-
" pées de vous, nous allons vous cueil-
" lir une guirlande de lotos, nous la
" suspendrons à un plane, et en votre
" honneur, nous y répandrons des par-
" fums; sur l'écorce du plane, on gra-
" vera ces mots: *Honorez-moi, je suis*
" *l'arbre d'Hélène.*"

LE PALMIER.

Cet arbre est très fameux dans l'an-

tiquité. Il est dit, dans l'Ecriture-Sainte, que la prophétesse Débora, femme de Lapidoth et qui jugeoit le peuple, s'asseyoit sous un palmier qu'on avoit appelé de son nom, entre Rama et Béthel, sur la montagne d'Ephraïm, et que là, tous les enfans d'Israël venoient à elle pour faire juger leurs différens.

La fable fait souvent mention de cet arbre. On croyoit qu'un superbe palmier étoit tout à coup sorti de terre, à Délos, pour servir d'appui à Latone, lorsqu'elle mit au jour Apollon. On voyoit à Délos, près de l'autel de ce dieu, un palmier que l'on prétendoit être cet arbre merveilleux. Homère en parle dans l'Odyssée. Cicéron et Pline en font mention, et disent qu'on le montroit encore de leur temps; on avoit pour ce palmier une vénération religieuse, on le croyoit immortel.

L'empereur Auguste aimoit Nicolas, le philosophe péripatéticien, et il

donna le nom de *Nicolai* aux fameuses dattes de la vallée de Jéricho, pour les distinguer des dattes ordinaires; celles de Jéricho étoient les meilleures de toutes. Les musulmans disent que Mahometmultipliadesdattesenfaveur d'une jeune fille.

Saint Paul, premier hermite, s'enfonça dans les déserts de la Basse-Thébaïde. Là, il entra dans une grotte et résolut de s'y fixer, parce qu'il y trouva un beau palmier, au pied duquel couloit une fontaine d'une eau pure et transparente.

Tous les ans, au Tunquin, on recueille avec beaucoup de précaution l'*aréca* (fruit d'une espèce de palmier), on empoisonne cette noix, et par la plus abominable de toutes les superstitions, on la fait manger à un enfant, afin de rendre l'année heureuse par la mort de cette innocente victime!

La *palme*, branche du palmier, entre dans les ornemens d'architecture,

et sert d'attribut à la victoire et au martyre; on en fait aussi le symbole de l'amour conjugal. L'infortunée Marie Stuart avoit pris pour devise, dans sa prison, une palme courbée sous le faix, et supposée prête à se relever avec ces mots: *Ponderibus virtus innata resistit.* La vertu sous le poids ne peut être accablée.

LE SYCOMORE.

On ne trouve que dans l'Ecriture-Sainte un trait historique sur cet arbre. Zachée, chef des publicains, se mêla dans la foule le jour de l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem, et pour mieux voir J. C., il monta sur un *sycomore.* Le peuple coupa des branches d'arbres, et les étendit sur le chemin. C'est en mémoire de cette entrée à Jérusalem, que l'église a conservé l'usage de bénir des rameaux. On dit que les rameaux, portés par les disciples de J. C., étoient d'olivier et de

saule. Les rameaux bénis en Allemagne sont encore de saule; en Suisse on porte des branches de pin, ils sont de buis dans les provinces méridionales, on bénit souvent des palmes.

LE CHENE.

La vallée de Mambré étoit située dans une belle campagne de la tribu de Juda, et près de la ville d'Hébron. Ce fut dans cette vallée qu Abraham reçut la visite des trois anges, qui lui annoncèrent la naissance d'Isaac. Un chêne de cette vallée devint fameux, parce qu'on croit qu'Abraham alloit souvent chercher le repos et la fraîcheur sous son ombrage. Bayle dit qu'on assuroit que ce chêne existoit encore sous l'empire de Constant. Ce fut sous un chêne à Ephra que s'assit l'Ange du Seigneur, qui apparut à Gédéon.

Il est parlé dans la Bible du chêne de Thabor, près duquel Saül rencontra

trois hommes que lui avoit dépeints le prophète Samuel, et qui devoient, avec d'autres rencontres prédites aussi par Samuel, lui servir de *signes* pour lui prouver qu'il alloit être roi.

Le prophète Daniel, pour confondre les vieillards iniques qui accusoient faussement l'épouse de Joakim, la chaste Suzanne, les interrogea séparément en présence de témoins. Il demanda à l'un, sous quel arbre il avoit surpris Suzanne avec le jeune homme ; le vieillard répondit que c'étoit sous un lentisque. Daniel ayant fait la même question à l'autre vieillard, reçut pour réponse que c'étoit sous un chêne.

Il paroît que dans ces anciens temps il y avoit des arbres dans le temple du vrai Dieu ; car la Bible dit que Josué écrivit les ordonnances et les préceptes du Seigneur dans le livre de la loi, et qu'il prit une très-grande pierre, qu'il mit sous un chêne, qui étoit dans le sanctuaire du Seigneur, afin que cette

pierre servit de monument et de témoignage au peuple des paroles qu'il venoit d'entendre: c'est sans doute de cette coutume des Hébreux que les païens prirent celle de mettre aussi des arbres dans leurs temples ; ces arbres d'abord furent véritables, ensuite ils les firent d'or et d'autres métaux. Les païens ont pris beaucoup d'autres usages du culte des Hébreux, leurs eaux lustrales, les couronnes de roses, dont leurs grands prêtres ornoient leurs têtes, les sacrifices d'animaux, les offrandes des biens de la terre, etc.

La nourrice de Rebecca fut enterrée sous un chêne auquel on donna le nom touchant de *chêne des pleurs*.

Les anciens croyoient que de tous les arbres le chêne étoit né le premier; ils disoient que, parmi les hommes, les Arcadiens naquirent les premiers ; c'est pourquoi ils les comparoient au chêne.

Socrate juroit par le chêne, appa-

remment parce que cet arbre étoit consacré à Jupiter.

Il y avoit près de Priène, ville d'Ionie, un chêne près duquel mille Samiens furent tués dans un combat par les Priénniens. De-là vint la coutume qu'avoient les femmes de Priène, dans les choses importantes, de jurer par les *ténèbres du chêne,* parce qu'elles avoient perdu dans ce lieu leurs pères, leurs maris et leurs enfans. Les prêtres ou sacrificateurs de Jupiter s'appeloient Flamines ; mais le principal ou chef étoit surnommé Flamine Diale. Il étoit assujéti à mille pratiques puériles et superstitieuses ; voici celles qui ont rapport aux végétaux : ce que l'on coupoit de ses ongles et de ses cheveux ne pouvoit toucher ni du lierre, ni des fèves, ni même prononcer les noms de ces plantes. On ne sait pas trop pourquoi cette prohibition du lierre : quant aux fèves, c'étoient des plantes funèbres

que l'on répandoit sur les tombeaux ; dans les idées superstitieuses des anciens, on pouvoit craindre qu'elles ne portassent malheur. Il étoit aussi défendu au *diale* de tailler les branches de vigne qui s'élevoient trop haut, etc.

Il y avoit, chez les païens, beaucoup de bois sacrés ; on n'y trouvoit presque point de temple qui ne fût accompagné d'un bois consacré à la divinité qu'on y adoroit. Les païens avoient en général une grande vénération pour les forêts ; sentiment naturel, puisqu'ils les regardoient comme l'habitation d'une foule de divinités. La poésie a perpétué cette superstition, ou du moins elle nous conserve les sensations que causoient jadis les chimères, détruites depuis par la raison ; et c'est ainsi que nous éprouvons encore, dans le fond d'une vaste et sombre forêt, cette *horreur religieuse* qui ne fut originairement inspirée que par l'idée de l'existence des faunes, des sylvains et des hamadryades.

La plus fameuse des forêts étoit celle de Dodone, en Epire; elle étoit plantée de chênes consacrés à Jupiter, et ces chênes rendoient des oracles, en produisant de certains sons interprétés par les Dodonides, ou prêtresses du temple de Jupiter, édifice somptueux élevé dans cette méme forêt.

La fable dit que le lit d'Endymion étoit placé sous un chêne voisin de la grotte des nymphes.

Sur le mont Lycée, en Arcadie, étoit un temple de Jupiter avec une fontaine; quand on dèsiroit de la pluie, on espéroit l'obtenir du dieu en jetant dans la fontaine une branche de chêne. DiodoredeSicileprétend que les chênes des monts Héréens, en Sicile, étoient extraordinairement grands, et portoient des glands deux fois plus gros que ceux des autres chênes. Le même auteur dit aussi que, dans l'Hircanie, croissoit un arbre semblable au chêne, dont les feuilles produisoient du miel

excellent. Ce fut un chêne qui coûta la vie au plus célèbre athlète de la Grèce, Milon de Crotone, toujours vainqueur à tous les jeux : il avoit une force prodigieuse. On rapporte qu'il tenoit une grenade dans sa main, et que, par la seule application de ses doigts, sans ècraser ni meurtrir ce fruit, il le tenoit si bien que personne ne pouvoit le lui arracher. Il mettoit le pied nu sur un palet graissé d'huile : et quelqu'effort que l'on fît, il n'étoit pas possible de l'èbranler, etc. Sa confiance en cette force surnaturelle lui devint funeste. Ayant trouvé sur son chemin un vieux chêne entr'ouvert par des coins qu'on y avoit enfoncés à coups de hache et de marteau, il entreprit d'achever de le fendre avec ses mains ; mais dans cet effort, il dégagea les coins, ses mains se trouvèrent prises et serrées par le ressort des deux parties de l'arbre qui se rejoignirent, de manière que, ne pouvant se débarrasser, il fut dévoré

par les loups. La vénération que les anciens avoient pour le chêne, donna lieu à un proverbe grec et latin: *parler au chêne*, signifioit parler en toute sûretè. Il y avoit encore sur le chêne un autre proverbe: quand on voyoit des gens dont on ne connoissoit pas la naissance, on disoit qu'ils étoient *nés d'un chêne* ou d'un rocher, parce qu'anciennement on exposoit souvent les enfans dans des antres ou dans le creux des arbres. Enfin de nos jours, nous avons aussi un proverbe sur le chêne, relatif à la lenteur de son accroissement : *le marsault a payè le cheval avant que le chêne ait payé la bride*. Le marsault est une espèce de saule. *Teut*, divinitè des Celtes, ètoit adoré dans les plaines sous la figure d'un chêne, Lucain compare Pompée à un vieux chêne chargé de superbes trophées.

Saint Bernard, jusqu'à l'époque de la seconde croisade, vécut ignoré dans

une solitude absolue. Cet homme inconnu, qui, en sortant de ses forêts, et en rompant le silence pour la première fois, eut le pouvoir d'attirer autour de lui les peuples et les rois, et d'entraîner en Asie l'Europe entière, cet homme étonnant s'appeloit lui-même *le disciple des chênes et des hêtres*. Un tel disciple doit avoir fait de profondes méditations, et ne peut avoir que de grandes pensées ! . . . .

On a montré long-temps dans le bois de Vincennes, aux environs de Paris, un *chêne* sous lequel Saint Louis s'asseyoit pour y écouter les plaintes ou les demandes de ses sujets et leur rendre justice ; trône champêtre et populaire que la douce affabilité rendoit accessible de toutes parts, que le peuple en foule pouvoit entourer, et dont la vertu, l'amour et la reconnoissance assuroient l'inébranlable solidité.

Le chêne est, dans le blason, l'emblême de la force et de la puissance ;

tout le monde connoît la belle fable de la Fontaine, du chêne et du roseau. En Angleterre, à un mille de Shrewsbury, au fond d'un bois, est *Boscobel house*, maison où Charles II, fugitif et proscrit, reçut une généreuse hospitalité. Près de là est le *royal oak* (le chêne royal), où, pour éviter les poursuites de ses ennemis, ce prince se tint caché; aujourd'hui ce chêne est garanti par une muraille de briques, et il est entouré de lauriers qu'on y a plantés depuis cet évènement. Charles II, paisible possesseur du trône, revint voir et la maison où on l'avoit reçu, et le chêne dans lequel il s'étoit réfugié ; il y cueillit quelques glands qu'il planta dans le parc de St.James,et qu'il alloit arroser lui-même tous les matins. Dans le comté de Kent est la petite ville de *Seven Oaks* (sept chênes), ainsi nommée de sept vieux chênes, qui sont près de ce lieu.

Une médaille fut frappée et adjugée

au duc de Bedfort avec cette inscription : *Pour avoir semé du gland.* Harlay rapporte (dit Bomare) que, dans le comté d'Oxford, en Angleterre, le tronc d'un chêne produisit vingt tonnes de matières, et que ses branches, rendirent vingt-cinq cordes de bois à brûler. Cet arbre paroît être le même que Plot a cité dans son Histoire naturelle d'Oxford, dont les branches de cinquante-quatre pieds de longueur, mesurés depuis le tronc, pouvoient ombrager trois cent quatre cavaliers ou quatre mille trois cent quatre-vingt-quatre piétons. Ray raconte dans son *Histoire générale des Plantes,* que l'on voyoit, de son temps, en Westphalie plusieurs chênes d'une grosseur prodigieuse, dont l'un servoit de citadelle (1) et dont un autre avoit trente pieds de diamètre sur cent trente pieds

(1) Il est difficile de concevoir, malgré l'autorité de Ray, comment un chêne peut *servir de citadelle.*

de hauteur. On peut juger du volume énorme que peuvent avoir ces arbres par celui dont furent tirées les poutres transversales du fameux vaisseau appelé le *Royal Doverling*, construit par les ordres de Charles Ier, roi d'Angleterre. Ce chêne fournit quatre poutres chacune de quarante-quatre pieds de longueur sur quatre pieds neuf pouces de diamètre. L'arbre qui servit de mât à ce vaisseau, mérite d'être cité quoique d'un autre genre; il avoit quatre-vingt-dix-neuf pieds de long sur trente-cinq pieds de diamètre. On appelle *merrain* le cœur du chêne, on en fait des douves. Lorsque le bois de chêne est bien sec, et coupé dans une saison favorable, il dure jusqu'à six cents ans, pourvu qu'il soit à couvert des injures de l'air. Le chêne est utile dans toutes ses parties ; on fait usage de l'écorce de cet arbre encore jeune, réduite en poudre et sous le nom *tan brut*, pour tanner les cuirs ; l'écorce sert aussi à teindre en jaune brun ou

en noir. Celle qui a passé les cuirs, se nomme *tan préparé*; on en forme des mottes à brûler, on l'emploie aussi à faire des couches dans les serres chaudes. Le gland, fruit du chêne, est une excellente nourriture pour les cochons et les bêtes fauves, et sert au besoin à engraisser les volailles. En 1709, année de disette, on fit en France du pain avec la farine de notre gland: quoique ce pain fût désagréable au goût, il s'en fit une grande consommation dans plusieurs provinces. En Espagne, on vend dans les marchés des glands d'une saveur douce et agréable, qu'on y estime autant que nos châtaignes ; la capsule du fruit appelée *avelanè de* ou *valanade*, est d'usage en certaines contrées pour passer les cuirs.

Un prodigieux nombre de diverses espèces d'insectes vivent sur les chênes ; c'est pourquoi l'on remarque sur ces arbres une grande quantité de différentes espèces de galles, dont on fait

usage pour préparer les étoffes à recevoir diverses espèces de teintures, ainsi que pour faire de l'encre ; tout est utile dans ce bel arbre, l'écorce, l'aubier, le bois, les feuilles, les fruits, le gui, plante parasite ; l'espèce de champignon qui est nommé *agaric de chêne*, la mousse même, en un mot, les diverses productions du chêne tant naturelles qu'accidentelles, sont d'usage dans les arts ou en médecine. Ainsi le chêne majestueux, ornement de nos forêts, jouit d'une juste prééminence sur tous les arbres de l'Europe, puisqu'il la doit surtout à son utilité. Des pierres renfermées dans le cœur d'un arbre, comme il se trouve des bézoards dans l'estomac des animaux, offrent un phénomène vraiment singulier. On en a rencontré dans le chêne, dans le bouleau, dans le pin. M. de Haller dit que l'on trouve quelquefois une pierre, et même très-dure, dans la noix de coco, et que c'est une rareté estimée aux Indes.

Le *balawa*, un des arbres qui produit le vernis de la Chine, est sujet à une monstruosité qui consiste en ce qu'il produit souvent, à son extrémité supérieure, une pierre que les Chinois nomment *sangite*, d'un pouce de diamètre, pesante, froide, dure, et résistant à la lime. Les Macassars estiment beaucoup ces pierres ; ils les attachent à leur ceinture, leur attribuent la vertu de rendre heureux, et de préserver des blessures à la guerre ; ils s'en servent aussi comme de pierre de touche pour éprouver les métaux. Quelques gens ont regardé les pierres judaïques comme des glands pétrifiés ; mais on croit plus communément que ce sont des tubercules ou pointes d'oursins pétrifiés.

LE PEUPLIER.

Homère dit dans l'Iliade, que le bouclier d'Ajax, fils de Télamon, avoit été fait par un habile ouvrier d'Hylé, nommé *Tychius*. On prétend que ce fut par

reconnoissance qu'Homère fit mention de cet ouvrier, parce que manquant de subsistance, ce grand poète avoit été reçu et bien accueilli par un corroyeur d'Hylé, nommé *Tychius*, et l'on montra pendant fort long-temps l'endroit où Homère récitoit ses vers à Tychius, sous un peuplier né dans ce temps, et que cette particularité rendit célèbre. Le peuplier étoit consacré à Hercule.

La fable donne une origine bizarre à la double couleur de la feuille du peuplier blanc. Lorsqu'Hercule descendit aux enfers, il portoit une couronne de peuplier, et ce qui touchoit la tête, conserva sa couleur naturelle blanchâtre, tandis que la partie de la feuille qui étoit en dehors fut noircie par la fumée de ce ténébreux séjour.

Une société de beaux esprits d'Allemagne, dans ce siècle, a fait imprimer en allemand un livre qui contient les devises prises par tous les membres de cette espece d'académie; tous les sujets des

devises sont tirés des végétaux. Voici, dans ce grand nombre d'emblêmes, les seules qu'on puisse citer : « Un jeune peuplier : *En peu de temps il s'élèvera* ; une ortie : *Brûlant dès la jeunesse ;* un cocotier : *Utile en tout.* » La peuplier est un grand arbre, dont il y a trois espèces principales : le peuplier blanc, le peuplier noir, et le peuplier *tremble,* désigné ordinairement sous le seul nom de *tremble.* Il y a des peupliers qui ne portent que des fleurs mâles ; ceux qui portent des fleurs femelles donnent du fruit. Les fleurs femelles sont disposées en chatons écailleux, différens de ceux des fleurs mâles, en ce qu'au lieu des étamines, on y trouve des pistils. Il y a une espèce de peuplier noir, que l'on nomme aussi *tacamahaca ;* ses boutons répandent un baume très-odorant ; ce qui lui a fait aussi donner le nom de *baumier.*

Le mélèze, le sapin et le pin produisent des résines nommées térében-

thine ; la plus âcre est celle que l'on retire des pins. Les mélèzes acquièrent jusqu'à quatre-vingts pieds de hauteur. Les mélèzes des Alpes portent sur leurs grosses branches, vers la fin de mai, de petits grains blancs ; c'est ce qu'on appelle la manne de Briançon : c'est encore sur le mélèze que se trouve le meilleur agaric, employé en médecine.

Les peupliers noirs ont aussi des boutons odorans, et l'on fait entrer ces boutons dans quelques baumes composés, et dans l'onguent *populeum* ; mais il n'y en a point qui répandent une aussi bonne odeur que celui de l'espèce à feuilles ovales, nommé *baumier*. Les feuilles de peuplier noir sont estimées propres à calmer les douleurs de la goutte, étant pilées et appliquées sur la partie malade. On peut tirer des boutons à fleurs des peupliers une espèce de cire. On a tenté, avec succès, de faire du papier avec le duvet que fournissent les aigrettes des semences

du peuplier. En outre, M. Schaeffer a fait filer et tricoter le coton du peuplier, et il en a formé des tissus de toile. Ses essais multipliés sur diverses substances végétales, dit Bomare, tendent à prouver qu'il en est peu dont on ne puisse obtenir du papier. La pomme de pin, les bois du mûrier, de la vigne et du saule, la pomme de terre, les tiges des chardons, le blé de Turquie, et jusqu'aux tourbes d'Hanovre et de Bavière, se sont convertis en papier sous ses mains industrieuses.

Quelques auteurs prétendent que l'écorce du peuplier blanc a la propriété de faire venir abondamment de bons champignons, si on la répand en parcelles dans des terres qui auront été bien fumées auparavant. Le peuplier d'Italie ou de Lombardie croît en très-peu de temps. On en voit qui, au bout de douze ans, sont de la grosseur d'un muid, c'est-à-dire, qu'ils ont vingt-sept à vingt-huit pouces de diamètre,

grosseur à laquelle les autres peupliers ne parviennent que dans l'espace de trente ans.

LE SAULE.

Dans la troisième églogue de Virgile, un berger dit : " La jeune et folâtre Galatée me jette une grenade ; mais en fuyant, elle désire qu'un coup-d'œil découvre son badinage." Les Scythes, suivant Hérodote, avoient parmi eux des devins qui faisoient leurs sortiléges avec des baguettes de saule. Le Pere Bouhours cite cette devise : " Un saule coupé ; et pour âme : *Il croît par ses blessures.*"

Il y a un très-grand nombre d'espèces de saules ; quelques-unes sont nommées *osiers*, lorsqu'elles se plient avec facilité. On a vu des saules creux qui avoient neuf pieds de diamètre, c'est-à-dire, vingt-sept pieds de circonférence, et qui fleurissoient tous les ans.

Les feuilles et les chatons de saule sont estimés astringens. Les bois du saule, quoique tendre, a la propriété d'aiguiser les couteaux, comme le pourroit faire une pierre à aiguiser.

Les fleurs de plusieurs saules ont un parfum agréable. On distille d'un saule de Perse une eau dont l'odeur est, dit-on, délicieuse. Bomare parle d'une espèce de saule d'Allemagne, dont les habitans tirent une sorte de coton dont on fait de la ouète et beaucoup d'autres choses. Les deux plus beaux *saules pleureurs* qui soient en Angleterre, se trouvent près de Londres, à Twikenham, dans la maison de Pope, sur une terrasse charmante baignée par la Tamise. Ces deux saules sont également remarquables par leur grosseur et la surprenante étendue de leurs branches qui forment deux grands bosquets.

En Angleterre, dans la ville de Litlsfield, patrie de Samuel Johnson, on montre, près de la cathédrale, un

énorme saule pleureur planté par ce célèbre écrivain dans son enfance.

LE TILLEUL.

On dit que l'écorce moyenne et membraneuse du tilleul, quand elle étoit récente, servoit aux anciens de papier pour écrire, et que c'est cette seconde écorce que les Grecs appeloient proprement *phylira*, qui est le nom grec de cet arbre.

Le tilleul acquiert quelquefois une grandeur et unegrosseur monstrueuse. Ray parle d'un tilleul mesuré en Angleterre, qui, sur trente pieds de tige, avoit quarante-huit pieds de circonférence, c'est-à-dire, seize pieds de diamètre, ce quisurpasseroit beaucoup le fameux tilleul du duché de Wirtemberg, qui avoit fait donner à la ville de Neustadt le nom de *Neustadt-Ander groesen linden* (la ville du grand tilleul). Ce dernier n'avoit que neuf pieds de diamètre ; mais il étoit d'une éléva-

tion prodigieuse. On fait des cordes avec l'écorce des jennes tilleuls ; ces cordes ont la propriété de se conserver plusieurs années dans l'eau sans se pourrir, et de fermer exactement les joints qu'elles remplissent. On fait aussi avec cette écorce de grosses toiles.

Dans le temps de la ligue, chaque parti, maître d'un village, plantoit un tilleul dans la place principale : si l'on étoit chassé du village, le parti vainqueur abattoit le tilleul de l'ennemi et en replantoit un autre.

LE LAURIER.

Cet arbre est le symbole brillant de tous les genres de triomphe ; il couronne le front des vainqueurs, et il est l'attribut plus glorieux encore de la clémence. Cette vertu divine, personnifiée, est représentée, dans les médailles antiques, sous la figure d'une femme tenant une pique et une branche de laurier.

Le premier temple d'Apollon, à Delphes, fut formé de branches de laurier qu'on apporta de la vallée de Tempé et qu'on entrelaça artistement. Ainsi ce temple du dieu de la poésie et de la musique n'offroit, dans sa construction, dans ses détails et dans son ensemble, que le symbole de la gloire. Il avoit la forme d'une cabane.

On appeloit *daphnéphages* (mangeurs de lauriers) des espèces de devins, qui, se disant inspirés par Apollon, mâchoient des feuilles de laurier avant de rendre leurs oracles.

On employoit le laurier dans d'autres espèces de divinations, et surtout en le jetant dans le feu ; il falloit, pour en tirer un bon augure, que les feuilles pétillassent ; on les mettoit aussi la nuit sous son chevet, pour avoir des songes prophétiques ; on les plantoit autour de sa maison pour se porter bonheur. Les faisceaux des magistrats étoient entourés de lauriers : on recouvroit de lau-

riers les lettres et les tablettes qui annonçoient d'heureuses nouvelles.

Les anciens attribuoient au laurier la propriété de garantir le blé de la nielle et de n'être jamais frappé de la foudre. Cette croyance a duré long-temps après la chute du paganisme; c'est sur cette superstition que se fonde la devise du fameux comte de Dunois: elle représentoit un laurier sous un ciel orageux, et pour âme: " *Terrae solum natale tuetur*; je préserve et je défends la terre qui me porte." Aujourd'hui encore, dans les Pyrénées, les paysans, lorsqu'il tonne, se couvrent de branches de laurier pour se garantir de la foudre.

Théophraste dit que les gens superstitieux, pour se préserver de quelque malheur ou de quelque souillure, gardoient tout le jour, dans leur bouche une feuille de laurier.

On lit, dans l'Enéide, que dans une cour intérieure du palais de Latinus, étoit un vieux laurier que le roi y avoit

trouvé en jetant les fondemens de la citadelle, qu'il conserva et qu'il consacra à Apollon. De ce laurier la ville fut nommée Laurente, et les peuples Laurentins. Un jour un essaim d'abeilles vint se reposer sur ce laurier; les devins, consultés à ce sujet, dirent qu'un prince étranger viendroit, avec un peuple nombreux, regner dans l'empire. L'arrivée d'Enée vérifia cette prédiction.

Lorsque Pyrrhus entra dans le palais de Priam, il trouva ce malheureux roi réfugié, avec sa famille, près d'un autel des dieux pénates, ombragé d'un laurier.

Les antiquaires appellent *hypoglottite* (1), une couronne de laurier d'Alexandrie.

Porte-lauriers. On appeloit ainsi la fête qu'on célébroit tous les neuf ans en Béotie, en l'honneur d'Apollon Ismé-

---

(1) Ce mot *hypoglottite* est aussi le nom d'une glande située sous la langue.

nien. Son nom grec étoit *daphnéphorie* ; en voici l'origine. Les Eoliens, qui habitolent Arne et les lieux circomvoisins, en étant sortis pour obéir à un oracle, vinrent ravager le territoire de Thèbes qu'assiégeoient alors les Pelasges. Les deux armées se touvant en même temps dans l'obligation de chômer une fête d'Apollon, il y eut suspension d'armes, pendant laquelle les uns coupèrent des lauriers sur l'Hélicon, les autres sur les bords du fleuve Mélas, et tous en firent au dieu une offrande. D'un autre côté, Polémathas, chef des Béotiens, vit en songe un jeune garçon qui lui faisoit présent d'une armure complète avec ordre de consacrer tous les neuf ans des lauriers au même dieu ; et trois jours après ce songe, ce général défit les ennemis. Il eut soin de célébrer la fête ordonnée, et la coutume s'en est depuis conservée religieusement. Voici maintenant en quoi consistoit cette fête : On prenoit le bois d'un olivier, on le

couronnoit de lauriers et de diverses fleurs, et on en décoroit le sommet d'une sphère de cuivre, à laquelle on en suspendoit d'autres plus petites. Le milieu de ce bois étoit environné de couronnes pourpres, moindres que celles qui en ornoient le sommet, et le bas étoit enveloppé d'une étoffe à franges de couleur jaune. La sphère supérieure désignoit le soleil, qui étoit Apollon ; la seconde représentoit la lune ; et les plus petites figuroient pour les autres planètes et pour les étoiles. Les couronnes, qui étoient au nombre de trois cent soixante-cinq, offroient une image de la révolution annuelle. Un jeune garçon, ayant père et mère, menoit la marche, et son plus proche parent portoit devant lui l'olivier couronné. Le jeune garçon le suivoit le laurier à la main, les cheveux épars, le couronne sur la tête. Il étoit vêtu d'une robe brillante qui lui descendoit jusqu'aux pieds, et ayant pour chaussure celle qui devoit

son nom à Iphicrate. Il étoit suivi d'un chœur de jeunes filles, portant des branches de lauriers, chantant des hymnes, en équipage de suppliantes ; et la procession se terminoit au temple d'Apollon Isménien.—*Encyclopédie.*

Virgile eut pour mère une femme qui s'appeloit *Maia*, comme la mère du dieu de l'éloquence. Maïa, étant grosse de Virgile, songea qu'elle avoit enfanté une branche de laurier, et que l'ayant plantée dans la terre, il s'en étoit formé sur-le-champ un arbre majestueux, couvert de fleurs et de fruits de toute espèce. On peut soupçonner que ce rêve n'a été connu que depuis la publication de l'Enéide. Le tombeau de ce grand poète est auprès de Naples; lon y voit un laurier produit, dit-on, par les cendres de Virgile.

Jean-Antoine Campanus, l'un des plus savans prélats d'Italie au quinzième siècle, étoit fils d'une paysanne qui, se trouvant surprise des douleurs

de l'enfantement tandis qu'elle travailloit aux champs, accoucha de lui sous au laurier, ce qui fut trouvé d'un bon augure.

D'Aubigné, à qui Henri IV, avant ses exploits au commencement des guerres civiles, avoit demandé des étrennes, lui envoya un bouquet emblématique, composé d'olivier, de laurier et de cyprès, avec un sonnet, dont le sens étoit qui'l falloit *faire une bonne paix*, ou *vaincre ou mourir*.

Il croît en Amerique une espêce de laurier nomme *archourou*, dont le fruit renferme des semences violettes. Les oiseaux qui en mangent ont la chair violette et amère.

LE CYPRES.

L'antiquité fit du cyprès un arbre funèbre, consécration fondée sur la fable de Cyparisse, changé en cyprès par Apollon. On trouve dans le poëme de Claudien, intitulé l'*Enlèvement*

de Proserpine, une fiction admirable très-peu connue, dont je ne citerai que ce qui se rapporte à mon sujet ; je copierai la traduction de M. de Mérian (1).

Le poète dit que Cérès, décidée à parcourir la terre pour chercher sa fille, se précipita vers l'Etna pour y préparer les flambeaux qui devoient éclairer sa route durant la nuit, et il poursuit ainsi :

« Sur un gazon voisin, deux cyprès
« que le fer n'avoit point endomma-
« gés, élevoient leurs têtes altières, ils
« surpassoient en beauté ceux qui, du
« haut de l'Ida, se réfléchissent dans
« les eaux du Simoïs. L'Oronte n'en
« arrose point de pareils dans le bo-
« cage d'Apollon planté sur ses heu-
« reux bords ; semblables en tout, leurs

---

(1) De la *Colonie française* à Berlin, de l'académie de cette ville, et qui fut long-temps honoré de la faveur du grand Frédéric.

" cimes montent à la même hauteur, " on les prendroit pour des jumeaux: " c'est sur eux que Cérès va diriger ses " coups: déjà elle rattache sa robe flot- " tante, déjà ses bras sont découverts, " déjà la hache fatale est élevée; frap- " pés tour à tour les, arbres tremblent " et plient sous les puissans efforts de " la déesse; leur chute est commune, " et tandis que leurs branches heurtent " la terre, on entend gémir les faunes " et les dryades; mais Cérès les saisit " et les tient élevés dans les airs: alors " abandonnant aux vents sa longue " chevelure, elle monte au faîte brû- " lant de l'Etna; elle franchit ce ter- " rain embrasé, ces rochers inacces- " sibles, elle foule ces sables ardens où " nul mortel n'imprima de vestige. A " peine Cérès est parvenue à la bouche " du volcan, qu'elle y plonge ses cy- " près renversés; elle remplit ainsi " cette large ouverture, ferme et toute " issue à la flamme ondoyante; les

“ feux comprimés tonnent dans les en-
“ trailles de ce mont formidable ; Vul-
“ cain est emprisonné dans ses forges,
“ et les vapeurs resserrées cherchent
“ en vain des soupiraux. Les pointes
“ rougies des cyprès, et le soufre en-
“ flammé qui fait pétiller leurs bran-
“ ches, augmentent les embrasemens
“ de l'Etna ; alors, pour faire suffire
“ ses flambeaux à sa longue route, la
“ déesse rend leur feu durable, en y
“ versant le suc mystérieux dont le so-
“ leil et la lune arrosent leurs cour-
“ siers immortels (1).”

Le cyprès vulgaire est un grand arbre originaire des pays orientaux. Théophraste dit qu eles portes du temple d'Ephèse étoient faites de ce bois incorruptible ; l'histoire rapporte aussi

---

(1) L'idée de donner pour flambeau à Cérès deux cyprès, est d'autant meilleure, que dans les temps héroïques on ne se servoit, pour s'éclairer, que de branches d'arbres résineux.

que les portes de Saint-Pierre de Rome, qui étoient de cyprès, ont duré depuis Constantin le Grand, jusqu'au temps du pape Eugène IV, c'est-à-dire, pendant l'espace de onze cents ans, et qu'elles étoient encore très-bonnes lorsque ce pontife les fit remplacer par des portes de bronze. Les caisses dans lesquelles on renferme les momies en Egypte, sont de bois de cyprès. Ce fut Phocion qui dit à un jeune homme qui parloit avec plus de vanité que de bon sens : " Jeune homme, tes discours res-" semblent aux cyprès ils sont grands et " hauts, et ne portent point de fruits." On appeloit autrefois dans l'île de Candie *dos filiae*, les plantations de cyprès, parce que les Candiots les donnoient pour dot à leurs filles (1). On prétend

(1) Aujourd'hui, dans quelques parties des États-Unis de l'Amréique, les jeunes personnes n'ont point d'autre dot qu'un certain nombre de planches également sciées.

que cet arbre bonifie l'air par son insensible transportation. Les médecins orientaux envoyoient les poitrinaires dans l'île de Candie, où ces arbres abondent.

Tout le monde connoît ces vers de M. de Lille :

——————— Et toi, triste cyprès,
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre,
Ta tige, chère au cœur mèlancholique et tendre,
Laisse l'ajoie au myrte et la gloire au laurier.
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant, du guerrier,
Je le sais ; mais ton deuil compatit a nos peines.

LE PIN.

Les Doloniens élurent pour roi Miltiade, fils de Cypcélus. Ce dernier déclara la guerre aux habitans de Lampsaque, qui lui dressèrent une embûche, et le firent prisonnier ; Crésus, roi de Lydie, qui étoit ami de Miltiade, fit dire à ses vainqueurs que, s'ils ne remettoient pas ce prince en liberté, il les *abattroit comme les pins* ; ce qui signifioit qu'il les détruiroit sans leur laisser l'espérance de pouvoir se réta-

blir ; parce qu'il est d'expérience que la souche d'un pin qu'on a abattu ne repousse point de nouveaux jets, comme font beaucoup d'autres arbres.

Les pins, qui ressemblent beaucoup aux sapins, sont des arbres résineux, conifères, et d'une utilitè infinie. Les Canadiens font de grandes pirogues d'une seule pièce, avec les troncs des gros pins qu'ils creusent. Plusieurs espèces de pins fournissent de la résine sèche et liquide, du goudron, du brai gras, etc. On fait aussi, avec la résine jaune que l'on retire du pin, en la fondant sur une mèche, une espèce de chandelle qui peut servir au besoin. Les cônes, ou pommes de pin, même les bourgeons, sont réputés salutaires contre les rhumatismes, le scorbut et la gravelle. On en fait une décoction dans le petit-lait. Les *pignons*, ou *amandes de pin*, contenus dans ces fruits, sont bons à manger, ils sont adoucissans et béchiques. Le pin vient bien

presque partout, et c'est l'arbre dont on peut tirer le plus d'utilité et de profit. Il n'y a point de province en France qui fournisse autant de différentes espèces de résine du pin que la Guyenne.

Les pins sont dans toute leur force à soixante ou quatre-vingt ans, comme les chênes à cent cinquante ou deux cents ans. On a remarqué que l'air imprégné des exhalaisons balsamiques des pins est *très-salutaire, surtout aux phthisiques.*

Les Grecs représentoient leur dieu Lunus avec le bonnet phrygien, et tenant une pomme de pin. Dans la fable, les vaisseaux d'Énée changés en nymphes, étoient faits de pins consacres a Cybèle.

L'histoire des temps fabuleux dit que Sinnis (que d'autres appellent Cercyon) étoit un voleur fameux par son atroce cruauté. Ce scélérat, surnommé *le ployeur de pins,* se tenoit sur les grands chemins, et lorsqu'il saisissoit

un homme, il l'attachoit à deux gros arbres courbés et rapprochés par la cime, lesquels, en se redressant, mettoient en pièces l'infortuné Thésée extermina cet abominable brigand.

Les pommes de pin étoient employées, non-seulement dans les mystères de Cybèle, mais encore dans ceux de Bacchus, dans ses sacrifices, dans les orgies et dans les pompes ou processions. On offroit même des sacrifices de pommes de pin, et on en voyoit souvent sur les autels de Bacchus, de Cybèle et d'Esculape.

La pomme de pin est aussi un ornement de sculpture.

L'ORME.

La ville d'Ulm doit son nom à une grande quantité d'ormes qui se trouvoient dans son territoire. Cet arbre, chez les anciens, étoit un arbre funéraire ; on en plantoit autour des tombeaux.

La fable dit que ce fut sous un orme qu'Orphée, après la mort d'Eurydice, déplora son malheur sur sa lyre, et que ses premiers sons firent naître une forêt d'ormes.

La fable dit encore qu'Achille tua Ætion, père d'Andromaque, mais qu'il lui éleva une tombe, que les nymphes des montagnes entourèrent d'ormeaux. Dans l'Iliade, deux fleuves de Phrygie, le Xanthe et le Simoïs, se réunissent contre Achille; ils se débordent, et Achille, en danger d'être entraîné par leurs eaux, arrache un orme, l'abat, s'en fait un pont et se sauve ainsi.

Anciennement en France, les chasseurs appendoïent aux portes des églises les dépouilles des animaux qu'ils avoient tués. Ensuite, pour mettre plus commodément ces trophées, on imagina de planter un orme devant chaque église. Enfin, on supprima ces espèces d'offrandes, mais les ormes durèrent longtemps après l'abolition

de cette coutume ; on conserva même l'usage de planter des ormes en face des églises de village.

Ray dit avoir vu en Angleterre plusieurs ormes de trois pieds de diamètre. Ce botaniste rapporte qu'un orme de dix-sept pieds de diamètre ayant été débité, sa tête seule produisit quarante-huit chariots de bois à brûler, et que son tronc, outre seize billots, fournit huit mille six cent soixante pieds de planches ; toute sa masse fut évaluée à quatre-vingt-dix-sept tonnes. On a vu dans le même pays un orme creux, à peu près de même taille, qui servit long-temps d'habitation à une pauvre femme, qui s'y retira d'abord pour faire ses couches.

L'écorce de l'orme pyramidal, ou de l'orme à feuilles étroites, est remplie, ainsi que les feuilles, d'un suc mucilagineux et gluant, propre à la réunion des plaies. On trouve quelquefois sur les feuilles de l'orme certaines vessies qui

s'enflent jusqu'à la grosseur du poing. Ces excroissances sont formées par des piqûres d'insectes, qui ont donné lieu au suc de s'étendre. Ces vessies contiennent une liqueur nommée *eau d'ormeau*, dans laquelle on voit nager des pucerons verdâtres; elles sont très-nuisibles à l'arbre, mais le baume qu'elles renferment est très-bon pour les plaies récentes et pour les chutes. On passe ce baume naturel pour en séparer les pucerons. Les paysans d'Italie et de Provence y font infuser des sommités de mille-pertuis; la liqueur devient rouge, et se conserve plusieurs années; la plus vieille est la meilleure. On prétend que les fleurs de l'orme sont nuisibles aux abeilles, et que ses graines le sont aux oiseaux; mais ces feuilles sont une excellente nourriture, en hiver, pour les moutons, les chèvres et les bœufs.

Voici, sur l'orme, de jolis vers de Gresset :

Feuillage antique et vénérable,
Temple des bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable
Et des amours de leurs aïeux ;
O toi ! qui depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus ;
Sur ces bords, depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer leurs mœurs,
Et leur félicité première
Fuir devant la fausse lumière,
De mille brillantes erreurs ?
Non. Chez cette race fidèle,
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle,
Que tu voyois briller chez elle,
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau.
Et pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur histoire,
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe, règne sur les âges,
Echappe toujours aux ravages
D'Eole, du fur et des ans ;
Fleuris jusqu'au dernier printemps,

Et dure autant que ces rivages.
Au chêne, au cèdre fastueux,
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux ;
Les lambris couvrent de faux sages,
Tes rameaux couvrent des heureux.

L'IF.

On ne trouve en Suisse, sur le Hattemberg, que quelques touffes d'ifs. Les habitans de ces montagnes ont, pour ces arbres, une sorte de vénération, parce qu'autrefois on en faisoit des arbalètes et des bois de lance, et qu'alors il étoit défendu, sous les peines les plus sévères, d'en couper pour aucun autre usage.

Le mauvais goût abuse souvent encore de la facilité avec laquelle on peut tailler l'if, et lui donner toutes sortes de formes. Tout ce qu'on pourroit se permettre, seroit de le tailler quelquefois en vases, en colonnes, en obélisques ; mais les dragons, les oiseaux monstrueux, les ours, etc., devroient

être à jamais bannis de tous les jardins.

Dioscoride, Galien et Pline ont regardé l'if comme un poison. Jules-César dans ses Commentaires, dit que Cativulcus, roi des Eburoniens, s'empoisonna avec du suc d'if. Mais il paroît que l'if, dans nos climats, n'a pas de propriétés aussi vénéneuses Cependant il est constaté que ses feuilles et ses baies ont, même en France, une vertu narcotique très-dangereuse.

LE MYRTE.

Le myrte est consacré à l'amour, sans doute à cause du parfum et de la délicatesse de son feuillage, de l'agrément de ses fleurs, de la forme alongée de ses branches, dont il est facile de former des guirlandes et des couronnes, et peut-être aussi parce que cet arbre ne croît naturellement que dans des sables brûlans, dont il semble écarter ou bannir toutes les autres plantes,

comme s'il vouloit régner seul dans le terrain qu'il occupe; image assez frappante de la tyrannie du dieu dont il est le symbole,

Dans l'antiquité, les couronnes de myrte s'appeloient *naucratites*. L'origine de ce nom vient de la fable suivante: Hérostrate, marchand naucratien, voyageoit sur mer avec une petite statue de Vénus; il s'éleva une horrible tempête, on implora la statue, la déesse fit naître, autour et dans le navire, une multitude prodigieuse de myrtes verts, dont les matelots formèrent des couronnes; on arriva heureusement à Naucrate. Hérostrate consacra dans le temple de Vénus la statue et les myrtes. Il donna un festin, et il distribua aux convives des couronnes de ces myrtes; depuis ce temps les couronnes de cet arbre furent appelées *naucratites*. Pausanias raconte que Vénus avoit à Lemnos une statue de myrte verdoyant, que Pélops lui avoit faite pour épou-

ser Hippodamie : on montroit, auprès de Trézène, un myrte sous lequel, disoit-on, Phèdre jadis regardoit de loin Hippolyte sur son char, allant à la chasse ; Phèdre, dans sa rêverie, avoit, avec l'aiguille de ces cheveux, criblé les feuilles de ce myrte. On bâtit dans ce lieu un temple dédié à Vénus spéculatrice.

Les Romains elevèrent un temple à Romulus, sous le nom de Quirinus ; ce temple fut refait sous le consul Lucius Papirius Cursor, l'an trois cent six avant J.C. On y vit alors le premier cadran solaire qu'il y ait eu à Rome. Il y avoit devant ce temple deux myrtes, l'un réputé plébéien, l'autre patricien, qui, par leur force ou leur langueur alternative, étoient supposés annoncer la supériorité de l'un ou de l'autre parti.

Un poète moderne adresse ces jolis vers à un myrte, sur lequel étoient tracés deux noms :

Ne parle plus d'Eléonore,
Rejette ces chiffres menteurs ;
Le temps a désuni les cœurs
Que ton écorce unit encore.

LE LIERRE EN ARBRE.

Avant la métamorphose de Daphné, les couronnes consacrées à Apollon étoient de lierre ou de myrte.

Pope, dans ses vers, dit que le *poëte critique* est couronné de lierre.

Chez les Grecs, dans les cérémonies du mariage, lorsque les futurs époux arrivoient au temple, le pontife leur présentoit une branche de lierre, symbole du lien qui devoit les unir : c'est ce qui fait dire à Claudien, qu'aux noces de Proserpine, le Cocyte, *couronné de lierre*, ne roula que des flots de lait.

Suivant la fable, l'infortunée Lamia, après avoir perdu tous ses enfans, se retira dans un antre entièrement tapissé de lierre et d'if.

Alexandre le Grand étant chez les Nyséens, où l'on prétendoit que Bacchus avoit pris naissance, voulut visiter la fameuse montagne de *la Cuisse*, ainsi nommée, suivant la tradition, de la cuisse de Jupiter où Bacchus fut renfermé après la mort de Sémélé (1). Cette montagne étoit couverte de belles plantations de lauriers, et le lierre y croissoit en abondance ; les Macédoniens n'avoient pas vu de lierre depuis qu'ils parcouroient l'univers pour le conquérir ; ils furent transportés de joie en apercevant une plante qui leur rappeloit le doux souvenir de leur patrie ; aussitôt ils se mirent à cueillir du lierre, et ils s'en firent des couronnes en chantant des hymnes en l'honneur de Bacchus.

Le lierre en arbre peut être de quelqu'utilité ; ses fleurs en ombelles sont

(1) Il est probable que le nom de la montagne aura fait inventer la fable.

rosacées, et composées chacune de six pétales de couleur herbacée. Ses feuilles sont, en hiver, une bonne nourriture pour le menu bétail. Elles sont de quelqu'usage en médecine ; on prétend que leur décoction noircit les cheveux. On a observé que des feuilles de mûrier, prises sur des arbres voisins d'un lierre, avoient fait mourir les vers à soie qui en avoient mangé. Quelques anciens auteurs donnent pour un fait certain, que du vin mis dans un vaisseau de bois de lierre, récemment coupé, peut servir à constater si l'on a mêlé de l'eau dans ce vin, parce que le vin passe à travers les pores du bois, et que l'eau reste. Quelques auteurs modernes prétendent, au contraire, que c'est l'eau qui passe et que le vin reste. Mais des expériences bien faites prouvent que les deux liqueurs filtrent également à travers ce bois. Dans les pays chauds, il découle du tronc des plus gros lierres une résine qui est de quelqu'usage en

médecine. Le lierre de Bacchus, *hedera dyonisia*, a son fruit doré. Il est commun en Grèce, mais ses feuilles sont semblables à celles de noire lierre.

Le lierre terrestre, *hedera terrestris*, est tout à fait différent du lierre en arbre ; il est de la classe des labiées, c'est le *glecoma hederacea* de Linnée. On prétend que le suc de cette plante, aspiré par les narines, guérit entièrement le plus violent mal de tête.

Ptolomée Philopator ordonna (dit l'Encyclopédie) qu'on imprimât une feuille de lierre sur les juifs qui avoient quitté leur religion.

Il en est des végétaux comme des hommes ; il y a parmi eux beaucoup de réputations usurpées, ou souvent injustement noircies ; plusieurs plantes n'ont dû leur vogue qu'au caprice ; d'autres, avec un mérite réel sont tombées dans l'oubli ; d'autres enfin, dignes d'attirer les regards, d'exciter l'admiration, et qui pourroient être de la plus

grand utilité, languissent sans culture, ou meurent ignorées dans le fond des déserts.

La destinée du lierre terrestre est plus heureuse; les poètes, qui trop souvent ont chanté de fausses vertus, se sont plu à donner au lierre des éloges peu mérités; ils ont fait, de cette plante parasite, le symbole touchant d'une généreuse et fidèle amitié. Le lierre, il est vrai, ne quitte point l'arbre auquel il s'attache; mais c'est pour en tirer sa subsistance, et c'est en appauvrissant le soutien qui le protége.

Tout le monde connoît la devise devenue si commune, parce qu'elle est ingénieuse et touchante, des feuilles de lierre avec ces mots : *Je meurs où je m'attache*. On a fait cette autre devise pour un ami qui suivit, dans son exil, un ministre disgracié : "Du lierre sur un arbre abattu, et pour âme : *Sa chute ne peut m'en détacher.*"

L'ARBRE QUI PORTE L'ENCENS.

Les Mages offrirent à Jésus-Christ dans la crèche, de l'or, de la myrrhe et de *l'encens*. Gnatia étoit une ville des Salentins ; ses habitans prétendoient qu'en mettant sur le seuil de leur temple des grains d'encens, on les voyoit se consumer sans qu'on eût approché le moindre feu.

Hérodote dit que l'arbre qui porte l'encens est couvert de serpens ailés de diverses couleurs, et que pour pouvoir recuellir l'encens, il faut brûler autour de l'arbre une certaine gomme odorante, dont la vapeur fait enfuir les serpens.

Aux funérailles de Sylla, les femmes apoprtèrent une si grande quantité de parfums, que sans toucher à ceux qu'on portoit dans des corbeilles, on fit une statue de Sylla de grandeur naturelle, et celle d'un licteur qui portoit devant lui les faisceaux, toutes deux de cin-

namome, et de l'encens le plus pur. C'est Plutarque qui conte ce trait : on ne sait pas trop comment on peut faire une statue d'encens et de cinnamome ; mais on conçoit moins encore qu'on puisse rendre de tels honneurs à un tyran sanguinaire quand il n'existe plus. Il est vrai qu'il avoit abdiqué.

La *libanomancie* étoit une divination par le moyen de l'encens. On a fait cette devise : " Un encensoir fumant et pour âme : *C'est un feu sacré qui l'embrase ;* et cettre autre : *En expirant, il honore le ciel.*"

L'encens ou oliban est une résine tirée par incision d'un petit arbre qui croît abondamment dans la Terre-Sainte et dans la partie de l'Arabie appelée *Saba*. Plusieurs auteurs prétendent aussi qu'il croît en Ethiopie : cet arbre s'appelle *arbor thurifera.* Au reste, les avis sont partagés sur le nom de cet arbre ; on n'est pas mieux d'accord sur sa description. Cette sub-

stance a été connue dans tous les temps, quoique l'existence de l'arbre qui la produit soit encore un mystère. On s'en servoit surtout pour parfumer les temples; cette coutume a passé chez tous les peuples, et dans toutes les religions. Les Arabes aujourd'hui ont une extrême vénération pour cette résine; ils ne la recueillent qu'avec beaucoup de cérémonies superstitieuses.

L'ARBRE D'OU DECOULE LA MYRRHE.

La *myrrhe* fut un des tributs offerts par les Mages à Jésus-Christ. Nicodême embauma le corps du Sauveur avec une espèce de parfum très estimé et fait de myrrhe. On faisoit jadis du vin de myrrhe, qu'on donnoit à ceux qui devoient souffrir de longs supplices, afin de les étourdir; on en offrit au Sauveur qui le refusa.

Les anciens distinguoient deux sortes de myrrhe: l'une liquide, qu'ils nom-

moient *stacté*, et l'autre solide, qu'ils appeloient *myrrhe troglodyte.*

Les Egyptiens, dit Hérodote, avoient une grande vénération pour le phénix, oiseau fabuleux; les Héliopolitains prétendoient qu'on le voyoit paroître *tous les cinq cents ans*, et seulement quand son père étoit mort : ils ajoutoient que cet oiseau venant de l'Arabie dans le temple du soleil, y apportoit son père mort et enveloppé de myrrhe, dont le phénix faisoit une masse en forme d'œuf et creusée, dans laquelle il mettoit son père en le recouvrant entièrement de myrrhe, et qu'ensuite il dèposoit ce petit tombeau parfumé dans le temple du soleil.

La myrrhe est un suc résino-gommeux, qu'on nous apporte de cette même partie qu'on appeloit jadis *le pays des Troglodytes.* On ne sait rien de certain sur l'arbre dont il découle.

LE LOTUS EN ARBRE.

Notre lotus ou lotier, plante, n'est point celui des anciens, qui étoit une espèce de nénuphar. Les Egyptiens avoient en grande vénération cette plante, dont ils employoient les racines et les semences à faire une sorte de pain. En Lybie, on appeloit autrefois *lotophages* ceux qui se nourrissoient principalement du fruit d'un lotier, arbrisseau qui croissoit sur les côtes de cette contrée, et dans presque toutes les plaines sablonneuses du royaume de Tunis, vers l'ancienne Carthage. Ce fruit, suivant les anciens Grecs, étoit si délicieux, que les étrangers, après en avoir mangé, perdoient l'envie de retourner dans leur patrie, et vouloient se fixer parmi les Lotophages. C'est ce qu'a feint Homère dans l'Odyssée, en citant les compagnons d'Ulysse. C'étoit aux branches de cet arbre fameux, qu'on attachoit la chevelure de la vestale que l'on venoit

de recevoir. Peut-être regardoit-on cet arbre comme le symbole de la modestie et de la chasteté, parce qu'une nymphe malheureuse (1) fut métamorphosée en lotus, en fuyant les poursuites du Dieu le plus infâme de la mythologie. Les flatteurs de l'empereur Adrien, après la mort de son favori Antinoüs, prétendirent que ce jeune homme avoit été métamorphosé en fleur de lotus.

Puzza, divinité chinoise, est assise sur une fleur de lotus, ou sur un heliotrope.

Les dieux du Japon sont représentés d'une figure gigantesque, et assis sur un nénuphar. Les antiquaires croient aussi reconnoître cette fleur sur la tête d'Harpocrate.

On ne sait plus aujourd'hui quel étoit ce célèbre lotier ; les uns croient que c'est le *micocoulier* ; les autres pensent

---

(1) Dryope.

que c'est le *rhamnus lotus*, espèce de jujubier sauvage

LE FRENE, LE HETRE, LE MANCENILLIER, LE SANG DE DRAGON.

On faisoit jadis les lances des anciens chevaliers de différens bois : celui de *frêne* passoit pour être le meilleur. Suivant la fable, l'Amour fit d'abord ses flèches de bois de frêne ; mais par la suite, il ne les fit que de cyprès. La cour des dieux, dans l'Edda, se tient sous un frêne miraculeux, dont les branches couvrent la surface du monde, et dont les sommet touche aux cieux ; ses racines s'étendent jusqu'aux enfers : un aigle s'y repose toujours pour tout observer, un ècureuil y monte et en descend sans cesse pour faire ses rapports, plusieurs serpens sont entortilles autour du tronc, sous une de ses racines coule une fontaine limpide, où la sagesse est cachée, elle communique à une source voisine dans laquelle se trouve la science des

choses à venir : idée ingénieuse qui exprime que la sagesse sait profiter pour l'avenir du souvenir utile du passé. Trois vierges puisent dans ces eaux salutaires pour arroser le frêne ; cette eau, en retombant sur la terre, forme une rosée qui produit du miel : fruit heureux de l'union de la sagesse et de la science. Les trois vierges restent toujours sous le frêne, et sont chargées de la garde de cet arbre sacré. On ne peut méconnoître dans cette fable une tradition défigurée, mais très-frappante, de *l'arbre de la science du bien et du mal.* On verra encore à l'article *pommier,* les *pommes* d'*Iduna* renouveler cette tradition d'un arbre au *fruit défendu,* qui se retrouve dans toutes les religions.

C'est sur les frênes que les mouches cantharides s'assemblent. Dans l'antiquité, Jupiter de Dodone est quelquefois nommé *phégone,* c'est-à-dire, *qui habite un hêtre,* parce qu'il se trouvoit à Dodone un hêtre célèbre qui ser-

voit à un oracle, et dans lequel le peuple croyoit que Jupiter avoit fixé sa résidence.

Le maucenillier croît dans les îles Antilles aux bords de la mer. Le fruit de ce dangereux arbre est un poison, ainsi que le suc du corps de l'arbre, et celui des feuilles, pris intérieurement, ou introduit dans le sang au moyen d'une flèche. Il est même très dangereux de dormir à l'ombre de cet arbre. Un voyageur s'étant reposé sons ce redoutable ombrage, reçut sur le visage des gouttes de rosée qui en tomboient; ces gouttes lui firent et lui laissèrent sur le visage des marques creuses, semblables à celles de la petite vérole. Les fruits perfides de cet arbre ressemblent à des pommes d'api, mais leur goût est fade et désagréable; car la nature, qui quelquefois (mais rarement) donne aux fruits vénéneux des qualités agréables, telles que le parfum et la beauté, ne leur donne jamais

un goût délicieux; et comme elle place toujours le remède à côté du mal, le contre-poison certain du poison du fruit du mancenillier est de boire un verre d'eau de mer; et cet arbre ne croît que sur les bords de la mer.— L'arbre de sang de dragon tire son nom de la couleur de sang de sa résine, et du fait suivant : Si on ôte la peau de son fruit, on voit paroître en-dessous la figure d'un dragon telle que les peintres la représentent. On a vu aux Indes un de ces arbres servir de limites, et marquer les frontières de deux peuples.

ARBRES FRUITIERS.

LE POMMIER.

Dieu créa l'univers en six jours; il produisit les arbres et les plantes le troisiéme jour. L'arbre dont il interdit le fruit au premier homme étoit un pommier, suivant l'opinion vulgaire et reçue; mais cet arbre n'est point

nommé dans la Bible: l'Ecriture-Sainte l'appelle l'*arbre de la science du bien et du mal*, ou l'*arbre de vie*, et dit seulement qu'il étoit placé au milieu du paradis terrestre (1). Il est parlé

(1) Les rabbins, qui ont mêlé aux saintes écritures beaucoup de fables, disent que Seth, après la mort d'Adam, lui mit dans la bouche de la semence de l'arbre de vie; que cette semence devint un arbre dont la croix de Jésus-Christ fut faite. Une autre fable contredit la précédente. Gretzer (historien) dit avoir lu, dans un manuscrit de la bibliothèque d'Augsbourg, qu'Abraham planta un cyprès, un pin et un cèdre, qui se réunirent en un seul arbre; que l'on coupa cet arbre, lorsqu'on prépara les matériaux du temple de Salomon, mais qu'il fut impossible de l'ajuster en aucun endroit; qu'alors Salomon en fit un banc; que la sibylle y étant menée, ne voulut jamais s'y asseoir, et qu'elle prédit que le Rédempteur du monde mourroit sur ce bois; que Salomon l'entoura de trente croix d'argent, ce qui subsista jusqu'à Jésus-Christ, et qu'en effet la croix fut faite de ce bois. Les rabbins disent encore que toutes les eaux de la terre sortoient

deux fois de l'arbre de vie dans l'Apocalypse. Il y est dit que les victorieux mangeront de l'arbre de vie, ch. 2. Dans le ch. 22, l'Esprit Saint dit que l'*arbre*

---

du pied de l'arbre de vie, et que cet arbre étoit d'une telle grandeur, qu'il auroit fallu marcher cinq cents ans pour en faire le tour. Peut-être ces rêveries extravagantes n'étoient-elles que des allégories. *Dict. de Bayle.*

Sur le bois de la sainte croix, Vandelin a donné une singulière explication du mot *abrasax*. Ce terme mystique *abrasax*, nom si révéré des paiens, a fort exercé les savans, qui vouloient absolument lui trouver une signification. Vandelin a prétendu qu'*abrasax* est composé de quatre lettres initiales de plusieurs mots; les quatre premières, quatre mots hébreux; les trois dernières, trois mots grecs, qui sont.

A . . .	signifiant	ab. . . .	le père.
B		ben. . .	le fils.
R		rouach . .	l'esprit.
A		acadosch .	saint.
S		soterio . .	le salut.
A		apo . . .	par.
X		xulo. . .	le bois.

de vie, au milieu de la grande ville aux bords du fleuve, porte douze fruits, et donne son fruit chaque mois, et que les feuilles de cet arbre doivent guérir les nations. La vérité produit toujours une infinité de traditions qui se répandent parmi ceux même qui ne la connoissent pas, et ces traditions, quoique défigurées, retracent la vérité qui leur sert de base. C'est ainsi que les païens même admettoient un déluge universel ; c'est ainsi encore que, dans toutes les fausses religions et des Indes et du Nord, il existe une tradition d'*un arbre* ou *fruit défendu*. Le pommier aux pommes d'or du jardin des Hespérides, est celui de la mythologie ; les *pommes* d'*Iduna* offrent encore cette tradition dans la religion des Scandinaves.

Dans l'Edda, la déesse Iduna avoit la garde de certaines pommes auxquelles il n'étoit pas permis de toucher, et qui donnoient l'immortalité. Elle

étoient réservées pour les dieux qui en goûtoient quand ils se sentoient vieillir, et alors ils rajeunissoient. Loke, un méchant génie, enleva Iduna et le pommier; il tint Iduna prisonnière dans une forêt; alors les dieux commencèrent à vieillir et à grisonner; mais ils forcèrent Loke de render Iduna et ses pommes.

Melius étoit le nom sous lequel les Thébains adoroient Hercule. Voici l'origine de ce surnom. Dans les temps anciens, il étoit d'usage de sacrifier à ce dieu une brebis; un jour la crûe des eaux de l'Asopus n'ayant pas permis de l'apporter, des jeunes gens se prévalant de l'équivoque du mot grec, qui signifie *pomme* et brebis, offrirent une pomme supportée sur de petits bâtons en guise de jambes, et depuis on offrit toujours des pommes dans cette solennité.

LE POIRIER.

Le poirier fut, avant l'olivier, consacré à Minerve.

La fable dit que Philarque, en colère contre son fils Iphiclus, le poursuivoit un jour l'epée à la main, et ne pouvant l'atteindre, lança contre lui cette épée qui s'enforça dans un poirier, et y resta cachée sous l'écorce. Par la suite Iphiclus, malade, consulta Mélampe, fameaux médecin de l'antiquité, qui lui ordonna de retirer l'épée du poirier, et de boire de l'eau teinte de la rouille de l'épée; ce que fit Iphiclus, et c'est ce qui le guérit.

Drusus, fils de Claude d'un premier mariage, mourut dans la première fleur de la jeunesse, en jouant avec une poire qu'il recevoit dans sa bouche et qui l'étrangla.

LE FIGUIER D'ADAM OU BANANIER.

On donne au bananier le nom de figuier d'Adam, parce qu'on prétend que ce fut avec ses larges feuilles qu'Adam et Eve se couvrirent après la perte de leur innocence. Le bananier est de

la hauteur d'un arbre, mais il n'a ni bois, ni branches; ne seroit-il pas (dit M. de Bomare) un passage de la nature entre les plantes herbacées et les arbres? Il croît dans les climats chauds de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique; il produit des fruits très-gros, fort nourrissans. Quelques auteurs ont dit que c'est ce fruit qu'apportèrent à Moïse les espions qu'il avoit envoyés à la découverte dans la terre promise; mais les fruits rapportés par Caleb, l'un des douze espions envoyés, étoient des grappes de raisins. Les habitans de l'île de Madère ont une sorte de vénération pour le fruit du bananier, et ils le trouvent si délicieux, qu'ils pensent que c'est le fruit défendu du paradis terrestre. On dit que les Portugais n'osent en manger par superstition parce que, lorsque l'on coupe ces fruits en travers, on croit y voir la figure d'une croix. On a remarqué que les feuilles de bananier, jetées au milieu des flammes

dans un incendie, éteignoient le feu ou en diminuoient la force, autant par l'air humide qui en sort que par la quantité d'eau qu'elles rendent.

L'AMANDIER.

Le peuple de Dieu, étant partagé sur le choix d'un grand sacrificateur, et ne voulant point d'Aaron, frère de Moïse, et de la tribu de Lévi, se révolta et attira sur lui la colère céleste; enfin, le sacerdoce fut confirmé à Aaron par un miracle qui fit cesser tous les murmures du peuple. Moïse ordonna qu'on mît dans le tabernacle les douze verges ou sceptres qui représentoient les douze tribus, et l'on convint de déférer la souveraine sacrificature à la tribu dont la verge fleuriroit. Le lendemain on trouva celle de Lévi couverte de feuilles, de fleurs, et il s'y étoit formé des amandes: Aaron fut reconnu grand-prêtre.

On représente ainsi allégorique

ment la *diligence* ou *activité:* Une femme ayant un coq à ses pieds, tenant d'une main un rameau de thym, sur lequel vole une abeille; et de l'autre un bouquet de feuilles d'amandier et de feuilles de mûrier. L'amandier est l'arbre qui fleurit le plutôt, le mûrier un de ceux qui fleurit le plus tard. On unit ce dernier à l'autre, pour marquer que la sagesse doit tempérer l'activité (1). C'est dans cette même pensée qu'Auguste avoit pris pour emblême un crabe tenant un papillon dans ses serres.

Dans quelques contrées des Indes, les amandes servent de basse monnoie.

Le lait d'amande se décompose comme le vrai lait; on en peut tirer une substance butireuse. Les amandes amères ne font aucun mal à l'homme; mais elles occasionnent aux oiseaux, à la

---

(1) Les feuilles de mûrier sont un des symboles de la prudence.

plupart des animaux, des convulsions mortelles. Il y a plusieurs espèces d'amandiers. On dit qu'il croît au cap de Bonne-Espérance un amandier, qui, ainsi que son amande, est une des plus belles productions du pays. Ce qui fait principalement la beauté et la singularité de ce fruit, c'est que sa peau extérieure est revêtue d'un duvet si bien tissu, qu'on pourroit le comparer aux plus belles étoffes de soie ; sous cette première enveloppe, est une coque médiocrement dure, qui contient une petite amande.

Dans le blason, on appelle *otelle* un meuble de l'écu, qui ressemble à une amande pelée ; son émail est d'argent. Ce terme vient de ce qu'en vieux gaulois, une amande pelée se nommoit *otelle*.

L' OLIVIER.

L'olivier et la vigne sont souvent, dans l'Ecriture-Sainte, les sujets de

comparaisons, tantôt douces et gracieuses, et tantôt sublimes, d'un grand nombre d'admirables paraboles de l'Evangile. L'olivier étoit alors d'autant plus utile, que les anciens ne pouvoient se passer de l'huile qu'il produit; car ils n'ont point connu l'usage du beurre, qu'ils n'employoient que dans la composition d'onguens et de drogues médicinales.

Lorsque les eaux du déluge furent écoulées, Noé connut qu'il pouvoit quitter l'arche, en voyant revenir la colombe qu'il avoit lâchée, parce qu'elle rapportoit dans son bec un *petit rameau d'olivier*.

Abimélech, fils de Gédéon, fit tuer, après la mort de son père, ses soixante-dix frères, à la réserve du seul Joathan, qui échappa à ce massacre en se cachant. Abimélech se fit déclarer roi par les Sichimites; à ce sujet, Joathan, assemblant le peuple, leur fit cet apologue:

" Les arbres un jour voulurent avoir

un roi, ils offrirent à l'olivier de régner sur eux : l'olivier refusa ; les arbres s'adressèrent successivement au figuier, à la vigne et à d'autres arbres, qui refusèrent aussi ; alors on offrit l'empire à la ronce, qui accepta."

Saint Luc l'évangéliste, martyrisé par les païens, fut pendu à un olivier.

Les Egyptiens croyoient devoir l'olivier à Hermès ou Mercure. On voyoit à Trézène une statue de Mercure, devant laquelle Hercule avoit consacré sa massue faite de bois d'olivier. On ajoute que cette massue prit racine et poussa des branches : on montra fort longtemps cet arbre miraculeux.

Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, et père d'Actéon, fut, après sa mort, mis au nombre des dieux, et particulièrement révéré des bergers, pour avoir appris aux hommes l'art d'élever les abeilles, de faire cailler le lait, et de cultiver les oliviers.

Les branches dont on faisoit les as-

persoirs pour l'eau lustrale, étoient ordinairement d'olivier ou de laurier. Aux fêtes de Bacchus, c'étoit toujours un rameau de figuier, ou de sapin, ou de chêne.

Hercule institua les jeux olympiques: le prix offert au vainqueur étoit une couronne d'olivier.

De jeunes filles hyperboréennes étant venues dans l'île de Délos, y moururent : on leur éleva un monument dans le temple de Diane, et l'on prétendit qu'un olivier étoit venu miraculeusement sur ce tombeau.

Dans l'Odyssée, Calypso donne à Ulysse une cognée d'acier, dont le manche d'olivier *est luisant et formé avec art*. La déesse permet à Ulysse de couper les plus grands arbres pour se faire un vaisseau.

Dans l'Iliade, Pisandre est tué par Ménélas, qui lui enlève ses armes, et entr'autres une hache d'airain, embellie d'un long manche d'olivier poli.

Homère dit qu'aux rives d'Ithaque, est un port couronné d'un olivier *au vaste ombrage*.

C'étoit le tronc vert d'un olivier qui faisoit la massue de Polyphème; Ulysse en détacha un long morceau, qu'il aiguisa, et avec lequel il crèva l'œil du monstre.

Dans le même poëme, Pénélope, hésitant à reconnoître Ulysse, lui fait des questions sur son lit nuptial, dont le mystère n'étoit connu que d'elle, de l'esclave Actoris et d'Ulysse ; ce dernier lui répond par ce récit : " Dans l'en-" ceinte de ma cour, un olivier fleuris-" sant étendoit un vaste feuillage ; le " tronc étoit aussi droit qu'une colonne; " il fut le centre autour duquel je bâ-" tis, avec des pierres étroitment unies, " ma chambre nuptiale, l'ayant cou-" verte d'un beau toit et fermée de " portes solides, inébranlables. J'abats " la tête chevelue de l'olivier, et polis-" sant, avec ce fer, ce tronc depuis sa

" racine, et dans son contour, je l'a-
" ligne au cordeau et le travaille avec
" art ; il est le soutien de ma couche.
" La tarière le perçant de toute part,
" je n'abandonne point cet ouvrage
" qu'il ne sorte accompli de mes mains;
" l'or, l'argent et l'ivoire y confondent
" partout leur éclat varié, et je borde
" la couche entière de peaux de bril-
" lante pourpre."

Dans l'Iliade, Homère compare Euphorbe tombant sous les coups de Ménélas, à un bel olivier. Pythagore avoit une admiration particulière pour cette description de la chute d'un olivier, image de la mort d'Euphorbe ; il composa un chant pour ces vers, et s'accompagnoit de la harpe en les chantant. Ce fut peut-être son enthousiasme pour ce passage d'Homère qui lui persuada que son âme étoit passée du corps d'Euphorbe dans le sien.

Dans la tragédie d'*Ion* d'Euripide, Ion, en présence de Creüse, sa mère,

qu'il ne connoît pas, reçoit des mains de la Pythie la corbeille où il fut exposé ; il veut l'offrir à Apollon : à cette vue, Creüse reconnoît Ion pour son fils, mais on ne peut le croire que lorsque Creüse a nommé ce qui est dans la corbeille : un collier, des voiles brodés, et un rameau d'olivier détaché de l'arbre qui, le premier, dit-elle, germa *sur le rocher de Minerve*. Ce rameau conservoit sa verdure, parcequ'il avoit fleuri sur une tige immortelle.

Olea est un mot qui vient du grec, et qui signifie l'*olivier* et l'*olive*. Plutarque parle de deux fontaines de la Béotie, auprès de la montagne de Délos, dont l'une s'appeloit ainsi *olea*, et l'autre la *palme* ou le *palmier*. C'étoit entre ces deux fontaines que l'on prétendoit qu'Apollon étoit né.

Le bonnet des flamines ou prêtres de Jupiter s'appeloit *albogalerus* ; les flamines le portoient toujours, il ne leur étoit permis de le quitter que dans

leurs maisons. Ce bonnet étoit fait de la peau d'une victime blanche, et surmonté d'une branche d'olivier.

Les anciens, dans la dédicace de leurs temples, entouroient le temple nouveau de guirlandes et de festons de fleur ; ensuite les vestales y entroient, portant à la main des branches d'olivier.

A Sparte, les gens de guerre qui avoient bien fait leur devoir, étoient enterrés avec des cérémonies particulières : on les couvroit de branches d'olivier et d'autres arbres.

Thésée, avant de partir pour la Crète, avoient fait vœu que, s'il revenoit victorieux, il enverroit tous les ans à Délos son vaisseau avec des députés pour faire des sacrifices à Apollon, ce qui s'observa très-long-temps même après la mort de Thésée ; on couronnoit le vaisseau d'olivier, on purifioit la ville, et l'on ne faisoit mourir aucun criminel

jusqu'au retour du vaisseau. Ce fut après la condamnation de Socrate, ce qui retarda sa mort.

Hérodote conte l'histoire suivante : " Deux jeunes filles nommées Dania et " Auxérie, natives d'Epidaure, furent " outragées, et se pendirent de déses- " poir ; peu de temps après, les terres " des Epidauriens furent frappées de " stérilité: l'oracle, consulté, ordónne " d'élever à Dania et à Auxérie des " statues faites du bois d'un olivier cul- " tivé. Les Epidauriens, n'ayant point " alors d'olivier cultivé dans leur ter- " ritoire, demandèrent aux Athéniens " la permission d'aller en choisir chez " eux. Lés Athéniens y consentirent, " à condition que les Epidauriens en- " verroient tous les ans des députés " à Athènes, chargés d'y faire un sa- " crifice solennel à Minerve.

" La peste désolant Athènes, le phi- " losophe Epiménide y vint, purifia " la ville avec des eaux lustrales, com-

“ posées des sucs de diverses plantes, “ et la peste cessa Les Athéniens offri- “ rent au philosophe de superbes pré- “ sens ; mais Epiménide n'accepta “ qu'une seule branche de l'olivier “ sacré qu'il emporta dans son pays.

“ Xercès, roi de Perse, avant son “ expédition infructueuse contre la “ Grèce, rêva, dit-on, qu'il étoit cou- “ ronné d'une branche d'olivier, dont “ les rameaux s'étendoient sur toute “ la terre ; mais que cette couronne “ s'étoit évanouie en un instant : il est “ à croire que Xercès ne raconta ce “ songe qu'après l'évènement. Malgré “ les immenses préparatifs de ce prince, “ les Athéniens ne furent point épou- “ vantés des oracles menaçans qui leur “ venoient de Delphes. Cependant les “ députés athéniens, chargés d'aller “ consulter cet oracle, en reçurent une “ première réponse si funeste, qu'elle “ les jeta dans la consternation ; car “ ses réponses avoient une très-grande

“ influence sur les esprits des peuples
“ et des soldats, et plus d’un oracle
“ heureux ou malheureux a été vérifié,
“ en inspirant un extrême découragement,
“ ou en donnant cette vive espérance,
“ gage presqu’assuré des succès.
“ Les députés, au désespoir, furent
“ consolés par Ticeron, fils d’Androbule,
“ citoyen de Delphes, qui leur
“ conseilla de prendre en main des
“ branches d’olivier, et d’aller une
“ seconde fois consulter l’oracle. Les
“ Athéniens suivirent cet avis, ils entrèrent
“ dans le temple en disant ces
“ paroles : O dieu ! donne à notre patrie
“ envahie par des tyrans, une réponse
“ plus heureuse en faveur de ces
“ branches d’olivier que nous portons
“ à la main ; sinon nous ne sortirons
“ point de ce lieu, et nous sommes résolus
“ d’y demeurer jusqu’à la mort.
“ Après cette prière, la prêtresse fit
“ une seconde réponse que l’on interpréta
“ plus favorablement.

"Quelques déserteurs arcadiens vin-
" rent se rendre dans l'armée de Xer-
" cès ; on les présenta au roi, qui étoit
" dans cet instant avec Tigrane et Mar-
" donius ; c'étoit ce dernier qui avoit
" engagé Xercès à combattre les Grecs
" pour les asservir. Le roi fit plusieurs
" questions à ces déserteurs : entr'au-
" tres choses il leur demanda ce que
" faisoient les Grecs dans le moment
" actuel ; ils répondirent qu'ils s'occu-
" poient à célébrer les jeux olympiques.
" Le roi s'étonna que, durant une
" guerre si importante, ils s'amusas-
" sent à célébrer des jeux ; et Tigrane
" voulant savoir quel étoit le prix des-
" tiné au vainqueur, les déserteurs
" lui apprirent que ce n'étoit qu'une
" simple couronne d'olivier. O dieux !
" Mardonius, s'écria Tigrane, à quelles
" gens nous avez-vous persuadé de
" déclarer la guerre ? ils ne combattent
" pas pour des trésors et des richesses,
" mais seulement pour la vertu et pour

" la gloire." *Hérodote, liv. 8, trad. de Du Ryder.*

Le même historien conte encore que Xercès ayant pris Athènes, fit brûler un temple de Minerve, dans lequel étoit un olivier qui, suivant la tradition, avoit poussé miraculeusement comme un témoignage de la dispute de Minerve et de Neptune. Cet arbre antique fut brûlé avec le temple; mais quelques Athéniens ayant obtenu le lendemain la permission d'aller faire un sacrifice dans les débris de ce temple, racontèrent en revenant que la souche de l'olivier avoit poussé un rejeton d'une coudée de haut.

Miltiade ayant demandé, pour unique prix de ses exploits et de ses services, un rameau de l'olivier sacré, un flatteur du peuple lui dit: " Miltiade, " quand tu auras vaincu tout seul, " tu pourras demander à être seul ré- " compensé:" réponse qui fut sans doute applaudie de l'armée, mais qui

n'en étoit pas plus équitable ; car le général mérite une récompense particulière, puisqu'il réunit au courage des soldats, les talens et le génie qui font gagner les batailles.

On prétend que la courtisanne Laïs s'étrangla en avalant un noyau d'olive. Gafaret dit que, si une courtisanne plante un olivier, cet arbre ne produit point de fruit. L'olivier est, de tous les arbres fruitiers, le plus anciennement cultivé; au temps de Jacob, on tiroit déjà de l'huile de son fruit.

L'huile d'olive entre dans beaucoup de baumes, d'onguens, d'emplâtres adoucissans et relâchans. Cette huile est émolliente, résolutive : c'est un des meilleurs remèdes, lorsqu'on a eu le malheur d'avaler des poisons corrosifs. Elle guérit les piqûres de guêpes et d'abeilles, en appliquant sur la piqûre une compresse imbibée d'huile. Le *baume Samaritain* ou *de l'Evangile*, n'est composé que d'huile et de vin.

L'huile omphacine, si célébrée par les anciens, se tire des olives vertes: ce n'est qu'un suc visqueux et brunâtre. Les athlètes qui se préparoient à la lutte, oignoient leur corps avec cette huile, ensuite ils se rouloient dans le sable; ce qui, mêlé avec les sueurs du corps dans l'exercice, formoit ce qu'on nommoit *strigmenta*, qu'on faisoit râcler avec des espèces d'étrilles nommées *strigilis*. Ces *strigmenta* ou ces râclures étoient fort estimés dans plusieurs maladies. On les recueilloit avec soin pour les vendre, et les marchands de *strigmenta* faisoient d'assez gros bénéfices. Le terrible hiver de 1709, qui fit périr un grand nombre d'oliviers, donna occasion de remarquer que cet arbre pousse une grande quantité de racines qui subsistent en terre pendant des siècles entiers. En 1709, on a tiré plus de bois de ces racines que des tiges et des branches des arbres; et plusieurs particuliers en vendirent alors

pour plus d'argent que ne valoit leur fonds.

LE FIGUIER.

Il est souvent parlé du figuier et des figues dans la Bible. Le prophète Jérémie eut une vision dans laquelle il vit deux paniers, l'un rempli d'excellentes figues, et l'autre de mauvaises ; le premier étoit l'image de ceux dont le Seigneur devoit récompenser les bonnes œuvres, et le second représentoit les méchans punis par la justice divine.

Jésus-Christ, ayant faim, s'approcha d'un figuier ; et voyant qu'il n'avoit point de fruit, il le condamna à n'en porter jamais. Jésus-Christ convainquit Nathanaël de sa divinité, en lui apprenant qu'il l'avoit vu sous un figuier, dans un temps où il ne pouvoit être près de lui.

Jésus-Christ, après avoir fait l'énumération des signes qui doivent annoncer la fin du monde, ajoute cette

comparaison : *Quand les rameaux du figuier sont tendres, et qu'il pousse des feuilles, vous connoissez que l'été est proche ; de même, quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche.* Evangile selon Saint Matthieu.

Le Sauveur, en recommandant à ses disciples de se défier des faux prophètes, ajoute : *Vous les connoîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des chardons ? Le bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, ni le mauvais arbre produire de bons fruits.*

Voici la parabole du figuier, tirée de l'Evangile : « Un homme plante un « figuier dans sa vigne ; au bout de « trois ans il ne produit rien, le maî- « tre veut le couper, le vigneron de- « mande qu'on le laisse encore une « année. »

Le pape Nicolas V. écrivit à l'empereur de Constantinople (1), pour l'engager à renoncer au schisme qui a fait la séparation des églises grecque et romaine. Cette lettre est fameuse par la prophétie qu'elle contient; la voici: *Selon la parole de l' Evangile, on attendra encore trois ans que le figuier qu'on a cultivé porte du fruit : si dans ce temps il n'en porte point, l' arbre sera coupé jusqu'à la racine, et la nation grecque exterminée.* Cette lettre fut écrite l'an 1451 de Jésus-Christ, et trois ans après, Constantinople fut prise d'assaut par les Turcs. Voy. *Hist. des papes.*

Beaucoup d'autres anciens disent que les Romains déclarèrent la guerre à Carthage, pour avoir des figues qui étoient excellentes dans cette partie de l'Afrique.

---

(1) Constantin Dracose.

Sélon Pline, le figuier fut cultivé en Italie, avant de l'être dans la Grèce, et il occasionna même en partie la prise et le sac de Rome. Un Helvétien, nommé *Elicon*, qui avoit habité Rome, emporta avec lui du vin, du raisin sec et des figues; à son passage par la Gaule, il vendit ces denrées aux habitans, qui ne les connoissoient pas encore, et qui voulurent conquérir le pays où on les trouvoit.

La fable de Romulus et Rémus, trouvés sous un figuier sauvage, semble démentir le trait de la guerre déclarée à Carthage, pour avoir des figues.

Timon le misanthrope avoit sur son terrain un figuier, aux branches duquel alloient se pendre les suicides; voulant le faire abattre, il en prévient d'avance le peuple d'Athènes, invitant ceux qui vouloient se pendre, à se hâter, afin de profiter du délai qu'il accordoit à cette intention.

Mélichius ou *Milichius*, c'est-à-dire doux, propice, étoit un surnom de Jupiter. Bacchus étoit aussi adoré sous le nom de Mélichius, comme le dieu tutélaire des arbres fruitiers; ce surnom de Bacchus étoit pris d'un ancien mot grec qui signifioit *figue*.

Le figuier étoit consacré à Saturne et à Mercure, et la fête Plonteria en l'honneur de Minerve Agraule; on dépouilloit la statue de la déesse. Ce jour étoit regardé comme un jour malheureux; on y portoit en procession des figues sèches, parce que c'étoit, disoit-on, le premier fruit que les hommes eussent mangé après le gland.

Homère dit que Charybde se tenoit sous un figuier sauvage, caché sous un feuillage épais, pour s'élancer de là, et dévorer ceux qui passoient sur la mer. Ulysse, faisant naufrage entre Charybde et Scylla, se raccrocha à ce figuier; ce qui lui sauva la vie, le mons-

tre, en ce moment, n'étant pas sous le figuier.

Ulysse, comme on l'a dit, pour se faire reconnoître de son père Laërte, lui rappela des traits de son enfance, et qu'alors il reçut de lui une vigne et un petit verger formé de quarante figuiers, de treize poiriers et de dix pommiers. Ulysse ajoute que ses pères se promenoient avec lui dans ce verger, afin de lui dire les noms des arbres, et de lui en expliquer les qualités.

Lycaon, fils de Priam, étoit occupé à couper les branches d'un figuier sauvage, pour former le contour de son char, lorsqu'Achille le surprit et l'enleva. Eclition, ami de Priam, racheta ce jeune prince qui, ensuite, dans une bataille, retomba au pouvoir d'Achille qui le tua. Dans le même poëme (l'Iliade,) Andromaque engage Hector à arrêter les troupes auprès du figuier sauvage; c'étoit l'endroit où l'on pou-

voit le plus aisément escalader les murailles.

Les anciens nourrissoient leurs athlètes avec des figues sèches. Les Cyrénéens, pendant les jours de fêtes, couronnoient de figues fraîches les statues des dieux, surtout celle de Saturne. Dans l'île de Naxos, on faisoit les statues de Bacchus d'un cep de vigne ou d'un tronc de figuier. Il paroît cependant, par deux vers d'Horace (dit l'Encyclopédie), que le bois de figuier étoit méprisé de son temps, et qu'on ne s'en servoit que pour faire des bancs ou les statues d'un dieu. Plusieurs auteurs nous ont donné de longs détails sur l'usage allégorique du figuier. Lorsqu'on se préparoit à un voyage, on mettoit devant sa porte des branches de figuier ; c'étoit le présage d'un heureux retour. Dans les mystères d'Isis, les personnes qui devoient porter sur leur tête les vases pleins d'eau ou les corbeilles sacrées, se faisoient des couronnes de feuilles de figuier, pour

supporter les vases. La feuille du figuier étoit l'emblême des termes de la loi, qui cachent et couvrent le fruit, c'est-à-dire l'esprit de la loi (1).

Ces feuilles étoient aussi l'emblême de la génération prompte et abondante; elles désignoient encore un roi, ou le climat méridional, ou la volupté, ou enfin la vie douce et oisive. *Dormir sous le figuier*, signifioit mener un genre de vie indolent et paisible: le figuier, agité par le vent, désignoit les persécutions.

Le *figuier de Navius* étoit un figuier que Tarquin le vieux fit planter à Rome dans le comice, où l'augure Accius Na-

(1) Le fruit même (la figue) pourroit être plus naturellement l'emblême de la modestie, puisqu'il cache et couvre les fleurs, parure brillante de tous les autres arbres. Mais cette singularité du figuier n'étoit pas connue des anciens. Cette découverte est très-moderne.

vius avoit, dit-on, coupé en deux, avec un rasoir, une pierre à aiguiser. Un préjugé populaire persuadoit que le destin de Rome étoit attaché à cet arbre, et que la ville dureroit autant que ce figuier, que l'on croyoit immortel. Quelques-uns confondent le *ficus Navii*, ou figuier d'*Accius*, avec le *ficus ruminalis*, ou figuier ruminal; mais celui-ci est l'arbre sous lequel on découvrit la louve, qui allaitoit Rémus et Romulus. Ce figuier fut sacré, il dura très-longtemps, et l'on regarda sa chute comme un très-mauvais augure.

On sait que Cléopâtre, pour se donner la mort, se fit apporter un aspic caché dans un panier de figues.

Il y avoit un air de flûte, appelé l'*air du figuier*, que l'on jouoit pendant la marche des victimes expiatoires, les thargèlies d'Athènes. On voyoit, dans ces fêtes, deux victimes expiatoires que

l'on frappoit, pendant la marche, avec des branches de figuier sauvage.

Le mot *sycophante*, qui signifie *calomniateur*, *délateur*, vient du grec, des mots *sykôn*, figue; et *phaïno*, j'indique, je montre. En voici l'étymologie: on désignoit, sous ce nom, ceux qui dénonçoient les gens qui transportoient des figues hors de l'Attique, parce que les Athéniens avoient fait une loi qui défendoit de porter des figues hors du territoire de l'Attique. Cette loi donna occasion, aux gens du peuple, de se dénoncer les uns les autres; mais comme ces dénonciations étoient souvent calomnieuses, le mot *sycophante*, qui n'avoit d'abord signifié que dénonciateur relativement aux figues, devint par la suite le synonyme de calomniateur.

Aux *néphalies* (1), fêtes célébrées

(1) Cette solennité s'appeloit la fête des gens

par les Grecs, les Athéniens brûloient sur leurs autels toutes sortes de bois, excepté celui de la vigne et du figuier.

Les Romains célébroient en juillet une fête, dont Plutarque et Macrobe apportent ainsi l'origine ; les peuples voisins de Rome crurent qu'il seroit facile de la détruire : après l'invasion des Gaulois, ils mirent à leur tête Lucius, dictateur des Fidenates. Lucius, fit annoncer aux Romains, par un héraut, que le seul moyen qu'ils eussent de conserver les restes de leur ville, étoit de lui livrer leurs femmes et leurs filles. Une esclave, appelée Philotis, persuada à ses compagnes de se revêtir des habits de leur maîtresses, et de passer dans le camp ennemi ; ce qui fut exécuté. Ces esclaves, se donnant pour les dames romaines, furent partagées entre

---

sobres, ce que marque le mot même, qui signifie *sobriété*.

les capitaines et les soldats des troupes ennemies ; elles les inviterent à prendre part à une fête qu'elles feignirent de célébrer entr'elles ; les hôtes s'enivrèrent, et lorsqu'ils furent assoupis, les femmes appelèrent les Romains, par un signal qu'elles donnèrent du haut d'un figuier sauvage: ceux-ci accoururent, et firent main-basse partout. La liberté fut donnée aux esclaves, avec une somme d'argent, pour se marier : le jour de cette délivrance fut appelé *nones caprotines*, ou *du figuier*, et l'on institua une fête sous le même nom, en l'honneur de Junon, qui fut aussi, à cette occasion, surnommée *Caprotine*. Depuis ce temps, à pareil jour chaque année, les esclaves régaloient leurs maîtresses hors de la ville, sous des figuiers sauvages, luttoient entr'elles, et rappeloient, par divers exercices, la mémoire d'une défaite qu'elles avoient occasionnée par leur courage,

leur industrie et leur dévoûment; ce trait fourniroit un beau sujet de mélodrame.

On trouve dans la vie de Marc-Aurèle un fait bizarre relatif au figuier: Une troupe de voleurs cherchant à piller Rome, leur capitaine, pour en faire naître l'occasion, s'avisa de monter sur un figuier sauvage qui étoit au Champ de Mars, et après quelques discours préliminaires, il dit au peuple que le jour où on le verroit tomber de ce figuier et se métamorphoser en cigogne, le feu descendroit du ciel et consumeroit l'univers, et il indique le jour où devoit se faire cette métamorphose. Ce jour étant arrivé, le peuple accourut de toutes parts pour voir le prodige; l'imposteur se laissa tomber du figuier, en lâchant une cigogne qu'il avoit cachée dans son sein, et se perdit dans la foule. Le peuple fut persuadé du miracle, et croyant déjà voir le ciel

en feu, remplit Rome de trouble et de confusion ; mais Marc-Aurèle calma bientôt cet effroi extravagant.

Élien, dans ses *Histoires diverses*, conte le trait suivant : Un enfant de Sybaris, en passant dans une rue avec son pédagogue, trouva par terre une figue et la ramassa. Le pédagogue, après avoir fait une réprimande sévère, lui arracha la figue et la mangea. Combien d'instituteurs donnent encore aujourd'hui des leçons de ce genre !

On lit dans plusieurs auteurs que le philosophe Chrysippe voyant un âne manger des figues dans un plat, se mit à rire si démesurément qu'il en mourut.

Les Chinois croient que leur dieu Wichnou naquit sous un figuier ; aussi ont ils une grande vénération pour cet arbre, qu'ils regardent comme sacré. On lit dans l'Encyclopédie que les habitans des îles Caraïbes couchent dans des hamacs, et croient que ces hamacs

tomberoient s'ils y mangeoient des figues ou du poisson.

On a éprouvé, avec succès, qu'un des moyens de hâter la maturité des figues, sans leur rien ôter de leur bonté, c'est de mettre avec un pinceau un peu d'huile d'olive à l'œil des figues, c'est à dire, à cette ouverture que l'on aperçoit à l'extrémité du fruit. On conseille aussi de piquer l'œil de la figue avec une plume ou paille graissée d'huile, ce qui avance la maturité, et fait devenir la figue infiniment plus grosse que si elle n'eût pas subi cette opération, qui est une espèces de *caprification*.

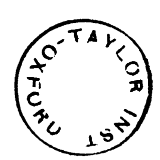
Quelques personnes ont fait usage, avec succès, du suc laiteux et corrosif du figuier, pour détruire les verrues ou poireaux qui viennent sur la peau. Ce suc entre dans la classe de ces encres sympathiques, qui ne sont visibles qu'en les chauffant. Le suc de figuier partage cette propriété, non-seulement avec le

suc de limon, d'oignon, le vinaigre et les autres acides, mais encore avec toutes les infusions et toutes les dissolutions dont la matière dissoute peut se brûler à très-petit feu, et se réduire à une espèce de charbon.

D'anciens auteurs disent que par la force de la sympathie, un taureau en fureur s'appaise sur-le champ, si on l'attache à un figuier, et que c'est par antipathie que la vigne fuit le chou, que la ciguë s'écarte de la rue, et que quoique le suc de la ciguë soit un poison, il cesse de l'être, si, après l'avoir bu, on avale du suc de rue.

Le figuier sauvage, nommé par les botanistes *caprificus* ou *caprifiguier*, est semblable au figuier ordinaire, dont il ne paroît être qu'une variété : mais il porte des figues qui ne servent qu'à la *caprification*, dont les anciens ont tant parlé.

Les habitans de l'île de l'Archipel



font leur principale nourriture de figues séchées au four. Cette raison les engage à donner tous leurs soins à ce qui peut augmenter la fructification des figuiers; et en conséquence, on pratique la *caprification* dans ces îles et à Malte (1).

Les figues sèches sont estimées pectorales et adoucissantes. *Figue* ou *poire de mer, fossiles, ficoïtes*, sont des corps que l'on trouve dans l'intérieur de la terre, dont la ressemblance extérieure avec la figue ou la poire peut excuser ceux qui, d'après un examen superficiel, les ont regardés comme des fruits pétrifiés; ils ont effectivement une ouverture ronde, qui pénètre dans le dedans; mais leur organisation intérieure, bien examinée, prouve que ce ne sont point des fruits; d'ailleurs, on trouvera rarement, parmi les fossiles,

(1) J'ai donné le détail de la *caprification* dans mon ouvrage *des Plantes usuelles*.

des corps végétaux qui aient été originairement mous ou flexibles.

Dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique, les simples habitans de cette partie du monde, ignorant tous nos arts, croyoient, en voyant lire dans un livre, que les papiers parloient. On rapporte qu'un esclave indien, chargé d'un panier de figues et d'une lettre que son maître envoyoit à un de ses amis, mangea, chemin faisant, une partie des figues, et rendit le reste avec la lettre à l'ami de son maître qui, ayant lu la lettre, et ne trouvant pas la quantité de figues dont elle faisoit mention, accusa l'esclave d'avoir mangé celles qui manquoient, en lui déclarant que la lettre *le lui disoit*; mais l'Indien le nia en maudissant le papier, et en l'accusant d'avoir rendu un faux témoignage. Il fut chargé ensuite d'une semblable commission, avec un billet qui marquoit expressément le nombre des figues. L'esclave en mangea encore

la moitié, avec cette précaution, pour n'être pas accusé de nouveau, de cacher premièrement la lettre sous une grosse pierre, se croyant assuré que si elle ne lui voyoit pas manger le fruit, elle ne pourroit rien témoigner contre lui; mais encore accusé avec plus de détails que la première fois, il avoua sa faute, et fut rempli d'admiration pour la vertu divine du papier.

Dans l'île de Saint-Christophe, la première des Antilles, où le governement français envoya une colonie, il y eut une contestation entre les Français et les Anglais qui se partagèrent cette colonie. Un figuier d'une grandeur démesurée servoit de bornes aux deux nations.

Les Anglais bientôt empiétèrent sur les Français. M. d'Enambuc, chef des Français, homme plein de courage et de fermeté, s'en plaignit, menaça; il y eut à ce sujet une longue conférence sous le figuier. L'accommodement fait

et signé sous cet arbre, s'appela *le Traité du Figuer* (1). Voyez *Histoire des Antilles, par le père du Tertre.*

La *sycomancie* étoit une divination qui se faisoit avec des feuilles de figuer. L'histoire rapporte un trait à la fois odieux et dégoûtant ; mais que, malgré sa dignité, elle n'a pas dû omettre, parce qu'il est relatif à d'illustres personnages, et que, par conséquent, je dois placer ici, puisqu'une *figue* y forme le châtiment de la rebellion la plus barbare et la plus insolente.

On représente toujours dans ses portraits le Tassoni avec une *figue* à la main. On prétend que c'est en mémoire d'une belle figue que lui donna un jour une jeune et jolie fruitière. D'autres expliquent différemment cette singularité.

---

(1) M. D'Enambuc gouverna l'île pendant onze ans, et mourut en 1636.

LE GRENADIER.

Adad-Rammon, c'est-à-dire, *l'honneur des grenades,* étoit une ville de la tribu de Manassé, en-deçà du Jourdain; elle fut ainsi nommée à cause de la grande quantité de grenades qu'on y recueilloit; elle s'est appelée depuis *Maximianopolis,* en l'honneur de l'empereur Maximien.

Le roi de Perse, Darius, fils d'Hystaspe, avoit la plus tendre amitié pour Mégabise; un jour que ce prince ouvroit une grenade, on lui demanda quelle espèce de multiplication il désireroit donner à tous ces grains, s'il pouvoit les transformer à son gré; il répondit: *En autant des Mégabises.*

Rapin, dans son poëme, donne une fable sur l'origine de la couronne de la grenade, et la voici: "Une fille scythe consulta des devins qui lui dirent qu'elle seroit *couronnée :* Bacchus la séduisit en lui promettant une couronne; il

l'abandonna, elle fut changée en grenade; le dieu, par un scrupule tardif, voulant tenir sa parole, ajouta à la grenade la *couronne*, que ce fruit n'avoit pas avant cette aventure."

On a fait de la grenade le symbole de la démocratie; elle seroit plus naturellement, à cause de sa couronne, celui de la royauté.

Les sectateurs de Zoroastre employoient, dans leurs cérémonies religieuses, des baguettes sacrées coupées avec beaucoup de cérémonies d'un tamarin, au défaut duquel on avoit recours à un grenadier. Selon eux, l'écorce mâchée de grenade purifioit.

On avoit donné cette devise à la reine Anne d'Autriche: Une grenade avec ces mots: "*Mon prix n'est pas dans ma couronne.*"

LE MURIER, L'ORANGER, LE CITRONNIER, LE CERISIER, LE PRUNIER.

L'impératrice Siling-Chi, femme de

Hoamti, fut chargée par cet empereur, d'examiner les vers à soie, et d'essayer de rendre utile le duvet qu'ils forment. Siling-Chi fit ramasser une grande quantité de ces insectes, qu'elle nourrit elle-même avec des feuilles de mûrier, qu'elle parvint à choisir telles qu'il les faut pour cet usage, ce qui demande beaucoup d'expérience. Après bien des essais et des peines, elle obtint un succès complet; elle trouva même la manière de dévider la soie et de s'en servir; elle en fit faire des étoffes d'une grande beauté, sur lesquelles elle broda des fleurs et des oiseaux.

La Morée, grande presqu'île, est le Péloponnèse des anciens. Le nom de *Morée* lui a été donné sous les derniers empereurs de Constantinople, parce que sa figure topographique ressemble à une feuille de mûrier, que les Grecs appeloient *morea*. Strabon et d'autres ont écrit qu'elle ressembloit à une feuille de platane, qui

ne diffère guère d'une feuille de mûrier.

En Angleterre, un ecclésiastique vint s'établir à Strafford, patrie de Shakespeare ; il acheta la maison et le jardin de ce poète tragique, et il abattit un mûrier que Shakespeare avoit planté, ce qui causa la plus violente sédition dans la ville ; on pilla la maison, le prêtre heureusement se sauva. On acheta le mûrier, et de son bois, on fit des tasses et des tabatières qui se vendirent ce qu'on voulut.

Sforce, duc de Milan, qui mourut prisonnier en France, au château de Loches en 1510, fut surnommé le *More*, non à cause de la couleur de son teint, qui étoit fort blanc, mais par allusion au mot italien *moro*, qui signifie un *mûrier*, qu'il avoit pris pour sa devise, regardant cet arbre comme le symbole de la prudence.

Le célèbre portugais Jean de Castro, guerrier fameux, mort à quarante-huit

ans, en 1548, rapporta des Indes dans sa patrie, le premier oranger qu'on ait vu en France. On peut perdre des contrées et des villes conquises par la valeur; mais quand on enrichit son pays d'un bienfait inconnu de la nature, on a l'heureuse certitude de faire un don à perpétuité, et que rien ne pourra ravir.

En France, on pose sur la tête des nouvelles mariées une couronne de fleurs d'orange ; en Allemagne, cette couronne est de myrte. Les paysannes suisses ont, le jour de leur mariage, une couronne de fleurs artificielles, qu'elles brûlent le soir, et dont elles conservent soigneusement les cendres, qui, suivant leur superstition, doivent leur porter bonheur.

Le grand Corneille fit, pour la guirlande de Julie, la fleur d'orange, la tulipe et l'immortelle blanche.

J'ai parlé avec détail du *citronnier*, dans mon Cours des Plantes usuelles, ce qui ne me laisse ici que peu de chose

à en dire, ainsi que de beaucoup d'autres plantes.

Il paroît que la citronnier a été d'abord apporté de la Syrie de la Médie, en Grèce, et de là dans les provinces méridionales de l'Europe; c'est pourquoi ses fruits sont appelés en latin *mala medica, mala assyria*. Les anciens se servoient de ce fruit pour se préserver des enchantemens; ils l'employoient même dans plusieurs cérémonies religieuses.

Il semble que, dans les differens siècles, l'empire de la mode se soit étendu jusque sur les goûts physiques; ce qui est inexplicable. On sait, dit Bomare, que la plupart des anciens ont eu en exécration l'odeur du citron. Quoique l'odeur de l'*assa-fœtida* soit affreuse (comme l'exprime son surnom,) les Indiens la trouvent excellente et mangent cette substance; et les Romains l'amoient beaucoup, car il paroît que le *sylphium*, le *laser* des anciens et

l'*assa-fœtida* des modernes, ne sont qu'une même chose. Les anciens en faisoient si grand cas, qu'ils déposoient dans le trésor public tout ce qu'ils en pouvoient acquérir. Ils l'appeloient aussi *gomme de Cyrène*, ou *suc cyrénaïque*. Cependant on dit que cette substance avoit la vertu d'enivrer et de *rendre joyeux*, vertu que n'a pas *l'assa-fœtida*, espèce de gomme-resine qui vient d'une plante de l'Inde, qu'on emploie pour les nerfs et pour d'autres maux. Dans le Holstein, aux funérailles, les garçons tiennent une branche de romarin, et les hommes mariés un citron. Aux Indes, les femmes qui se brûlent après la mort de leurs maris, vont au bûcher en tenant un citron. Cette coutume de porter un citron en allant à la mort, est très-ancienne; Athénée en parle. Les Romains n'ont mangé du citron que du temps d'Apicius, qui le mit à la mode.

Les écoliers de l'université offroient

jadis, au mois de juin, des citrons à leurs professeurs. Selon Lémeri, les femmes de la cour autrefois tenoient toujours des citrons, qu'elles mordoient, de temps en temps, pour se parfumer l'haleine et se rendre les lévres vermeilles. Le bois de citronnier des anciens n'est pas le nôtre; nous ne savons même pas ce que c'étoit; il falloit être extrémement riche pour en avoir seulement des portes ou des tables. Cicéron en possédoit une table qui avoit coûté deux mille écus. Asinius Pollio en acheta une trente mille francs; il y en avoit de plus de quarante mille écus. C'étoit une promesse très-magnifique que celle que fit Horace à Vénus, de la part de Maximus, de lui donner une statue de marbre, dans un temple revêtu de bois de citronnier. Cependant il y eut des temples où l'on fit cette énorme dépense; ce bois avoit une odeur délicieuse et une grande durée.

On célèbre a Hamburg, à de cer-

taines époques, une fête appelée *la fète des cerises*; pendant cette solennité, on promène des troupes d'enfans dans les rues, et chaque enfant tient un rameau vert et des cerises. Voici l'origine de cette fête: En 1432, les Hussites menacèrent la ville de Hambourg d'une destruction prochaine. Un bourgeois, nommé Wolf, proposa d'envoyer en députation suppliante, aux ennemis, tous les enfans de sept à quatorze ans, enveloppés dans des draps mortuaires. Procope Nasus, chef des Hussites, fut touché de ce spectacle; il accueillit ces jeunes supplians, les régala avec des cerises et d'autres fruits, et leur promit d'épargner la ville, ce qu'il fit en effet. Les enfans revinrent couronnés de feuillages, tenant des cerises et en criant victoire. La fête fut instituée en souvenir de cet évènement.

Les prunes de *rcine-claude* sont ainsi nommées de la reine Claude,

femme de François Ier, qui fit connoître et cultiver en France cet excellent fruit.

LE NOYER, LE NOISETIER OU COUDRIER.

Caryatis étoit un surnom de Diane, en l'honneur de laquelle les jeunes filles de la Laconie s'assembloient dans le temps de la récolte des noix, et célébroient une fête nommée Carya, c'est-à-dire la fête de Diane des noix : au mariage des Grecs modernes, on fait une grande distribution de noix.

La ville d'Amiens fut prise par les Espagnols, en 1597, par un stratagême singulier. Des soldats, déguisés en paysans, conduisant une charrette chargée de noix, se présentèrent à la barrière ; ils délièrent à dessein un grand sac de noix, lorsque la porte fut ouverte ; toutes les noix se répandirent, la garde s'amusa a les ramasser, et les Espagnols embusqués fondirent sur eux, et se rendirent maîtres de la ville.

Henri IV la reprit quelque temps après.

Jadis, lorsqu'un boulanger étoit reçu à la maîtrise, il présentoit au lieutenant du grand pannetier, *un pot de terre neuf rempli de noix*. Un autre usage s'établit dans le siècle dernier; le nouveau maître offroit au grand pannetier un romarin, aux branches duquel étoient suspendus des oranges est les fruits de la saison.

Le noisetier n'est célèbre que par la superstition de la baguette divinatoire, faite de branches légères de coudrier, et nommée, par les charlatans, *caducée, verge d'Aaron, bâton de Jacob, verge luisante, ardente, transcendante, tremblante*, etc.

Cette baguette doit tourner d'elle-même dans la main, pour indiquer des sources cachées, des trésors, des mines, etc. Quelques charlatans se serveut de branches d'amandier ou de laurier, ou de troncs d'artichauts; d'autres disent que le coudrier n'est bon que pour cher-

cher l'or et l'argent, le frêne pour le cuivre, le pin sauvage pour le plomb, et que pour trouver l'or, il faut mettre des pointes de fer à la baguette, que l'on doit avoir coupée pendant la pleine lune. La manière la plus commune de se servir de la baguette divinatoire est de prendre une branche fourchue de coudrier, d'un pied et demi de long, grosse comme le doigt; on prend les deux branches de la fourche dans ses deux mains, sans beaucoup serrer, de manière que le dessus de la main soit tourné vers la terre, que la pointe de la baguette aille en avant, et que la baguette soit parallèle à l'horizon. Il faut marcher doucement. D'autres portent la baguette en équilibre sur la main, ou la tiennent en appuyant un doigt sur chaque bout. D'autres enfin tiennent un bâton un peu courbé, avec les deux mains, le dessus de la main du côté du visage. Jacques Aymar, paysan de Saint-Véran, près de Saint-Marcellin

en Dauphiné, se rendit très-célèbre dans cet art, sous la régence du duc d'Orléans. Il prétendoit découvrir, avec sa baguette, non-seulement les eaux, les mines, les trésors cachés sous terre, mais encore les cadavres de ceux qui avoient été assassinés, leurs meurtriers, et même les traces de ces meurtriers. M. le régent le fit venir à Paris, et toute cette cour, composée en grande partie d'esprits forts, qui ne croyoient pas en Dieu, fut émerviellée des miracles opérés par Jacques Aymar. Peu d'années avant la révolution, le charlatan *Bléton* causa la même admiration avec sa baguette divinatoire.

On se moque de ces folies, on les trouve absurdes, et l'on a raison. Cependant, à la honte des sciences, elles ont été dans tous les temps protégées et soutenues par les savans même; car on abuse de tout, et des sciences humaines comme de toute autre chose. Il existe un livre en deux volumes, qui a

pour titre : *La Physique occulte, ou Traité de la baguette divinatoire*, dédié à M. Pollard, dans lequel l'auteur explique cet art très-savamment par la philosophie des corpuscules, c'est-à-dire, des émanationes invisibles qui sortent des corps. Il y a, d'après sa physique rejetée aujourd'hui, plusieurs raisonnemens très-ingénieux. Un savant, dans un moment de franchise, dit dans l'Encyclopédie, qu'un *des grands écuils de la physique est de vouloir tout expliquer* ; et pour montrer combien on doit se défier des explications même les plus plausibles, il suppose que la neige tombe en été, et la grêle en hiver, et que le baromètre hausse avant la pluie (on sait que c'est tout le contraire), et il donne d'excellens raisonnemens scientifiques, pour expliquer ces suppositions contraires à la vérité; et, après ces démonstrations, il ajoute : *Osons après cela expliquer les phénomènes de la nature !*

On a beaucoup répété que la religion conduit naturellement à la superstition, c'est tout le contraire; car un peuple religieux ne brave aucune censure de l'eglise; et la religion réprouve formellement, et sons peine d'excommunication, toutes les superstitions, la croyance aux diseurs de bonne aventure, aux rêves, etc., et même toutes les pratiques religieuses qui ne sont pas autorisées par l'église: aussi a-t-on vu, sur la fin du dernier siècle, où la religion avoit perdu persque tout son empire, et malgré les *progres des sciences*; on a vu, dis-je, se multiplier de toutes parts les superstitions les plus absurdes. on a vu renaître la baguette divinatoire, et les prodiges des charlatans enthousiasmer une multitude de personnes. Il faut une autre autorité que celle des sciences humaines, toujours sujettes à l'erreur, pour fixer parmi les hommes des opinions sages; un sophiste savant est plus dangereux

qu'un sophiste seulement littérateur, parce qu'il se trouve beaucoup moins de personnes en état de lui répondre et de réfuter ses argumens ; d'ailleurs l'ennui, qui fait tomber dans la poussière les ouvrages de littérature, assure à ceux de science le suffrage des lecteurs ignorans ou paresseux : on ne lit point de tels livres, tout au plus on les parcourt ; et pour en adopter les résultats les plus dangereux et les plus absurdes, il suffit à la plupart des gens du monde de feuilleter un gros livre de ce genre, et de savoir que l'auteur est géomètre ou physicien.

On appelle *coquerelies*, en terme de blason, la représentation de noisettes dans leurs gousses ; elles sont le plus souvent de sinople. Le mot *coquerelle* vient du vieux gaulois *coqverée*, qui a signifie noisettes toutes vertes.

LE COING, LE CORNOUILLER, L'ABRICOTIER.

Le fruit du coignassier a été fort célébré par les poètes antiques ; Virgile en a fait mention dans ses églogues. Les anciens l'appeloient *pomme de Coydon*. On regardoit ce fruit comme l'emblême du bonheur, de l'amour et de la fecondité : il étoit dédié à Vénus ; le temple de Chypre et celui de Paphos en étoient décorés ; on en ornoit les statues des dieux qui présidoient à la couche nuptiale : la nouvelle mariée, avant d'entrer dans le lit nuptial, devoit en manger.

La plupart des commentateurs prétendent que les pommes d'or des Hespérides étoient des oranges. Le savant Goropius a soutenu, avec plus de vraisemblance, que c'étoient les pommes de coing, si révérées des anciens. Il assure que l'on découvrit jadis à Rome une statue d'Hercule qui tenoit dans sa

main trois pommes de coing, ce qui, dit-il, s'accorde avec la fable qui raconte qu'Hercule déroba les pommes d'or du jardin des Hespérides. Mais les anciens sculpteurs, qui, en général, négligeoient les détails, ont-ils bien caracterisé ces fruits? étoient-ce bien des coings? et où est cette statue, qui n'est citée nulle part? Enfin, quand elle existeroit, ce ne seroit pas une preuve positive; car ce fruit, étant le symbole de l'amour et de la fècondité, pourroit fort naturellement se trouver dans les mains d'Hercule, sous ces seuls rapports.

Il n'est question du cornouiller que dans la fable, qui raconte la métamorphose de l'infortuné Polydore et celle du javelot de Romulus; ce dard lance par Romulus sur le mont Palatin, y prit racine, produisit des branches, des feuilles, et devint un cornouiller. Cet arbre est de la famille des chèvrefeuilles, on en distingue de plusieurs

espèces ; ses fruits d'un beau rouge sont très-bons à manger ; on les apelle cornouilles ou cornioles. L'accroissement du cornouiller est si lent qu'il lui faut quinze années pour prendre dix pieds de hauteur ; aussi son bois est très-dur ; on en fait des cerceaux, des échalas etc.

On célébroit à Lacédémone, en l'honneur d'Apollon, des fêtes appelées *cranées*, qui furent instituées, parce que les Grecs, dit Pausanias, avoient encouru la colère d'Apollon, en coupant des coronouillers qui lui étoient consacrés dans un bosquet du mont Ida.

L'abricotier n'est cité dans l'histoire que pour un *rébus*, qui seroit, sans doute, aujourd'hui fort applaudi sur l'un de nos théâtres.

Après la mort de Louis XI, au commencement de la régence de madame de Beaujeu, plusieurs personnes furent disgraciées, entr'autres *Cotier*, premier médecin du feu roi, qui s'applaudissant d'être échappé de cette cour ora-

geuse, fit sculpter sur la porte de sa maison un abricotier, avec cette inscription : *A l'abri, Cotier.*

L'ACAJOU, L'ARECK, LE CALBASSIER, LE COCOTIER, LE GEROFLE ROYAL, LE MUSCADIER, LES EPICERIES.

L'acajou porte un fruit acide assez bon à manger. Les habitans du Brésil comptent leurâge par les noix d'acajou. Ils en serrent une tous les ans.

L'areck est un arbre des Indes. Les Indiens mâchent continuellement de ses feuilles, comme ils mâchent du *bétel* (1). Ils découpent aussi diverse-

(1) Le bétel est une plante que l'on croit être de la famille des convolvulus, qui croit dans les lieux maritimes aux Indes, et qui s'attache aux arbres, comme le lierre. Les Indiens mâchent continuellement de ces feuilles, qu'ils mêlent avec différens aromates. Ils mettent ce bétel dans des boîtes qu'ils portent sur eux, et en visites, ils offrent du bétel comme nous offrons du tabac. Cet usage fortifie l'estomac, dit-on, mais gâte les dents.

ment ses fruits et ses feuilles, pour exprimer des idées symboliques : une feuille nouée d'une certaine manière, forme une déclaration d'amour, ou bien annonce une rupture, et ils s'en servent encore comme de philtre.

On représente Saint Jacques, fils de Zébédée, tenant une calebasse et un bourdon. Les cannibales creusent les calebasses et les remplissent de maïs ou de petites pierres ; ils croient, lorsqu'ils agitent ce fruit ainsi préparé, qu'ils s'entretiennent avec leur *Toupan*, c'est-à-dire, avec leur dieu: Ils gardent ces calebasses dans leurs cabanes avec un grand soin, et leur rendent chaque jour un culte religieux.

Voici sur le cocotier une fable indienne : "Ixora, divinité des Indiens, avoit pour femme *Paramascieri :* cette dernière eut un enfant nommé *Ceuxi,* qui naquit subitement de sa sueur, et qui vint au monde tout grand, tout formé, et parfaitement beau. Comme

sa mère le caressoit, Ixora survint tout à coup ; et prenant ce nouveau né pour un amant de sa femme, il lui trancha la tête; de cette tête coupée, sortit aussitôt un superbe cocotier. Paramesceri, désespérée de la mort de son fils, expliqua la chose. Ixora, pour réparer sa faute, se hâta de couper la tête d'un élélant qu'il enta sur le corps de Ceuxi, ce qui le ressuscita." Voilà pourquoi, dans les pagodes, Ceuxi est représenté avec une tête d'éléphant.

Dans quelques lieux des Indes, les nouveaux mariés tiennent chacun une noix de coco ; et au moment où le serment se prononce, les deux époux font l'échange des noix de coco. La plupart des habitans d'Amboine se croient descendus d'un cocotier. Les Chingulais ont une épreuve judiciaire pour connoître le coupable : dans cette épreuve, on emploie les noix de coco avec beaucoup de cérémonies superstitieuses. Ils font aussi des charmes avec ce fruit, ils

croient qu'une noix de coco, enfilée dans un bâton, peut faire découvrir les traces d'un voleur en dirigeant celui qui la tient; croyance fort ridicule, mais qui ne l'est pas plus que celle de la baguette divinitoire.

Les empereurs mogols ont une grande estime pour les noix de coco ; ils en font fair des coupes et des tasses garnies d'or et de pierreries : ils pensent que le poison perdroit dans ces vases toutes propriétés malfaisantes.

Le cocotier, arbre si utile, est de la famille des palmiers ; il y en a de plusieurs espèces.

Le gérofle est un arbre qui croît aux îles Moluques, et qui produit les clous de gérofle, qu'on emploie dans nos cuisines. Le *gérofle royal* est une espèce particulière ; ce clou de gérofle royal, qu'on ne trouve point dans le commerce, est très-rare et très-précieux, il vient aussi des iles Moloques. Les Hollandais disent que les rois et les

grands de ces îles l'estiment jusqu'à la superstition ; ils soutiennent qu'on n'en a découvert jusqu'à présent qu'un seul arbre dans la seule île de Makiar, sous l'équateur ; que le roi fait garder à vue cet arbre par des soldats, de peur que quelqu'autre que lui n'en recueille le fruit. Les habitans du pays prétendent que, lorsque cet arbre est chargé de son fruit, les autres arbres s'inclinent devant lui comme pour lui rendre leurs hommages. Les princes moluques portent sur eux de ces clous de gérofle, ils pensent se préserver de beaucoup d'accidens avec ce talisman parfumé. Il faut chez eux être chef, ou constitué en dignité, pour en porter deux aux oreilles, ou au nez, ou aux lèvres ; de sorte qu'on dit *un chef à deux gérofles*, comme on dit, en Turquie, *un bacha à deux queues*. Le nombre de ces clous marque le degré de distinction ; tous les ans on en offre au fétiche ou dieu du pays, pour se le rendre favorable.

Le muscadier vient de lui-même aux îles Moluques et dans quelques autres îles de l'océan oriental. On le cultive surtout dans la province de Banda ; il y a dans cette province une sorte de noix muscade qui ne vaut rien, et que l'on nomme *palatuhir*, c'est-à dire, *noix de montagne* ; les anciens l'appeloient *azerbe*. Des gens superstitieux la recherchent seulement, pour en préparer des philtres, dans l'idée d'en faire des choses surprenantes.

Autrefois, dans les baptêmes, on donnoit des épiceries au lieu de dragées ; dans les festins de noce, la nouvelle épouse en distribuoit à toute l'assemblée. Les universités, dans leurs rejouissances, se conformoient à cet usage. Apreès la décision d'un procès, on en offroit aux juges ; de-là est venu le nom d'*épice du palais*. Avant que le sucre fût connu en Europe, les épiceries avoient une grande valeur, et faisoient toute la magnificence des festins.

Les épiceries se tirent des écorces, des racines, des graines, des semences, etc. des arbres et plantes.

LE PERSÉA.

Le perséa est un genre à fleur en rose. La beauté de cet arbre, qui est toujours vert, l'odeur aromatique de ses feuilles, leur ressemblance à une langue, et celle de son noyau à un cœur, sont la source des mystères que les Egyptiens y avoient attachés. Ils le consacrèrent à Isis ; ils mettoient son fruit sur la tête des idoles, quelquefois entier, et d'autres fois ouvert pour faire paroître l'amande. Cette figure de poire doit toujours le faire discerner du lotos par les antiquaires curieux de défricher les monumens antiques. Tous les anciens parlent de cet arbre, Théophraste, Strabon, Plutarque, Dioscoride, Pline et Galien. Ils disent qu'il a été planté à Memphis par Persée, qui lui donna son nom. Le perséa des mo-

dernes approche beaucoup de celui d'Egypte ; on l'appelle en français, *poirier de la Nouvelle-Espagne*, c'est le *prunifera arbor fructu maximo*, etc. Cet arbre croît dans la Jamaïque.

L'EBENE, L'ARBRE TOPOO, L'ARBRE AUX NIDS D'OISEAUX, L'ARBRE NOMME HYVOURÂHE, L'ARBRE NOMME HOLM, BANCAL, CANDOU, CHAMPE, CODDA-PARA, ANGOLAN.

Il y a trois sortes d'ébènes des Indes tant orientales qu'occidentales; la noire, la rouge et la verte; la noire est la plus estimée; la verte est d'un vert noirâtre. Les Indiens en font les statues de leurs dieux et les sceptres de leurs rois. L'ébène rouge nommée aussi *grenadille*, est d'un rouge brun. Pompée est le premier qui ait apporté l'ébène en Italie.

On ne trouve presqu'aucun de nos arbres de l'Europe, ni de nos plantes dans le pays de Siam; il n'y a point

d'oignons, d'ails, de grosses raves, de persil, d'oseille; les roses n'y ont point d'odeur; mais à la place de nos arbres, de nos plantes et de nos fleurs qui sont inconnues aux Siamois, il en est d'autres particulières que nous ne connoissons point. Tel est par exemple leur arbre *topou*; c'est une espèce de figuier de la grandeur d'un hêtre touffu, qui a l'écorce unie et grise, et les feuilles rondes à longue pointe; il porte un fruit rond, insipide, et qui n'est bon que pour les chauves-souris. Tous les Siamois regardent cet arbre comme sacré et agréable aux dieux, parce qu'un de leur grands personnages prenoit plaisir à s'asseoir dessous; et c'est pour cela qu'ils aiment á le planter auprès des temples, lorsque le terroir et le climat le permettent.

Un autre arbre très-extraordinaire qu'on trouve dans le royaume de Siam, est l'arbre *aux nids d'oiseaux*; il est de la grandeur d'un pommier, son

tronc et ses grosses branches touffues sont pleines d'excroissances raboteuses de différentes grosseurs et figures, et sont chargées de feuilles étroites. A l'extrémité des petites branches pendent plusieurs nids d'oiseaux, faits d'herbes sèches et de quelqu'autre nature travaillés avec beaucoup d'art et de la forme d'une bourse longue, qui va en s'étrécissant parle haut; l'ouverture des nids est tournée au nord-ouest, de sorte qu'ils sont à couvert de vent du midi et de la pluie. Kœmpfer a conté plus de cinquante de ces nids d'oiseaux sur un seul arbre, et n'en a jamais vu sur aucun autre. Les oiseaux sont d'un brun-jaunâtre, et ressemblent aux serins des Canaries, mais ils n'ont qu'un cri approchant de celui des moineaux.

Il est dit dans l'Encyclopédie qu'il croît au Brésil un gros arbre, appelé *hyvourahè*, qui ne porte du fruit que tous les quinze ans.

Le *Tapé* est une chaîne de monta-

gnes de l'Amérique; on y trouve un arbre nommé *escopés.* On prétend qu'après le lever du soleil, il en découle une pluie fort abondante, tandis que tous les arbres qui sont autour de lui demeurent fort secs.

Les sectateurs de Zoroastre, les Gaures, quand un enfant est né, lui jettent au visage de l'eau qui a été mise dans l'écorce d'un arbre appelé *holm ;* ils disent de cet arbre que le soleil ne lui fait jamais d'ombre.

Bancal, arbre de de l'île d'Amboine. Les habitans prétendent qu'une personne qui tiendroit quelque temps de ses feuilles dans ses mains, perdroit peu à peu la vue.

Le *candou* est un arbre des Indes, dont le bois, dit-on, est si dur qu'il fait feu lorsqu'on en frappe deux morceaux l'un contre l'autre. Bomare dit la même chose d'un autre arbre.

Champe est un arbre des îles Moluques; ses fleurs sont jaunes et odo-

riférantes : les habitans en font des guirlandes dans les cérémonies nuptiales.

C'est sur les feuilles d'un arbre nommé *codda-para* que les Malabares écrivent leurs livres ; ils font aussi de ces feuilles d'énormes parasols, qui peuvent couvrir vingt personnes.

L'*angolan* est un bel arbre du Malabar, que les peuples de ce pays appellent le *symbole de la royauté*, parce que la disposition de ses fleurs forme des diadèmes sur ses branches.

Jaune d'œuf. On appelle ainsi un arbre des Antilles, dont le fruit de la forme et de la couleur d'un jaune d'œuf lui a fait donner ce nom. Ce fruit est sain, nourrissant et excellent. « C'est « dommage, dit Bomare (sans autre « explication) qu'un tell fruit fasse « tomber la peau de la bouche » ; mais avec l'habitude, dit-on, il ne produit plus cet étrange effet.

Traits généraux d'arbres dont le nom n'est point connu, et des arbres fabuleux.

Jacob, pour varier les couleurs de la toison de ses brebis, mit dans l'auge à boire de celles qui étoient pleines, des écorces d'arbres de diverses nuances. Les brebis, frappées de ces objets, firent des petits dont les toisons étoient bigarrées.

Absalon, troisième fils de David, se révolta contre lui et perdit une bataille gagnée par Joab, général de l'armée de David; il prit la fuite, et en passant sous un arbre, ses cheveux s'accrochèrent aux branches, et il demeura suspendu, son cheval s'étant dérobé sous lui; Joab arriva dans ce moment et le tua.

Abimélech, ayant mis le siége devant la ville de Sichem, monta sur la montagne de Selmon avec tous ses gens, coupa une branche d'arbre avec une

hache, la mit sur son épaule, et en fit faire autant à tous ses soldats ; ensuite il fut avec eux mettre le feu à la forteresse, et ils emportèrent la ville d'assaut.

Alexandre le Grand, dans son expédition contre les Nautaques, perdit beaucoup de monde. Le froid excessif coûta la vie à un nombre prodigieux de soldats ; ils se mettoient à l'abri de la neige sous des arbres, et bientôt un engourdissement mortel les suffoquoit. " On " lit dans plusieurs mémoires, ajoute " Diodere de Sicile, que les cadavres " de ceux qui s'étoient collés à des " troncs d'arbres, s'y conservèrent long- " temps, non-seulement dans la même " posture, mais encore dans l'attitude " de gens qui, ayant la tête tournée " les uns vers les autres, parloient en- " semble et s'entretenoient réciproque- " ment."

Les devins avoient dit à Alexandre que le ciel le menaçoit de perdre la vie,

s'il entroit à Babylone. Ce prince fort superstitieux hésita long-temps sur cette prédiction ; enfin, il entra dans cette fameuse ville : ensuite, voulant visiter un grand lac voisin, il passa dans un canal étroit, dont les deux bords étoient chargés d'arbres très-touffus ; les branchages s'étendant sur l'eau de part et d'autre, accrochèrent son diadême qui tomba dans l'eau ; un des rameurs se jeta à la nage et rapporta le diadême. Cet accident fut regardé comme le présage de la mort du roi, qui arriva peu de jours-après.

Dans l'antiquitié, à Sparte, les gens de guerre qui avoient bien fait leur devoir, étoient enterrés tout couverts de branches d'olivier et d'autres arbres.

On voit, dans Pline, que des arbres, ainsi que plusieurs légumes, ont fourni beaucoup de surnoms aux anciens.

Diodore rapporte que les *Hylophages*, comme l'exprime leur nom, vivoient de branches d'arbres ; ils grim-

poient jusqu'au haut des arbres, pour y manger les rameaux naissans ; ils sautoient d'un arbre à un autre, comme des écureuils, et savoient se tenir sur les branches qui parroissoient les plus foibles.

Hèrodote prètend qu'il y avoint, en Scythie, un peuple qui nassoit et restoit toujours chauve, et qui ne se nourrissoit que du fruit d'un arbre nommé *pontique*.

L'Histoire des Indes rapporte le trait suivant : Une femme, pressée d'accoucher, se retira dans le creux d'un arbre, et y laissa son enfant. Oghuz-kan passant dans ce lieu avec son armée, trouva l'enfant, le prit, l'adopta et le nomma *Cabigiak*, nom qui signifie *écorce d'arbre*. Cabigiak eût une postérité nombreuse, qui s'étendit jusqu'au nord de la mer Caspienne ; il s'en fit un peuple qu'on connoît encore aujourd'hui sous le nom de *Descht-Kitchak*.

On lit dans l'Histoire de France, que

Théodebert, fils de Thierry, poursuivoit à la chasse un taureau sauvage ; que le taureau, en fuyant, rompit une grosse branche, qui vint frapper rudement Théodebert á la tête, et que le prince mourut des suites de ce coup.

Plusieurs mémoires du 17[e] siècle, entr'autres ceux de Bassompierre, nous apprennent que l'année de la mort de Henri IV, le mai planté devant le Louvre tomba tout à coup, *ce qui fut regardé comme un funeste présage.*

Louis XIV, blâmant un soir une grande allée de vieux arbres, ne les vit plus le lendemain à son réveil. Une autre fois, à Fontainebleau, il se plaignit qu'un bois qu'il désigna, nuisoit à la vue de son appartement ; le duc d'Antin fit scier tous les arbres près de la racine, on attacha des cordes au pied de chaque arbre, et plus de douze cents hommes se tinrent prêts à les abattre au moindre signal. Le roi, se promenant de ce même côté, répéta que

ce bois lui déplaisoit. Alors le duc d'Antin donna un coup de sifflet, et l'on vit à l'instant tomber la forèt. La duchesse de Bourgogne, témoin de ce prodige, s'écria en riant : " Ah ! bon Dieu, si le roi avoit désiré nos têtes, M. d'Antin les feroit tomber de même."

On voit auprès de Berlin un *arbre historique*, aussi intéressant que curieux. Il est chargé de vers, d'inscriptions et de noms français, tracés par les primiers réfugiés, qui, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, reçurent l'hospitalité dans le Brandebourg. Ces caractères, prodigieusement grossis par le temps, couvrent entièrement le tronc de cet arbre antique, et la mélancolie touchante qui règne dans presque toutes les inscriptions prouve assez que toutes les consolations d'une noble hospitalité ne peuvent faire oublier la patrie. Depuis, de nouveaux fugitifs, reçus avec la même générosité, ont souvent pris pour but de leurs pro-

menades chempêtres ce monument vénérable d'une douloureuse émigratiou, et plus d'une fois leurs pleurs ont coulé sous son ombrage.

On montre, près de Hambourg, un arbre célèbre, dont l'écorce est chargée aussi de noms et d'inscriptions, parce que le poète Hagedorn alloit, dit-on, y méditer et composer. On l'appelle l'*arbre d'Hagedorn*. On trouve aussi, près de Copenhague, l'*arbre de Klopstock*, ainsi nommé, parce qu'un jour il s'endormit sous son ombrage. Nous avons à Montmorency l'*arbre de J.-J. Rousseau*.

Les rabbins, très-seconds en fables d'un genre singulier, content qu'un jeune homme fit une priére sous un arbre, et qu'aussitôt tous les arbres voisins se mirent à chanter des psaumes.

Les anciens Gaulois faisoient des offrandes aux *déesses mères* qui présidoient aux fruits et aux biens de la terre ; ils couvroient d'herbes ces of-

frandes, sur lesquelles ils prononçoient des paroles mystérieuses, ensuite ils les cachoient dans le tronc d'un arbre, et croyoient par-là garantir leurs troupeaux de la contagion.

Les anciens habitans du Nord sacrifioient des victimes humaines, qu'ils suspendoient ensuite dans une forêt. Près le temple d'Upsal, il y avoit un *bois sacré* de cette espèce; ce bois, nommé *bois d'Odin*, étoit rempli des cadavres des malheureuses victimes de cet horrible culte; ensuite, au bout d'un certain temps, on enlevoit tous ces corps pour les brûler en l'honneur de *Thoro* ou du Soleil. Et voilà les coutumes et la religion que le christianisme a détruites! . . . . .

Les bois sacrés étoient fort multipliés chez les anciens; il y en avoit auprès de tous les temples. Cette superstition s'est conservée long-temps après la chute du paganisme

Léonard Rubenus, Allemand, qui se

fit moine en 1596, ayant reçu ordre de ses supérieurs d'aller à Dorpat, ville de Livonie, trouva sur son chemin les bois sacrés des Esthoniens. Il y avoit un superbe pin, chargé de trophées; on lui dit que les habitans du pays adoroient cet arbre, que les femmes nouvellement accouchées y apportoient des offrandes, et que les hommes l'arrosoient de bière. Rubenus voulut abattre l'arbre, les Esthoniens lui dirent que s'il avoit seulement la hardiesse de passer dessous, lui et son cheval seroient enlevés dans les airs; cependant on parvint sans violence à leur ôter cette superstition. *Dict. de Bayle.* Virgile dit que de son temps on ne laissoit point entrer de chevaux dans le bois sacré d'Egérie, parce que c'étoit dans ce bois que les chevaux d'Hippolyte prirent l'effroi, qui fit périr ce jeune prince.

Uzza étoit le nom d'une idole adorée par les Arabes, avant que ces peuples eussent embrassé la religion de Maho-

met. Ce faux prophète, après, s'être rendu maître de la Mecque, détruisit l'idole Uzza, qui n'étoit qu'un tronc d'arbre, et fit égorger ses prêtresses.

Christophe III, roi de Danemarck, reçut injustement un surnom injurieux. Il fut surnommé en 1450 *Berka-Kanung*, ce qui signifie *roi d'écorce*, parce que, sous son règne, il y eut une telle disette, que les paysans furent obligés de mêler de l'écorce d'arbre dans la farine : mais ce ne fut pas la faute de ce roi, il ne contribua en rien à cette calamité.

On lit dans l'Enfer du Dante, que les suicides qui ont dèdaigné la nature de l'homme, sont rabaissés au-dessous de celle de la brute, et que, condamnés à la plus déplorable végétation, ils sont transformès en arbres rachitiques, qui croissent dans un sable aride et brûlant, et dont les harpies arrachent sans cesse des lambeaux.

On montroit, il y a quelques années,

auprès d'Orléans, un arbre antique, appelé l'*arbre des Fées*, autour duquel jadis, suivant le peuple, les fées dansoient en rond au clair de la lune.

Les Virginiens sauvages font subir une espèce de noviciat aux jeunes gens qu'ils destinent à l'état de leurs prêtres; on les fait mettre sous un arbre; des hommes armés de boucliers forment une barrière autour d'eux; d'autres hommes cherchent à lancer des baguettes contre les jeunes gens; on les garantit avec les boucliers, ensuite on abat l'arbre, on fait un feu avec le tronc, et l'on forme des guirlandes et des couronnes pour les jeunes gens.

Les Caraïbes, pour faire la guerre, se couvrent de branches et de feuilles de la tête aux pieds, et se font un masque avec une feuille de balisier, qu'ils percent à l'endroit des yeux; en cet état, ils se mettent à côté d'un arbre, et attendent leur ennemi au passage, pour lui fendre la tête d'un coup de massue,

ou lui tirer une flèche quand il est passé. Suivant les Péruviens, les premiers habitans de la terre furent métamorphosés en arbres et en grenouilles par le soleil.

Le *Zend-Avesta* est le nom commun sous lequel on comprend tous les ouvrages attribués à Zoroastre. Dans cet ouvrage il est dit que l'arbre *hom* est planté au milieu de l'Euphrate, et qu'un génie préside à cet arbre. Zoroastre eut un rêve, dans lequel il vit sortir un arbre de terre et pousser quatre branches, une d'or, une d'argent, une d'airain, une de fer, et ces branches s'entrelacèrent.

D'après les fables indiennes, *Wyse* fut un des premiers hommes qui peuplèrent la terre. Il aimoit en vain une belle femme, nommée *Jejunogundah* : un jour, accablé de douleur, il s'assit au pied d'un arbre et fit une plainte touchante ; l'arbre tressaillit, et il en sortit une voix qui lui promit Jeju-

nogundah. Les bramines disent que l'arbre nommé *ravasitou* est le plus saint de tous les arbres ; c'est avec le bois *ravasitou* qu'ils allument le feu *homan,* leur feu sacré.

Voici une histoire des bramines : Vicramaarca fut un roi aimé et respecté ; mais, un jour, réfléchissant sur la brièveté de la vie, il s'attrista, et son frère Betty lui donna ce conseil : " Il y a, lui dit-il, au milieu du monde, l'arbre *oudetaba,* c'est-à-dire, *arbre du soleil,* qui sort de terre au lever du soleil, et qui croissant à mesure que le soleil s'est élevé, le touche de sa cime lorsqu'il est au midi : ensuite il décroit avec le jour et se cache dans la terre, lorsque le soleil ne paroît plus. Mettez-vous sur cet arbre au point du jour ; l'arbre s'élevant, vous portera jusqu'au soleil, à qui vous demanderez une vie plus longue que celle des autres hommes." Le roi suivit ce conseil, et obtint du soleil une vie de deux mille ans,

accompagnée de la force et de la santé.

Voici encore une fable des Indiens : « Une belle femme, nommée *Draupadé*, étoit mariée à cinq frères, tous rois de Maduré ; l'un de ces princes tira un jour une flèche sur un arbre et en fit tomber un fruit admirable : l'arbre appartenoit à un célèbre pénitent ; et il avoit cette propriété, que chaque mois il portoit un fruit si nourrissant, et qui donnoit tant de force, que, pendant ce mois, celui qui le mangeoit n'avoit nul besoin de prendre d'autres alimens : les cinq frères et Draupadé, craignant la malédiction du pénitent, priérent Wichnou de les secourir ; le dieu leur conseilla de confesser tout haut en expiation tous leurs péchés. Il ajouta que l'arbre avoit six coudées de haut, et qu'à chaque confession le fruit s'élèvéroit d'une coudée, et qu'ainsi, après la dernière et sixième confession, le fruit seroit rejoint à l'arbre comme auparavant. Les cinq frères firent l'aveu

de toutes leurs fautes avec une extrême candeur; aussi le fruit s'éleva de cinq coudées. Draupadé devoit faire la sixième confession, mais elle cacha quelque chose, et le fruit ne s'éleva que d'une demi-coudée : les cinq frères la prièrent, avec tant d'instances, de ne rien dissimuler, qu'enfin elle dit tout, et le fruit se rattacha à la branche."

Il étoit bien dangereux, dans cette mythologie, d'attaquer les arbres des pénitens. Chonrpanaguey étoit sœur du géant Ravaner ; son fils entra un jour dans le jardin d'un pénitent, et y gàta quelques arbres ; le solitaire aussitôt le métamorphosa en arbre ; mais par la suite Wichnou, en coupant une branche de cet arbre, rendit au jeune homme sa première forme. La belle Kehaumi, l'une des femmes de Wichnou, naquit d'un fruit dont l'odeur délicieuse se répandoit à douze lieues à la ronde. Les musulmans disent que lorsque Mahomet, dans son enfance, s'asseyoit sous

des arbres, ces arbres se couvroient d'un nouveau feuillage.

Les Indiens de Visapour célèbrent cette fête rustique : dans le temps des semailles, on ôte toutes les branches d'un gros arbre, excepté celles du sommet, ensuite on le déracine et on le porte à l'entrée d'une pagode ; là, on l'arrose d'eau du Gange ou d'urine de vache, qui est aussi sacrée ; on plante l'arbre devant cette pagode, on l'orne de banderoles et de pavillons, on attache à son tronc des bouchons de paille auxquels on met le feu ; tout cela est accompagné d'offrandes, de riz et de fleurs.

Voici comme on s'y prend aux îles Moluques pour savoir si la guerre sera heureuse : on donne un grand coup de hache à un arbre, et on laisse la hache dans l'ouverture qu'elle y a faite. Si elle s'y remue d'elle-même, c'est bon signe ; si elle reste immobile, il ne faut pas entreprendre la guerre.

Les Tunquinois révèrent les plantes, et même adorent une pièce de bois dont voici l'histoire : " Les flots de la mer jetèrent sur le rivage une pièce de bois qui devint un objet d'adoration pour des pêcheurs, qui crurent que cette nouvelle divinité avoit favorisé leur pêche ; ils publièrent ce prodige dont tous les Tunquinois furent émerveillés ; la pièce de bois fut déifiée, on lui éleva des statues, des temples, et on lui fit même une généalogie ; on prétendit que c'étoit la fille de l'empereur de la Chine qui s'étoit jetée à la mer pour aller porter ses bénédictions au Tunquin, et qui, pour y arriver plus commodément, avoit eu la précaution de se métamorphoser en bûche."

Pour les Siamos, le précepte de ne pas tuer s'étend même aux plantes, car ils croient que tout végétal a une âme. Casser une branche d'arbre, c'est pour eux offenser l'âme le l'arbre ; mais quand une fois un végétal est mu-

tilé, ils pensent que l'âme en est délogée, et ils le coupent ou le mangent sans scrupule. *Extrait de l'Histoire des Cérémonies religieuses.*

Plusieurs Indiens, par un motif religieux, font leur demeure dans des arbres.

L'Edda parle d'une géante sorcière qui habitoit dans une forêt dont tous les arbres étoient de fer.

Le Valhalla, leur paradis, renferme un arbre merveilleux, nommé *lerado*; une chèvre qui se nourrit de ses feuilles, produit une liqueur délicieuse, destinée aux dieux et aux héros.

Il y avoit autrefois en Roussilon (avant la révolution) une coutume intéressante et romanesque, dont voici le détail : " Un amant villageois plantoit à la porte de sa maîtresse, dans la nuit du 1er mai, un grand arbre surmonté d'une couronne, à laquelle étoient suspendus un sabre et un cordon de cordelier; ces trois ornemens

étoient symboliques : la couronne demandoit le prix de l'amour, le cordon et le sabre signifioient que l'amant se feroit moine ou soldat, si la maîtresse ne vouloit pas l'épouser."

On lit dans les mémoires du comte de Maurepas, qu'un duc de Bourbon s'imagina qu'il étoit devenu plante, et que se tenant ferme et debout dans son jardin, il exigeoit qu'on vînt l'arroser tous les matins : il étoit d'ailleurs fort raisonnable.

En Espagne, dans la province de Biscaye, se trouve l'antique et fameux arbre *guernico* (ainsi nommé d'un village voisin), au pied duquel les anciens rois de Castille s'asseyoient pour recevoir l'hommage des fiers Biscayens, et pour jurer de maintenir leurs priviléges. Isabelle est la dernière souveraine qui se soit soumise à cette formalité ; mais encore aujourd'hui les juges, pour cause de rebellion, siégent sous ce même arbre.

Isabelle, reine de Hongrie, princesse intéressante, forcée de fuir à pied et succombant à la fatigue, tomba aux pieds d'un arbre; elle écrivit ces mots sur le tronc: *Sic fata volunt.* Isabella regina.

Sainte Sophronie, de Tarente, se retira dans un désert; quelques jours avant sa mort, elle écrivit les actes de sa vie sur l'écorce d'un arbre. Après sa mort, des oiseaux vinrent apporter sur son corps, dans leur bec, des rameaux Dòli vier et des fleurs.

On a vu près du Rhin, à Rheinau, en Turgowie, ces jolis vers de M. Frossard, tracés sur l'écorce d'un arbre:

Pourquoi précipiter tes flots tumultueux?
Roule plus lentement ton cau pure et limpide,
O Rhin! tu ne verras dans ta course rapide,
Ni des hommes meilleurs, ni des bords plus heureux.

Le marquis de Chastelux, dans son Voyage d'Amérique, cite cet emblême: "Un castor travaillant avec ses dents à abattre un gros arbre, et ce mot *perseverando.*"

Le pétalisme chez les anciens étoit une sorte d'exil, pour lequel, au lieu de donner son suffrage sur une coquille comme dans l'ostracisme, on le donnoit sur une feuille d'arbre. La Sibylle de Cumes rendoit ses oracles sur des feuilles de végétaux.

Il se trouve quelquefois dans l'intérieur du bois des figures singulières. On lit dans les Ephémérides des Curieux de la Nature, année 1783, qu'à Orléans, on trouva dans une bûche des os de mort disposés en sautoir et recouverts de cinquante couches. Les Transactions philosophiques de Londres font mention d'un tronçon de bois qui renfermoit une inscription portugaise d'une date très-antique. On voit au Cabinet d'Histoire naturelle de Paris, un tronçon d'arbre, rapporté d'Amérique, contenant des bois de cerf. J'ai parlé ailleurs des pierres formées dans les arbres.

LES ARBUSTES.

LA VIGNE.

Le premier homme qui planta la vigne et qui enseigna l'art de faire du vin, fut Noé, Naboth, de Jezrahel, avoit dans Jezrahel même une vigne près du palais d'Achab, roi de Samarie. Achap eut envie de l'acquérir, et Naboth refusa de la vendre, en disant : *Dieu me garde de vendre l'héritage de mes pères!* Achab avoit offert en échange une *meilleure vigne.* La réponse de Naboth est remarquable, en ce qu'elle prouve, non le désir de faire un bon marché, mais l'attachement au bien transmis par ses pères. On pensoit ainsi quand le luxe et la frivolité qu'il entraîne n'avoient pas affoibli tous les sentimens naturels, et quand on révéroit la mémoire de ses aïeux. Naboth auroit cru faire une mauvaise action en cédant sa vigne, *Dieu me garde de*

la donner ! dit-il. Trait précieux qui peint des mœurs si regrettables (1). Jezabel, épouse d'Achab, fit accuser faussement Naboth, qui fut lapidé. Alors Achab s'empara de la vigne; mais il y trouva le prophète Elie, qui, par ordre du Seigneur, lui dit: *Dans ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront aussi votre sang..... Les chiens mangeront Jezabel dans le champ de Jezrahel.* Liv. 4. des rois, ch. 3.

Samson, fils de Manué et d'Elima, et si célèbre par sa force surnaturelle, voulant se venger des Philistins, auxquels il faisoit la guerre, et qui venoient de commettre d'horribles excès, prit trois cents renards, qu'il lia

(1) Ces mœurs existoient dans le beau siècle de Louis XIV. Madame de Sévigné conte comme une chose fort simple que des héritiers refusèrent de vendre très-avantageusement l'hôtel Bellièvre, parce que c'étoit la maison paternelle.

deux à deux, attachant à chacun un flambeau à la queue, ensuite il les lâcha au milieu des blés déjà mûrs des Philistins ; les blés étant consumés, le feu passa dans les vignes : il en fut de même de tout ce qui étoit dans la campagne. Ainsi Samson dévasta tous les champs de l'ennemi, du moins sans combats et sans effusion de sang.

Cette action ne seroit de nos jours qu'un usage rigoureux du droit cruel de la guerre, mais elle étoit alors contraire aux lois bienfaisantes données par l'Eternel. L'ancienne loi prescrivoit la plus grande humanité pour les agriculteurs ; on ne pouvoit, dans aucun cas, saisir leurs outils de labourage : ce respect s'étendoit jusqu'aux productions de la terre, et la loi, loin d'autoriser alors à couper les arbres et dévaster les champs des ennemis, le défendoit formellement.

Nous louons la simplicité des mœurs patriarchales; nous semblons croire que

ces mœurs si touchantes tenoient à l'enfance des sociétés : c'est une grande erreur, car les peuples de ces mêmes temps, plongés dans l'idolâtrie, n'avoient aucune de ces vertus (1.) Les Hébreux formoient une nation inquiète, turbulente, belliqueuse, portée à la férocité, et leurs lois étoient remplies de douceur, de générosité; elles ne respiroient que la paix et l'humanité : c'est qu'une main divine les avoit tracées, ces lois admirables. Pour concourir à démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, la vérité de la religion aux esprits capables de quelques réflexions, il falloit que Noé, Abraham, Jacob, auxquels la divinité daigna se communiquer, il falloit que

(1) Les mœurs patriarchales sont parfaites, tandis que la férocité la plus révoltante souille les mœurs décrites par Homère, et néanmoins Homère est postérieur à Abraham d'environ neuf cents ants.

ces chefs du peuple hébreu offrissent le modèle de la perfection à laquelle l'humanité peut atteindre · c'est ce que firent ces patriarches ; il falloit que le peuple, qui devoit immoler le Sauveur des hommes, fût ingrat, inconstant et cruel ; il falloit enfin que les lois de ce peuple, données par Dieu même, fussent, par leur profonde sagesse, uniques sur la terre : ces lois étoient en opposition avec le caractère et le génie de la nation, preuve évidente qu'une autorité surnaturelle a pu seule obliger ce peuple à les adopter.

Voici encore, sur la vigne, quelques traits puisés dans l'Ancien Testament. C'est dans le chap. 15 d'Ezéchiel que le Seigneur dit qu'on ne peut comparer le bois de la vigne à celui des autres arbres des forêts, et qu'il n'est bon qu'à brûler, et qu'ainsi seront traités les habitans de Jérusalem, à cause de leurs iniquités. Dans Jérémie, chap. 8, en parlant du peuple juif, Dieu dit

encore: " Je les rassemblerai tous.......
" Les vignes n'auront point de raisins,
" ni les figuiers de figues ; les feuilles
" même tomberont des arbres, et tout
" ce que je leur avois donné leur
" échappera des mains."

Dans le chap. 17 d'Ezéchiel, sous la parabole de deux aigles, et d'une vigne qui croît et pousse, et ne produit rien, le prophète représente l'enlèvement de Joakim en Babylone, l'établissement de Sédécias en sa place, etc. Isaac, en bénissant son fils Jacob, lui souhaite les véritables richesses, d'abondantes moissons et d'heureuses vendanges.

Dans l'Evangile, on trouve, chap. 20, cette parabole de J. C. aux pharisiens hypocrites : " Le père qui a deux fils, dit à l'un d'aller travailler à sa vigne; il répond qu'il ne le veut pas, et il y va. L'autre fils, recevant le même ordre, répond qu'il le veut bien, et n'y va pas : J.C. demande lequel des deux a obéi."

Même chapitre, parabole du maître qui plante une vigne, et y envoie ses serviteurs, que les vignerons battent et tuent ; il y envoie son propre fils, qui est tué aussi.

On rapporte ce trait de sobriété des pères du désert. L'un d'eux reçut en présent une superbe grappe de raisin ; il l'envoie à l'anachorète le plus prés de lui. Celui-ci fit la même chose, et successivement tous les saints cénobites ; de sorte que la grappe de raisin, après avoir ainsi fait le tour du désert, revint à celui qui le premier l'avoit reçue.

Accius Navius fut un devin fameux ; ayant perdu une pièce de son troupeau, il promit à Mercure de lui offrir la plus belle grappe de sa vigne. Il retrouva ce qu'il cherchoit, et ensuite, au moyen de quelques conjurations, il découvrit une grappe de raisin d'une beauté merveilleuse, qu'il consacra à Mercure. Ce fut le récit de cette aventure

qui donna à Tarquin le désir de mettre à l'épreuve son talent de divination.

Lorsque Trajan eut pris le dessein d'aller combattre les Parthes, il fit consulter l'oracle d'Héliopolis, auquel on ne pouvoit envoyer qu'un billet cacheté. Trajan demandoit au dieu, dans son billet, s'il reviendroit à Rome après avoir terminé la guerre qu'il alloit entreprendre. Le dieu, pour réponse, fit porter à Trajan des branches rompues de vigne, d'une offrande suspendue dans son temple. Par la suite, on interpréta ainsi cette réponse: Trajan mourut, on reporta ses os à Rome, *qui avoient* (dit-on) *été représentés par la vigne rompue*.

La vigne la plus célèbre de la fable fut celle d'Œnée, roi d'Arcadie, auquel son esclave prédit qu'il ne boiroit plus du vin de sa vigne; il se fit apporter une coupe pleine de vin, et l'esclave lui dit qu'il y avoit encore loin de la coupe à sa bouche. Dans ce moment,

on vint l'avertir que le sanglier de Calydon étoit dans sa vigne; il jeta sa coupe sans avoir bu, courut dans sa vigne, et y fut tué par le sanglier. La fable parle encore des belles vignes de Sylée. Ce tyran arrêtoit tous les étrangers et tous les paysans pour les faire travailler à ses vignes; mais Hercule, d'un coup de bèche, tua Sylée.

On ne faisoit aux furies que des libations d'eau; c'est pourquoi Sopocle les appelle les *sobres décsses*. Achéloüs, roi d'Etolie, fut noyé dans le Thoas, fleuve auquel il donna son nom. On attribue à ce prince l'usage de mêler l'eau avec le vin. *Le cep est sans soutien,* étoit chez les Grecs un proverbe qui se disoit de ceux qui avoient perdu l'espérance.

On faisoit, en l'honneur de Bacchus et de Junon, des couronnes de vignes et de raisins.

Homère, en parlant des jardins d'Alcinoüs, dit que les arbres y sont char-

gés de fruits, et que la vigne y porte des raisins en toute saison.

Pline pensoit que les libations de lait, instituées par Romulus, et la défense faite par Numa de verser du vin sur le bûcher des morts, prouvoient que les vignes étoient alors fort rares en Italie.

Oinomancie étoit une divination, par le moyen du vin. Virgile en parle dans l'Enéide.

Astyage, père de Mandane, rêva que du sein de sa fille sortoit une vigne qui couvroit toute l'Asie. Ce fut d'apès ce rêve qu'il voulut faire mourir Cyrus.

Le scélérat qui assassina Philippe de Macédoine, père d'Alexandre le Grand, fut pris au moment même, parce qu'en fuyant, ses pieds s'embarrassèrent dans des branchages de vigne, qui le retinrent comme enchaîné.

Dans la guerre de Spartacus, le gladiateurs furent assiégés sur le mont Vésuve, dont on ne pouvoit se sauver que par un sentier fort étroit et très-diffi

cile, gardé par les Romains ; tout le reste n'étoit que des rochers escarpés et inaccessibles, d'où sortoient une grande quantité de ceps de vignes sauvages. Les gladiateurs coupèrent les sarmens les plus forts de cette vigne ; ils en firent des échelles trés-solides et si longues, que de la cime des rochers, elles touchoient au bas de la plaine. Ils se sauvèrent tous par ce moyen.

Diodore de Sicile assure que dans l'Hircanie, chaque cep de vigne fournissoit une forte mesure de vin. Suivant les anciens, on doit à l'âne le secret de tailler la vigne ; c'est lui, dit-on, qui le premier s'étant avisé de ronger l'extrémité des ceps, fit observer aux Naupliens, peuple d'Asie, que les bourgeons ainsi retranchés se multiplieroient avec plus d'abondance.

Les Grecs ne faisoient point comme nous leurs vendanges ; on portoit à la maison tous les raisins qu'on avoit coupés pendant dix jours, on les exposoit

au soleil et à la fraîcheur de la nuit ; après cela, on les gardoit à l'ombre durant cinq jours ; au sixième on les fouloit et on les mettoit dans des vaisseaux.

Pline dit qu'il y a des raisins qui portent trois fois l'année. On voit dans Xénophon que les soldats Carthaginois ne buvoient jamais de vin, ainsi que leurs magistrats, pendant l'exercice de leurs charges.

De nos jours on célèbre encore les vendanges, dans plusieurs pays, par des réjouissances et des fêtes : à Rudesheim, près de Bingen, sur le Rhin, deux jeunes filles, suivies de musiciens, apportent dans la maison du possesseur d'une grande vigne, la première grappe de raisin ; on pose cette grappe sur une table ornée de guirlandes de fleurs, on danse autour, ensuite on place la grappe sur un tronc de pampres fait exprès.

On prètend que c'est au bon roi Réné

que nous devons les raisins muscats (1).

L'histoire ottomane parle d'une sultane, nommée *Abbaba*, qui s'étrangla en avalant un grain de raisin.

Je ne connois, sur la vigne, qu'une devise assez mauvaise, qui se trouve dans les entretiens d'Ariste et d'Eugène, du père Bouhours, la voici : « Pour corps une vigne chargée de raisins, et pour âme ces mots : *Les fruits après les larmes.* »

Un cardinal, qui portoit une vigne dans ses armes, devoit sa fortune à un prince auquel il avoit montré de l'ingratitude ; on afficha sur un placard ces mots : *Plantavi vineam, et fecit labruscas.* « J'ai planté la vigne, elle n'a produit qu'un raisin sauvage. » Le cardinal promit une récompense à celui qui découvriroit l'auteur de cette satire. Le lendemain on trouva affiché au même endroit : *Isaïe, chapitre* 40.

(1) C'est ce roi qui ôtoit un impôt, lorsqu'un certain vent souffloit sur la Provence.

C'est au célèbre Titien que l'art de la peinture doit le principe caché sous l'emblême de la grappe de raisin. Ce savant peintre, en réfléchissant sur l'accord du clair-obscur et de la couleur, avoit observé cette harmonie, et remarqué que la dégradation des couleurs et les différens effets de la lumière et de l'ombre produisent, dans un petit espace, à l'égard des grains qui composent une grappe de raisin, ce qu'ils produisent dans un plus vaste champ sur les corps qui sont offerts continuellement à nos yeux ; il se servoit de cet objet de comparaison pour développer ses idées, et pour rendre plus frappantes les instructions qu'il donnoit à ses élèves. On a cru longtemps que l'on trouvoit quelquefois sur les grappes du raisin de Tokai, de petits globules légers d'or ; on a reconnu que c'est l'enveloppe brillante d'un ver.

Le Scythe Anarcharsis disoit que la

vigne porte trois fruits : la *volupté*, l'*ivresse* et le *repentir*.

Quelques médailles antiques représentent, à côté de la célèbre *hache de Ténédos*, une branche de vigne chargée d'une belle grappe de raisin (1).

Domitien, l'an 92 de J. C., fit, dans la Gaule, arracher toutes les vignes pour semer du blé : cette privation dura près de deux siècles. Charles IX, en 1566, proscrivit aussi, non toutes les vignes, mais une très-grande partie ; on n'a commencé à faire du vin blanc, avec du raisin noir, qu'au 12e siècle.

Les vins de Bourgogne et de Champagne causèrent de grandes querelles ;

(1) La hache de Ténédos passa en proverbe, pour exprimer une extrême sévérité, parce que Ténès ordonna qu'il y eût toujours derrière le juge de l'île un homme tenant une hache à deux tranchans, afin de couper, sur-le-champ, la tête au coupable convaincu. Telle est l'origine du mot de Cicéron : *la hache de Ténédos*, pour désigner un jugement rigoureux.

on soutint des thèses publiques pour et contre, avec la plus violente animosité. Il est bien remarquable que ce soit au temps des vendanges, et non à celui de la moisson, qu'on ait placé l'interruption du travail accordé par la loi dans tous les emplois publics. C'est à cette époque seule que les universités, les colléges, les cours de judicature ont fixé leurs vacances. Il n'est pas permis au magistrat d'interrompre ses fonctions pour aller moissonner ses blés, dont le produit est de première nécessité, et il les suspend pour aller préparer une boisson dangereuse, dont l'usage modéré peut être salutaire, mais dont l'excès est pernicieux, et dont on pourroit se passer.

Pline dit avoir vu un arbre qui portoit à la fois du raisin, des noix, des figues, dss pêches, des pommes et des poires (1).

---

(1) On dit qu'un jardiner dOrléans pré-

Bomare parle d'une grappe de raisin qui offroit trois espèces de grains différens, et tous très-mûrs ; il y avoit des grains tout noirs, d'autres tout blancs, et d'autres noirs et blancs. Bomare a vu cette grappe à Chantilly, formée ainsi sans artifice et au plein soleil.

Le meilleur raisin d'espalier est celui de Fontainebleau. Les vignerons de ce pays assurent qu'il faut, pour que cette espèce de raisin soit excellente, que le pied de la vigne soit au nord et à l'ombre, et les raisins au midi ; et voici ce qu'ils font dans leurs jardins : ils élèvent un mur du côté de l'ombre, ils plantent la vigne de ce côté, ils font, à un ou deux pieds de hauteur, un trou

---

senta à Louis XIV un oranger, auquel il avoit fait porter quarante sortes de fruits différens. On voit, auprès de Berlin, un rosier portant toutes sortes de roses. On prétend, en Allemagne, que par la greffe on fait naître des roses sur un pommier.

dans le mur, une espèce de petite fenêtre, dans laquelle ils passent la vigne, de sorte que l'espalier se forme et s'étend au soleil de l'autre côté du mur ; de ce côté, on ne voit point de racines à la vigne, ce qui produit un coup-d'œil très-singulier.

Les Chinois excellent dans la pyrotechnie ; ils ont l'art de représenter dans leurs feux d'artifices toutes sortes d'objets avec les couleurs naturelles. Si c'est, par exemple, une treille, les grappes sont rouges, les feuilles vertes et le bois blanchâtre, etc.

LE GENEVRIER, LE PALIURE OU EPINE DE CHRIST, LE BUISSON ARDENT ET L'AUBEPINE.

Le prophète Elie, pour fuir la persécution d'Achab, roi d'Israël, alla se réfugier sur la montagne d'Horeb ; ce fut dans ce voyage qu'un ange lui apporta de la nourriture pendant qu'il dormoit au pied d'un genévrier.

Paliure ou *épine de christ*, en anglais, *the christ horn*, est un arbrisseau des provinces méridionales de France ; on l'appelle *épine de christ*, parce qu'on a cru que la couronne d'épines que les Juifs mirent sur la tête du Sauveur étoit faite de cet arbrisseau. On appelle encore cet arbuste *porte-chapeau* ou *argalou* des Provençaux ; en latin, *rhamnus folio subrotundo, fructu compresso*.

Le buisson ardent, en latin, *mespilus pyracantha*. Cet arbuste épineux porte des fleurs rosacées d'une jaune rougeâtre ; ses fruits ressemblent à ceux de l'aubépine, mais ils sont d'un beau rouge éclatant. Ce bel arbrisseau croît naturellement en Provence et en Italie. La conformité de nom a fait croire que c'étoit le buisson où Dieu apparut à Moïse, et que c'est pour cette raison que ses feuilles ont le privilége de rester toujours vertes, et que ses fruits ne se détachent point durant tout l'hiver ;

çar, en effet, le fruit demeure perpétuellement attaché à l'arbre.

Diodore de Sicile dit que les Troglodytes avoient une manière singuliére d'enterrer leurs morts; elle étoit en effet fort étrange. Voici la description qu'en fait cet historien : Ils prennent le cadavre, lui passent la tête entre les jambes et le lient dans cette posture avec des branches d'aubépine; ensuite ils lui jettent des pierres, *en riant*, jusqu'à ce qu'il en soit entièrement couvert.

Dans les mariages des anciens Grecs, on portoit des branches fleuries d'aubépine; il falloit en outre que les flambeaux qui devoient éclairer les nouveaux époux, lorsqu'ils entroient dans la chambre nuptiale, fussent faits de bois d'aubépine.

On prétend que le lendemain de l'horrible massacre de la St-Barthélemi, on vit une aubépine fleurie au cimetière des Saints-Innocens : ce qui fut diversement interprété par les deux partis.

Une des idées superstitieuses communes parmi les paysans, c'est de croire que cet arbuste gémit la nuit du Vendredi-Saint. On prétend que l'odeur si agréable de l'aubépine fait corrompre le poisson.

LE NEZ COUPE OU LE FAUX PISTACHIER, OU BOIS DE SAINT-EDEM.

On appelle cet arbuste *nez coupé* parce que le noyau qui renferme la semence ressemble à un bout de nez qu'on auroit coupé.

On raconte que Saint Edem avoit, en voyageant, un bâton du bois de cet arbrisseau ; qu'un jour il le piqua en terre et qu'il y prit racine. C'est d'après cette tradition qu'en Bourgogne, on a donné à cet arbuste le nom de *Saint-Edem*.

LA SASSAFRAS.

On dit que c'est l'odeur du sassafras qui fit penser à Christophe Colomb que

l'on étoit près des terres : ainsi cet arbuste a contribué à la découverte de l'Amérique. On lit dans les lettres intéressantes d'un *Cultivateur américain* le trait suivant, que je copierai fidèlement ; c'est l'auteur qui parle :

" Etant un jour dans le bois de ma
" plantation avec ma fille Fanny, j'a-
" perçus un petit sassafras, de trois
" pouces de circonférence et de huit
" pieds de haut ; il étoit jeune, frais et
" vigoureux ; une foible vigne s'étoit
" entrelacée autour de sa tige, et com-
" mençoit déjà à mêler ses branches
" avec celles du sassafras....J'ordonnai
" à un nègre d'aller chercher les ou-
" tils convenables, et dès qu'il fut re-
" venu, nous déracinâmes ce phéno-
" mène intéressant avec toute l'atten-
" tion imaginable....Que veux tu donc
" faire de ce sassafras, mon père ? me
" dit ma fille, nous en avons déjà tant
" dans nos champs et dans nos haies !
" —C'est pour toi que je travaille ; tu

“ verras à quoi je destine cet arbre pro-
“ tecteur. . . . . Je transportai l'arbre
“ dans l'intersection des deux grandes
“ allées de mon jardin ; j'y appelai toute
“ ma famille, bientôt le trou fut fait,
“ et l'arbre planté....Aussitôt que cette
“ opération fut terminée. Viens, ma
“ fille, lui dis-je, en la prenant dans
“ mes bras, écoute : j'ai transplanté
“ ces deux arbres où tu les vois, afin
“ qu'ils deviennent un monument vi-
“ vant de l'amitié que je te porte. Tu
“ vois bien ce sassafras chargé de cette
“ jeune vigne, c'est moi, ton père, qui
“ t'ai si souvent assise sur ma charrue,
“ qui t'ai tant de fois portée à l'école et
“ où tu désirois aller, et qui te porte en-
“ core si souvent sur mes genoux ; tu
“ vois bien cette jeune vigne, dont la
“ tige et les branches sont si heureu-
“ sement supportées par ce sassafras,
“ c'est toi, ma fille : comme toi quand
“ tu m'embrasses, quand tu me dis que
“ tu m'aimes, quand tu mets tes bras

"autour de mon cou; de même elle "étend ses rameaux tortueux, elle les "attache, par une multitude de petits "liens, aux branches de son ami et "de son protecteur; tous les deux "tirent leur subsistance du même ter- "rain; le ciel ne sauroit verser ses ro- "sées sur l'un sans faire fructifier l'au- "tre. Quand j'aurai vécu et que tu "seras maîtresse de cette plantation, "voici ce que tu diras à tes voisins, à "tes amis et à tes enfans: Mon père "planta cet arbre le 4 octobre 1774; "il le consacra comme un monument "de son amitié paternelle envers moi; "il l'appela l'*Arbre de Fanny*: ce fut "une idée favorite de son cœur. Tiens, "ma fille, me dit-il, de même que ce sas- "safras supporte cette foible vigne, de "même je t'ai chérie et supportée dès "ta plus tendre enfance; de même "que cette vigne auroit toujours ram- "pé sur la terre infructueuse et mé- "prisée, de même aurois-je été une

" femme mal instruite et mal élevée sans " son appui journalier, sans les soins " qu'il prit de mon éducation. Puisses-" tu, continuoit-il, croître et fleurir " sous ce toit paternel, comme ces deux " arbres croîtront et fleuriront dans ce " nouveau terrain. Te ressouviendras-" tu bien de tout ceci ?---Oh ! oui, " mon père, je n'oublierai jamais ce " que je viens de voir et ce que tu viens " de me dire. Elle scella sa promesse " avec des larmes, auxquelles je ne pus " m'empêcher de joindre les miennes: " ce furent les plus douces que j'eusse " versées depuis bien des années." L'anniversaire de ce petit évènement a été régulièrement solennisé par une petite fête qu'elle donne à ses voisins.

LE THE, LE CAFE, LES BUISSONS D'EPINES DE TYNDIUM, LE TEREBINTHE.

Les Indiens racontent ainsi l'origine du thé : Darma, fils d'un roi indien, vivoit dans une profonde solitude, pour

s'y consacrer à l'étude : il méditoit jusqu'au jour dans un jardin. Une nuit, se sentant près de succomber au sommeil, il s'arracha les paupières, qu'il jeta à terre, et qui aussitôt produisirent le thé. Ce Darma, suivant les Indiens, possédoit un roseau miraculeux sur lequel il traversoit les mers.

Le café ne fut connu en France que vers 1669. M. Desclieux, en 1714, qui alloit à la Martinique en qualité de lieutenant de roi, fut chargé de porter ces arbustes dans cette île ; l'eau ayant manqué durant la traversée, et ne se distribuant plus que par mesure, M. Desclieux, pour arroser les deux plants qui lui étoient confiés, se priva chaque jour de la plus grande partie de celle qui lui étoit accordée : ce sacrifice fut récompensé par le succès ; les caféiers arrivèrent en bon état, et il eut la satisfaction de voir leurs fruits se multiplier assez, pour procurer à la Martinique une nouvelle source de richesses.

On lit dans la vie de Ste Catherine de Sienne le trait suivant : Dans une vision, notre Seigneur lui apparut pour lui offrir le choix de deux couronnes, l'une d'or, et l'autre d'épines. Elle choisit la dernière, en disant que c'étoit pour obtenir plus sûrement l'autre dans le ciel.

Abydos étoit une ville d'Egypte, célèbre par le palais de Memnon, la sépulture d'Osiris et l'oracle du dieu Beza, qui répondoit par écrit quand on ne pouvoit le consulter en personne. Athénée rapporte que les soldats d'Ethiopie, que Titon envoyoit au roi Priam, ayant appris que Memnon avoit éte tué au siége de Troie, jetèrent auprès d'Abydos leurs couronnes de fleurs sur des buissons d'épines, qui croissoient autour du temple de Tyndium, et qu'il vint ensuite sur ces buissons, des fleurs qui, par leur forme, ressembloient à des couronnes.

Suivant les musulmans, Ald-Nabr,

un des ancêtres du faux prophète Mahomet, eut une vision pendant son sommeil. Il vit un térébinthe qui sortoit de son dos, en étendant un grand nombre de branches, l'une desquelles, brillante de lumière, s'élevoit jus-qu'au ciel; ce qui prédisoit la naissance de Mahomet.

Arbustes exotiques, et propriétés singulières de quelques autres.

Caldits, est un arbrisseau de l'île de Madagascar. Sa graine est un poison, dont sa racine est l'antidote.

Pline prétend que, dans la rougeole, il est utile de fouetter le malade avec des branches de sureau. Chez les anciens Romains, le premier jour de mai, tout le monde portoit des branches de feuillages; c'eût été une sorte d'infamie de n'en point avoir; d'où est venue l'expression : *on ne me prend point sans vert.* Ces fêtes devinrent si licencieuses que Tibère les abolit.

Les Chingulais adorent un arbuste, auprès duquel ils disent que reposa leur dieu Budda, et qui sortit tout a coup de terre, pour lui donner de l'ombre et de la fraîcheur.

Thoron, dieu des Lapons idolâtres, est toujours de bois, et d'ordinaire de bois de bouleau. Les sorcières lapones font divers sortiléges, en mâchant de l'écorce d'aulne.

Le bambam est un arbrisseau des iles Moluques. Les Malais prétendent qu'il subsiste une antipathie mortelle entre cette plante et le crocodile, de sorte que toutes les fois qu'ils vont lui faire la chasse, ils en portent une baguette à la main, persuadés qu'alors le crocodile n'oseroit les attaquer : il faut pourtant que l'expérience les entretienne dans cette idée, et alors le fait seroit vrai. Mais ils ont la superstition de piquer des branches de cet arbre autour de leurs poules, pendant qu'elles couvent, et autour de leurs champs de

riz : ils attribuent les mêmes propriétés au bambou. Ils ont un grand respect pour les bambous d'une taille énorme ; ils prétendent qu'ils leur doivent leur origine.

Daun, arbrisseau des îles Moluques. Les Macassars broyent les feuilles, et en répandent le suc dans les yeux de leurs enfans, pour les rendre vigilans, audacieux et menaçans dans les combats.

Cestreau : c'est un genre de plantes exotiques, de la famille des solanums, et qui composent des arbrisseaux. Le père Feuillée dit que le cestreau qu'il a vu au Pérou, répand le soir, et pendant la nuit, une odeur musquée très-agréable ; mais qu'aussitôt que le soleil monte sur l'horizon, cette odeur change et devient affreuse ; ce qui dure toute la journée jusqu'au soir (1).

(1) J'ai vu, dans le Holstein, une espèce de giroflée exotique produire cette variété d'odeur.

L'*anis étoilé* est un arbuste du Japon. Kœmpfer dit que les Japonais et les Chinois le regardent comme une plante sacrée ; ils l'offrent à leurs idoles et en brûlent l'écorce sur leurs autels, comme un parfum. Ils en étendent des branches sur les tombeaux de leurs amis.

On appelle *épetit* une espèce d'arbrisseau qui croît à Cayenne : les gens du pays l'emploient à frotter jusqu'au sang le nez des jeunes chiens qu'ils destinent à la chasse, croyant que la vertu de cette plante leur donne de l'ardeur et du courage. Ils lui attribuent encore une autre qualité, celle de se faire aimer, quand on en porte sur soi ; d'où est venu le proverbe très-usité à Cayenne : *on lui a donné de l'épetit*, quand on parle de quelqu'un d'amoureux ou qui inspire une grande passion. Cette vertu, disent les Indiens, est commune à quelques lianes ; et comme personne ne peut négliger un moyen si facile de

plaire, et qu'ainsi tout le monde à Cayenne porte sans doute de l'*épctit*, il en faut conclure qu'il règne dans cette île la plus parfaite union, et que ces insulaires sont les êtres les *plus aimans* que l'on puisse trouver sur la terre. C'est un voyage que tous les jeunes poëtes devroient entreprendre; on doit faire là de si jolis vers et de si beaux romans!

Ded, arbrisseau du Sénégal, que les nègres révèrent comme sacré; ils disent qu'un homme, poursuivi par la haine ou même pour quelque crime, qui s'y réfugieroit, y trouveroit un asile impénétrable, et qu'il y seroit même à l'abri des flèches empoisonnées de ses ennemis.

Les habitans de Lovengo et autres peuples de la Basse-Ethiopie, invoquent une grande quantité de génies domestiques et champêtres, qu'ils appellent *moquisies;* c'est le nom générique; la *moquisie mymie* est une cabane de

verdure, sur un chemin ombragé d'arbres ; la *moquisie de Moanzi* est un pot enfoncé en terre, entre des arbres sacrés.

Virgile a célébré l'arbrisseau appelé *citise ;* il dit qu'il augmente le lait des vaches. Le goût de la chèvre pour cet arbrisseau étoit connu des anciens. Théocrite disoit que le loup poursuit la chèvre avec autant d'avidité que la chèvre en a à rechercher le citise.

SECONDE PARTIE.

LES FLEURS ET LES PLANTES DES CHAMPS.

LA ROSE.

Cette fleur, qui fut appelée par les anciens la *splendeur des plantes*, est si belle, son parfum est si délicieux, qu'on en a fait un emblême universel. La rose est le symbole des sentimens les plus divers, des choses les plus opposées entr'elles ; la piété en décore les temples, l'amour et la gaîté en forment des couronnes, la douleur l'effeuille sur les tombeaux, la pudeur et la chasteté la reçoivent comme le prix le plus doux et le plus glorieux : fleur unique par son éclat et par sa beauté, et la seule que tous les goûts et toutes les affections de l'âme les plus élevées ou les

plus tendres, se soient appropriée : fleur enfin si fraîche et si brillante, qu'il n'est permis qu'à la jeunesse de s'en parer, tandis qu'un âge moins heureux peut souvent encore, sans ridicule, se composer des diadèmes de toutes les autres fleurs.

La rose, profanée par la mythologie et par le culte païen, eut plus anciennement un noble emploi, celui d'orner le temple du vrai Dieu : le grand-prêtre étoit couronné de roses. L'église a conservé, spècialement dans ses plus augustes cérémonies, l'usage de cette fleur ; c'est toujours la rose que, dans les processions solennelles, on effeuille devant le Saint-Sacrement.

On lit dans la vie de Sainte Dorothée, qu'un ange lui donna un bouquet de roses ; c'est d'après cette tradition que les peintres représentent toujours Sainte Dorothée tenant un bouquet de roses.

On dit qu'une palme sortit de la

bouche de Saint Julien après sa mort; on raconte un prodige semblable de Saint Louis, évêque, neveu du roi de France Louis IX; après sa mort on vit, dit-on, sortir une rose de sa bouche.

On bénit la rose, à Rome, le jour appelé *dominica in rosâ* : on y fait une rose d'or, ou, pour mieux dire, un rosier d'or très-magnifique béni par le pape, et qu'il envoie aux souverains, ou qu'il donne aux princes qui passent à Rome. L'usage étoit, il y a trente ans, que le prince qui recevoit ce rosier donnât cinq cents louis à celui qui le lui apportoit de la part du pape. Le rosier, par son poids seul, valoit au moins le double de cette somme.

Voici une fable indienne : Zoroastre en présence de Darius, fit croître sur-le-champ un superbe cyprès. D'après ce prodige, Darius lui demanda plusieurs dons extraordinaires, et Zoroastre, pour les lui accorder, fit des con-

jurations dans lesquelles il employa une rose et une grenade.

Il est singulier que, de toutes les fictions inventées sur la rose, la plus connue, celle qui est adoptée par la mythologie, et consacrée par tous les poëtes, soit la plus triste et la moins ingénieuse. Lorsque les anciens se livroient à toutes les licences d'une joie bachique, ils se couvroient de roses; ce qui étoit pour eux un contre-sens; car la mythologie, qui a souillé de sang presque toutes les fleurs, a fait naître la rose à la suite du plus tragique événement, et du sang d'Adonis. D'autres font naître la rose d'une piqûre de Vénus, image plus gracieuse; mais cette fable n'est point consacrée. Rapin, dans son poëme des Jardins, n'a point inventé les métamorphoses qui s'y trouvent; il les a prises dans des auteurs anciens, qu'il a cités à la marge dans l'original latin: néanmoins, la plupart des métamorphoses qu'il rap-

porte ne sont point reçues, et n'ont pas été recueillies dans les Dictionnaires de mythologie ; telles par exemple que celle-ci, l'une des plus jolies sur la rose: Rhodante, reine de Corinthe, pour éviter les poursuites de ses amans, se retire et se cache dans un temple de Diane et d'Apollon ; ses amans, l'y assiégent ; Rhodante est obligée de paroître ; elle appelle le peuple, qui se rassemble à sa voix, et qui la trouve si belle, que, renversant la statue de Diane, il la déclare déesse du temple ; alors Apollon changea Rhodante en rose.

Gessner a composé une métamorphose sur la rose, beaucoup moins agréable.

D'anciens auteurs ont dit que l'Amour, dans une fête de l'Olympe, au milieu de la gaîté d'une danse vive et légère, renversa, d'un coup d'aile, une coupe de nectar, dont la liqueur embaumée et vermeille, se répandant sur des roses blanches, leur donna le par-

fum et la couleur qu'elles ont conservés depuis.

Voiture a fait en prose, pour mademoiselle de Rambouillet, une insipide métamorphose de la rose. Madame Réclam, une Allemande, en a inventé une fort jolie, qui se trouve dans ses œuvres, imprimées à Berlin.

Sapho a fait une ode sur la rose; Anacréon en a fait une aussi. Hérodote dit que, dans les jardins de Midas, fils de Gordius, il y avoit des roses à soixante feuilles qui croissoient d'elles-mêmes, et qui avoient une meilleure odeur que les autres.

Le Sybarite que le pli d'une feuille de rose empêchoit de dormir, s'appeloit *Smindride.*

Marc-Antoine, en mourant, demanda à Cléopâtre de répandre des parfums sur sa tombe et de la couvrir de roses.

L'île de Rhodès doit son nom à la quantité prodigieuse de roses que produit son territoire.

Suivant la mythologie indienne, Pagoda-Siri, l'une des femmes de Wistnou, fut trouvée dans une rose.

Les musulmans croient que la rose et le riz naquirent de la sueur de Mahomet.

Dans le roman de Perceforêt, on voit une reine, après un tournoi, donnant au chevalier vainqueur un simple chapeau de roses, parce que c'est, dit-elle, *un trésor pour les amoureux*.

On trouve dans le vieux roman d'Amadis une jolie idée : Oriane, prisonnière, ne pouvant ni parler, ni écrire à son amant, lui jette du haut d'une tour une rose baignée de ses larmes.

En Angleterre, sous le règne de Henri VI, en 1453, il y avoit un descendant d'Edouard III, de qui même la branche étoit plus près d'un dégré de la souche commune que la branche régnante : ce prince étoit un duc d'Yorck ; il portoit sur son écu une rose blanche, et le roi Henri VI, de la

maison de Lancastre, portoit une rose rouge. C'est de-là que vinrent ces noms célèbres consacrés à la guerre civile par l'animosité des deux factions d'Yorck et de Lancastre.

On voit à Rome, dans l'église Sainte-Suzanne, une vielle mosaïque qui représente Charlemagne à genoux, recevant de Saint Pierre un étendard semé de roses.

Jadis en France, la rose étoit si précieuse, qu'en plusieurs endroits il n'étoit pas permis à tout le monde d'élever des rosiers. Parmi les anciens droits seigneuriaux, on trouve beaucoup de redevances de boisseaux de roses, pour la provision d'eau de rose du seigneur.

Souvent jadis, au lieu de nappes, on couvroit les tables de feuilles de roses.

Il y avoit jadis dans les parlemens, un grand jour de cérémonie, nommé *baillée de roses*, parce qu'on en distribuoit une grande quantitié.

On appeloit autrefois *chaperon de*

roses un don léger qu'on faisoit à une fille en la mariant.

En Perse, on bouche les bouteilles de vin, mises sur la table, avec une rose ou un œillet.

Sous Henri II, le poète Ronsard, mort en 1585, remporta le premier prix des jeux floraux; mais au lieu d'une églantine d'or, la ville lui envoya une Minerve d'argent, dont il fit présent au roi. Marie Stuart, reine d'Écosse, aimoit tellement ce poète, qu'elle lui envoya un magnifique rosier d'argent, qui valoit 2,000 écus, avec cette inscription :

Ronsard, l'Apollon de la Source des Muses (1.)

Ronsard, dont on peut citer beau-

---

(1) Cet *Apollon*, pour imiter le chant de l'alouette, a fait les vers suivans :

Elle guindée du zéphire,
Sublimé en l'air, vire et revire,
Elle y décrit un joli cri,
Qui rit, guérit et tire l'ire
Des esprits mieux que je n'écris.

coup de vers ridicules, en a fait sur la rose de fort jolis pour le temps; les voici:

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avoit déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
N'a point perdu cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.
Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a, dessus la place,
Las! las! ses beautés laissé choir!
Oh! vraiment, marâtre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir,
Donc si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse;
Comme à cette fleur la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

On portoit jadis aux baptêmes de grands vases remplis d'eau de rose. Bayle conte, à ce sujet, qu'à la naissance de Ronsard, la nourrice, en

chemin pour aller à l'église, le laissa tomber sur un tas de fleurs, et que, dans ce mouvement, la femme qui tenoit le vase d'eau de rose, le répandit sur l'enfant. Tout cela, ajoute Bayle, fut regardé depuis comme un présage heureux de la bonne odeur que devoient un jour répandre ses poésies.

Marie de Médicis abhorroit les roses, même en peinture ; le chevalier de Guise s'évanouissoit à la vue d'une rose. Une si étrange aversion est une véritable disgrâce de la nature.

D'anciens auteurs ont dit que l'escarbot a de l'antipathie pour les roses, et que la seule odeur de cette fleur le fait mourir ; aussi les anciens, pour dépeindre un homme énervé par la volupté, le représentoient sous l'allégorie d'un scarabée expirant environné de roses.

Il est certain que la rose peut être un emblême très-frappant du danger d'abuser des choses même les plus agréa-

bles, puisqu'on cite beaucoup d'exemples de morts subites, causées par l'imprudence de dormir dans une chambre bien fermée, remplie de roses ou d'autres fleurs odoriférantes : tant il est vrai qu'en tout l'excès rend pernicieuses les choses les plus innocentes. C'est pourquoi le philosophe Aristippe, respirant un jour le parfum d'une rose, s'écrioit : *Maudits soient les efféminés qui ont fait décrier de si douces sensations !*

En Pologne, on couvre de roses le cercueil d'un enfant ; et quand son convoi passe dans les rues, on jette des fenêtres une multitude de roses.

En Turquie, on sculpte une rose sur le tombeau des jeunes vierges.

On a représenté dans un joli bas-relief sur le tombeau de madame de la Live, morte à vingt ans, *le temps moissonnant une rose* ; allégorie défectueuse et déplacée dans une église, où l'on ne doit pas admettre de divinités allégoriques de la fable : d'ailleurs, ce

n'est pas *le temps* qui fait mourir une personne de vingt ans, ou qui *moissonne* une rose. Cependant, cette idée a été trouvée agréable, parce qu'une rose offre toujours une image si douce et si charmante, qu'elle donne de l'agrément à des vers médiocres, qu'elle fait sans cesse applaudir de mauvais couplets, et qu'elle embellit tous les genres de peinture.

Il y avoit à Poitiers, dans l'abbaye de Sainte-Croix, une colonne qu'on avoit élevée sur la tombe d'un jeune homme. On dit que, le lendemain de l'enterrement de ce jeune homme, on avoit vu tout à coup sur le lieu de sa sépulture, un rosier couvert de roses épanouies ; ce qui fut regardé comme un miracle. On éleva la colonne à ce sujet.

Saint Médard, vers l'an 530, institua le prix le plus touchant que la piété ait jamais offert à la vertu, une couronne de roses pour la fille du village la plus modeste, la plus soumise à

ses parens, et la plus sage. La première *rosière* fut sa sœur, qu'il couronna lui-même dans l'église de Salency. Les anciens firent un grand usage des parfums. L'empereur Héliogabale fit remplir un vivier entier d'eau odorante. Ce goût des parfums ne s'est nullement perpétué à Rome; car, au contraire, on y craint mortellement les odeurs; et même il y a trente ans, que toutes les dames romaines, lorsqu'elles devoient se trouver dans une assemblée avec des Françaises, qui passent pour aimer à se parfumer, se remplissoient le nez de petites feuilles vertes, afin de se priver entièrement d'odorat. La rue est la seule plante qu'elles se permissent alors d'avoir dans leurs appartemens, non à cause de son odeur, mais parce que cette plante a, dit-on, la propriété d'atténuer le danger de toutes les autres odeurs. On le croit même en France; c'est pourquoi les femmes nouvellement accouchées ont communément un bou-

quet de rue, pour n'être pas incommodées des parfums que puevent porter ceux qui viennent les voir. On lit dans l'Histoire du Mogol, par le père Catrou, que la célèbre princesse Nourmahal fit remplir d'eau de rose un canal entier, sur lequel elle se promena avec le grand mogol. La chaleur du soleil dégagea de l'eau de rose l'huile essentielle ; on remarqua cette substance, qui flottoit à la surface de l'eau, et c'est ainsi que se fit la découverte de l'*essence de rose*. (1).

Voici un joli trait sur une feuille de rose :

Abdulkadri, personage fameux chez les Turcs, étoit près d'arriver à Babylone, où il avoit dessein de s'établir ; les principaux de la ville n'avoient aucune envie de le recevoir, mais respectant les droits de l'hospitalité, ils n'osoient le lui déclarer ouvertement. Ils

(1) C'est l'opinion de M. Langlès, cité à ce sujet par M. Malte-Brun.

imaginèrent, pour le lui faire entendre, d'aller au-devant de lui en tenant un vase rempli d'eau, voulant lui faire comprendre que comme ce vase étoit plein jusqu'au bord, et que l'on n'y pouvoit rien ajouter, ainsi leur ville étoit si remplie de poëtes et de savans, qu'elle n'en pouvoit contenir davantage, et qu'il n'y avoit point de place pour lui. Abdulkadri comprit parfaitement cette espèce d'hiéroglyphe, et pour toute réponse, il se baissa, ramassa une feuille de rose qui étoit à terre, et la posa doucement sur la surface de l'eau contenue dans le vase, leur faisant voir qu'elle y tenoit sa place sans faire déborder l'eau, quoique le vase fût plein. Ce trait parut si ingénieux aux Babyloniens, qu'ils regardèrent Abdulkadri comme un homme merveilleux, et le menèrent en triomphe dans leur ville.

Bernard a fait une jolie romance sur la rose.

L'abbé de la Chassagne a fait, sur cette fleur, des vers qui manquent d'élégance, mais dont la pensée est frappante et morale ; les voici :

Roses, en qui je vois paroître
Un éclat si vif et si doux,
Vous mourrez bientôt ; mais peut-être
Dois-je mourir plutôt que vous !
La mort, que mon âme redoute,
Peut m'arriver incessamment.
Vous mourrez en un jour, sans doute,
Et moi peut-être en un moment !

Les roses forment le dénoûment du fameux conte de l'âne d'or d'Apulée. Dans ce conte, un jeune homme est transformé en âne, et ne peut reprendre sa première forme qu'en mangeant des roses, etc.

Le roman *de la Rose*, de Guillaume Lorris, continué par Jean de Meun, surnommé Clopinel, est une allégorie dans laquelle il faut surmonter beaucoup d'obstacles pour conquérir une belle rose.

Bomare dit qu'on voit communément, en Italie, des *roses bleues;* et aux environs de Turin, un *rosier sans épines,* dont les pétales des fleurs sont tachetés de vert.

L'auteur de cet ouvrage vit, à son premier voyage en Angleterre, des *roses mousseuses,* fleurs alors inconnues en France. Elle apporta à Paris le premier rosier de roses mousseuses qu'on y ait vu ; mais on ne sait pas en France cultiver cette superbe fleur, dont on fait, en Allemagne, surtout auprès de Berlin, des arbres ravissans, aussi hauts que des cerisiers.

M. Dupont, à Paris, a consacré son jardin à la culture des roses, dont il a rassemblé une infinité d'espèces tres curieuses : la *rose à feuilles bleues,* la *rose à feuilles de chou,* la *rose-œillet,* dont les pétalis sont dentelés comme ceux de l'œillet, et une multitude d'autres.

On répugne à dire que les roses ont

servi quelquefois à marquer le mépris. Les Juifs furent obligés en certaines occasions, en France, d'en porter une sur la poitrine; et en Allemagne, une fille déshonorée est forcée, le jour de son mariage, de mettre sur sa tête une couronne de roses, au lieu d'une couronne de myrte.

LE LIS.

La fable dit que le lis naquit du lait de Junon. Le lis est le symbole de la pureté; il étoit consacré à Junon. Selon Alciat, on représente *la beauté céleste* (1,) environnée d'une glorie, la moitié de la tête cachée dans les nues, tenant un lis d'une main, et de l'autre un compas et une boule.

Le même auteur dit qu'on représente la beauté avec une guirlande de lis et de violettes. Ces fleurs sont les symboles de la pureté et de la modestie;

(1) Vénus Uranie.

et tels doivent être, en effet, les attributs de la beauté.

Le nom de Suzanne signifie *lis*.

L'ordre militaire de *Notre-Dame du Lis* fut institué par Garcias IV, roi de Navarre, à l'occasion d'une image de la Sainte Vierge, trouvée miraculeusement, à ce que l'on crut, dans un lis, et qui guérit ce prince d'une maladie dangereuse.

On représente Saint Dominique tenant un lis.

Bayle, dans son dictionnaire, conte le fait suivant :

« Charles-Quint, dans sa retraite, planta un lis à la fin d'août 1558 : il mourut le 21 septembre suivant. Au moment de sa mort, cet oignon de lis jeta tout à coup une tige de deux coudées, avec une merveilleuse fleur, dit Bayle, aussi épanouie, aussi odoriférante que ces fleurs le sont en Espagne dans leur saison ordinaire. Bayle ajoute

que l'on coupa cette belle fleur, et qu'on la mit sur le grand autel de l'église."

Saint Louis avoit pris pour devise une marguerite et des lis, par allusion au nom de la reine sa femme, et aux armes de France. Ce grand prince portoit une bague représentant en émail et en relief une guirlande de lis et de marguerites, et sur le chaton de l'anneau étoit gravé un crucifix sur un saphir, avec ces mots : *Hors cet annel pourrions-nous trouver amour ?* parce qu'en effet cet anneau lui offroit l'image ou l'emblême de tout ce qu'il avoit de plus cher, la religion, la France et son épouse.

Froissard a fait un traité en l'honneur du mois de mai et de la fleur *marguerite*, et des vers qui ont pour titre : *Plaidoyer de la violette et de l'œillet.*

Quelques naturalistes donnent le nom de *les de pierre,* à une pierre sur

laquelle on voit en relief un corps qui ressemble à un lis.

LA SENSITIVE.

La *sensitive*, dont le nom et les surnoms sont si doux et si touchans, cette plante, qu'on appelle aussi la *chaste*, la *timide*, cet aimable symbole d'une pudeur craintive, pourroit l'être encore de la douceur et du mystère ; sa plus grande irritabilité la porte, non à blesser la main profane qui l'attaque, mais à se replier sur elle-même ; elle ne veut, ni se venger, ni punir ; elle n'a rien de menaçant. Semblable à ces vierges innocentes, qui n'ont jamais songé à s'armer de rigueurs, parce qu'elles n'ont pas l'idée d'une offense, la sensitive n'a point d'aiguillons ; elle cherche qu'à se cacher quand on l'approche. La violette offre l'image d'une modestie raisonnée ; elle se met à l'abri sous des feuilles ; ce soin seul indique une prévoyance. La sensitive est l'image par-

faite de l'innocence et de la pudeur virginale; elle n'a rien prévu, puisqu'elle ne sait rien; elle se montre sans défiance; mais dès qu'elle est remarquée de trop près, elle se dérobe autant qu'elle le peut à tous les regards: cette timidité paroît être en elle un instinct, un sentiment, et non un dessein combiné. Telle est la pudeur d'une bergére de quinze ans.

On attribuoit autrefois beaucoup de vertus merveilleuses à la sensitive. Un philosophe du Malabar est devenu fou, en s'appliquant à examiner les singularités de cette plante, et à en rechercher la cause. On a trouvé, depuis, de nouvelles espèces de sensitives, infiniment plus extraordinaires que celles qui ont été connues des anciens (1).

La sensitive offre une singularité qui, jointe à sa sensibilité apparente,

(1) J'en ai parlé avec detail, dans mon ouvrages des *Plantes usuelles*.

a quelque chose de très-frappant. Si, avec un couteau bien tranchant, on coupe avec rapidité une grosse tige de cette plante, il reste sur le couteau une tache humide, d'un rouge vif, qui ressemble parfaitement à une goutte de sang.

M. Roucher a fait une jolie métamorphose de la sensitive.

LA VIOLETTE.

Suivant la fable, Ia, fille d'Atlas, en fuyant les poursuites d'Apollon, fut changée en violette.

Les anciens ont connu les anagrammes : Lycophron, qui vivoit du temps de Ptolomée-Phiadelphe, environ deux cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ, trouva dans le nom de Ptolomée, en grec, ces mots : *du miel* ; et dans celui de la reine Arsinoé, ceux-ci : *violette de Junon* (1).

---

(1) La plus heureuse de toutes les anagrammes est celle qui forme la réponse à la

Rapin, dans son poëme des Jardins, a fait un épisode de cette métamorphose, et il y a joint des détails peu ingénieux. Il dit que Ia, qu'il appelle *Ianthès*, étoit une des nymphes de Diane, qu'Apollon en devint amoureux, et que la déesse, pour le guérir de sa passion, répandit une *couleur violette* sur le visage de la nymphe. Cette invention n'offre pas une image gracieuse, et pour *guérir* Apollon, il falloit trouver un moyen qui ne dégoûtât pas le lecteur. La fable se termine plus agréablement : la nymphe est changée en violette, et comme elle avoit fui, durant sa vie, les poursuites de son amant, la

---

question que fit Pilate à Jésus-Christ : *Quid est veritas?* (Qu'est-ce que la vérité)? Ces paroles rendues lettre pour lettre par anagramme, forment cette réponse : *Est vir qui adest.* (C'est celui qui vous parle) ; réponse qui convenoit parfaitement au Sauveur, qui avoit dit de lui-même : *Egos um via, veritas*, etc.

fleur conserve cette pudeur timide, et se cache sous son feuillage.

Un des prix des jeux floraux est une violette d'or.

Voici, sur la violette, les jolis vers de Desmarets, qu'il fit pour la guirlande de Julie de Rambouillet. C'est la violette qui parle :

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour ;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Madame de Sévigné, dans ses lettres, appelle toujours madame de la Vallière *l'humble violette.* Il est bien remarquable et bien extraordinaire qu'une favorite ait mérité cet intéressant surnom.

Jean Bertram, quaker, et fameux botaniste de la Pensilvanie, ne s'occupa pendant long-temps que d'agriculture. Un jour, en labourant, il vit une violette, la cueillit, l'examina, réfléchit sur cette fleur, et en devint tel-

lement préoccupé, qu'il en rêvoit. Cette espèce de manie lui donna le désir de connoître les plantes; il apprit, pour cela, ce qu'il falloit savoir de latin, et devint un savant botaniste.

On conte d'une actrice célèbre (mademoiselle Clairon), qu'aimant passionnément la violette, un ami cultivoit pour elle cette fleur, et lui en donnoit dans toutes les saisons un bouquet chaque matin, ce qui dura trente ans; et que pour ne rien perdre d'un don que l'amitié et la constance rendoient si précieux à celle qui le recevoit, elle en effeuilloit les fleurs chaque soir, et les prenoit en infusion comme du thé. Je ne connois, sur la violette, qu'une devise de société; mais elle me paroît digne d'être citée. Une femme aimable et spirituelle, d'un caractère timide et réservé, a pris cette fleur pour emblême avec ces mots: *Il faut me chercher*.

On fait avec les fleurs de violette, un sirop rafraîchissant. La teinture de vio-

lette est une liqueur d'épreuve très-commode; tout fluide qui contient de l'acide se décèle en la colorant en rouge; le changement de la teinture en couleur verte, annonce la présence de l'*alkali*.

Les mythologues disent que, lorsque Proserpine fut enlevée par Pluton, elle cueilloit des violettes et des narcisses (1), et que Io, changée en vache, se nourrissoit de violette. Il y a plusieurs pierres qui sentent la violette.

Louis XV. ennoblit Quesnay, le fit son médecin consultant, et voulut qu'il portât dans ses armes trois fleurs de pensée, avec cette devise: *Propter mentis cogitationem*.

LES JONQUILLES.

On a fait depuis un siècle d'immenses conquêtes en arbres, arbustes, plan-

---

(1) Le mot *narcisse* est un mot grec, qui signifie *assoupissement*.

tes médicinales, légumes et fleurs : ce sont de véritables richesses dont nos ancêtres n'ont pas joui, et que les Romains même, maîtres du monde n'ont pas connues.

On étoit si pauvre en fleurs, il y a cent ans, que madame de Sévigné, en parlant d'une superbe fête, conte, comme une chose d'une grande magnificence, que l'on y avoit prodigué les *jonquilles* : cette fleur, si commune aujourd'hui, étoit rare alors et très-chère. Il en est de même des légumes et des fruits ; les anciens n'ont connu que quatre espèces de pêches ; nous en avons plus de quarante.

Il y a plusieurs sortes de jonquilles : ces fleurs sont originaires de la Provence, de l'Espagne et de la Guadeloupe.

LE JASMIN.

Les anciens employoient sa graine à diverses sortes de divinations.

Le beau jasmin de Goa, ou jasmin

des Indes, a des fleurs doubles très-larges, bordées de rouge, et d'une odeur délicieuse : il fut apporté de Goa, en 1699, au grand duc de Toscane, qui défendit d'en donner des rejetons à qui que ce fût : défense bizarre et qui a quelque chose de révoltant. Il semble qu'un souverain ne devroit pas interdire à ses sujets la jouissance d'un bienfait de la natuje, dont les exclusions particulières no produisent aucun avantage à l'état.

LA TUBEREUSE, LES JACINTHES, L'ANEMONE, LE PIED D'ALOUETTE.

La tubéreuse retrace à la fois le souvenir d'une foiblesse criminelle et celui d'un touchant de pudeur. On sait que toutes les odeurs fortes sont extrêmement nuisibles aux femmes nouvellement accouchées : on croyoit même, il y a cent ans, qu'elles étoient mortelles dans ce cas.

Une femme intéressante, qui sut

expier une grande faute par un grand sacrifice, madame de la Vallière, devint mère au milieu de la nuit. La reine avoit coutume de passer dans sa chambre tous les matins pour se rendre à la messe. Madame de la Vallière eut le courage de se lever, d'aller au-devant de la reine, et pour éloigner tous les soupçons, elle remplit sa chambre de tubéreuses.

Pour relever la blancheur de la tubéreuse, qu'on appele *jacinthe des Indes* et *polyanthes tuberosa*, on met une tige de tubéreuse dans le suc colorant exprimé de baies de la plante nommée *phytolacca americana fructu majori*, qui est une espèce de morelle de Virginie. Il faut pour le succès, que le suc ne soit ni trop clair ni trop épais : ce suc colore en couleur de chair. On peut faire le même chose pour les jacinthes blanches.

Ce fut M. de Peyresc qui eut le premier des tubéreuse en France, et ce fut un religieux qui les apporta. M. de

Peyrese envoya en Perse, à ses frais, un père minime, qui désiroit fair ce voyage pour l'intérêt de la religion. Ce père rapporta, à Paris, les premières tubéreuses qu'on eut vues dans cette ville. Les bienfaits des missionnaires dans ce genre sont innombrables.

Chez les Grecs, les jeunes filles qui assistoient aux noces d'une de leurs compagnes, se couronnoient de jacinthes. Cette fleur, appelée en latin *hyacinthus*, est une de celles que les curieux cultivent avec le plus de soin, surtout en Hollande, et particulièrement à Harlem. On prétend que la jacinthe vient du Cap de Bonne-Espérance; l'une des plus belles s'appelle l'*ophir*: elle est jaune, entrecoupée de taches pourpres en-dedans.

M. le marquis de Gouffier a fait voir à la Société royale d'Agriculture, en 1787, un oignon de jacinthe renversé exprès, c'est-à-dire, mis à contre-sens à l'embouchure d'un très-long bocal de

verre, plein d'eau et d'une largeur médiocre : dans cet état il avoit poussé ses feuilles, sa hampe et ses fleurs ; le tout bien conditionné, quoique dans l'eau. La base ou le cul de l'oignon, dirigé vers le ciel, ne poussa point de racines ; les feuilles étoient bien vertes, mais les pétales, qui devoient être bleus, étoient blancs et décolorés. Ceci rappelle l'expérience de M. Duhamel, qui fit planter des arbres à contre-sens, les branches dans la terre et les racines en l'air : ils ont repris dans cette étrange position ; les branches ont produit des racines, et les racines des feuilles. Ils ont poussé d'abord plus foiblement ; mais dans quelques-uns de ces sujets, la différence au bout de quelques années ne s'apercevoit plus.

On peut rendre blanches les jacinthes bleues, en exposant les fleurs à la fumée du soufre allumé. Si l'on sait employer avec adresse cette petite ruse, on diversifiera agréablement les tiges,

on laissera dans leur état naturel quelques fleurons, et on en décolorera d'autres en totalité ou par parties seulement.

En Hollande, lorsque les fleuristes ont obtenu quelques nouvelles variétés de fleurs, ils célèbrent une espèce de fête, rassemblent les curieux du voisinage, afin de donner un nom à la fleur nouvelle. Les fleuristes de Harlem font aussi l'honneur à quelques étrangers de nonner leurs noms aux nouvelles variétés de jacinthes ou de tulipes.

L'*anémone* étoit, chez les anciens, l'emblême de la maladie, apparemment à cause de l'aventure d'Adonis.

Le pied d'alouette, *delphinium*. On observe dans l'intérieur de cette plante des taches colorées sur un fond clair, et qui forment des espèces de caratères, où l'on a cru distinguer ces lettres: *AIA*, qui sont le commencement du mot *Ajax*. C'est, dit-on, ce qui donna lieu aux poètes d'imaginer la métamor-

phose de ce prince. On croit que cette fable est rappelée dans la troisième églogue de Virgile. « Dis-moi, demande « Damète, en quel endroit de la terre « le ciel ne paroît avoir que six pieds « d'étendue ?—Dis-moi, répond Me- « nalque, dans quelles contrées naissent « les fleurs où sont écrits les noms « des rois ? » Ces deux énigmes ne sont pas exqliquées dans cette églogue. Les commetateurs disent que, dans la première, il s'àgit du ciel considéré au fond d'un puits, et dans la seconde, d'un pied d'alouette, sur lequel se trouvent les premières lettres du nom d'*Ajax*.

LA TULIPE.

Cette fleur est encore une de celles que les curieux estiment le plus et cultivent le plus soigneusement (1). Une remarque curieuse, c'eet qu'on observe

(1) Les autres fleurs cultivées par les curieux, sont les oreilles d'ours, les jacinthes, les anémones, les renoncules ; cette dernière

dans le mois d'octobre, au fond de l'oignon de la tulipe, une tulipe entière; sur la tige de cette tulipe, qui n'a pas encore trois lignes de haut, on découvre déjà la fleur qui ne doit paroître que dansle mois d'avril suivant. On compte six pétales de cette fleur : les étamines, les sommets, le pistil ou le jeune fruit, les capsules et les semences qu'elles renferment.

En Turquie, on célèbre, dans le sérail du grand-seigneur, avec une grande solennité, la *fête des tulipes*, donnée par les sultanes au grand-seigneur. Ce jour-là le sérail et les jardins sont illuminés et remplis de tulipes posées en amphithéâtres sur des grands.

M. de Boisjolin a fait une charmante pièce de vers sur le *métamorphose de la tulipe*, imitée d'un épisode du poëme des Jardins, de Rapin.

---

fleur fut apportée d'Asie en France, par le roi Saint Louis.

La tulipe est, dit-on, ainsi nommée, parce qu'elle ressemble au turban des Turcs, qu'ils appellent *tulipan*. On dit que Conrad Gesner est le premier en Europe qui ait donné la figure de la tulipe. Dans l'ouvrage de Valerius-Cordus, vers 1560, cette fleur fut d'abord cultivée en Turquie.

On assure qu'un particulier hollandais, pour avoir une superbe tulipe, offrit en vain douze arpens d'une très-bonne terre.

LA MANDRAGORE.

Le *dudaïm* des Hébreux est la mandragore, suivant l'opinion la plus commune. Quelques-uns, en petit nombre, ont cru que le dudaïm étoit le lis blanc, ou la violette blanche ; d'autres ont dit que c'étoient des truffes.

Ruben, fils de Lia, en faisant paître ses troupeaux, trouva une mandragore, plante rare et célèbre alors par les propriétés qu'on lui attribuoit. Ruben

la porta à sa mère. Rachel ayant demandé de cette plante à Lia, celle-ci ne lui en accorda qu'à condition qu'elle lui rendroit ses premiers droits sur Jacob.

Quelques médecins placent la mandragore parmi les remèdes narcotiques, mais elle est d'un usage très-dangereux. Il y a deux espèces de mandragores: l'une appelée *blanche* ou *mâle*; et l'autre *noire*, c'est-à-dire, pourpre foncé, ou *femelle*. Cette plante a une odeur désagréable; les deux espèces viennent naturellement dans les pays chauds, dans le Levant, en Italie, en Espagne, aux lieux ombragés et humides. Ses fleurs en cloches sont du genre des belladones.

Les anciens et quelques modernes ont avancé beaucoup de choses singulières sur la mandragore; mais ce sont, ou des propriétés fabuleuses, tenant à des superstitions, ou des contes ridicules. Des charlatans persuadent encore au

peuple que les mandragores ne se trouvent que dans un petit canton de la Chine, presqu'inaccesible ; ils taillent des racines de bryone, et quelques autres plantes, et par divers artifices, ils leur donnent différentes figures extraordinaires, et les montrent et les vendent comme des mandragores naturelles. Le petit Albert, qui donne gravement une longue description de ces prétendues mandragores, ajoute qu'il faut les envelopper dans un morceau de linceul, et qu'alors *elles portent un bonheur infini*. Le même auteur donne le nom de *mandragore*, on ne sait pourquoi, à des *farfadets*, ou esprits familiers, qui, dit-il, servent en toute occasion. On se procure, continue-t-il, de ces sortes de mandragores, avec un œuf que l'on fait couver d'une certaine manière, et duquel sort un petit monstre, moitié poulet et moitié homme, que l'on garde dans une chambre secrète, qu l'on nourrit de graine d'aspic, et

qui prophétise tout le jour. L'auteur avertit que des personnes *d'un petit jugement* et qui aiment le merveilleux, prétendent que ces mandragores paient un tribut *d'une pistole* par jour; mais il assure que cela n'est pas vrai, et que tout ce qu'elles peuvent faire est de rendre heureux au jeu, de faire trouver des trésors, et de prédire l'avenir. Les anciens Germains faisoient, avec la racine de mandragore, des idoles qu'ils nommoient *alrunes;* ils les lavoient tous les jours avec du vin, leur servoient à manger; ils les consultoient et croyoient en recevoir des signes en réponses. Ces idoles étoient, dans leurs maisons, des espèces de dieux lares.

FIN DU PREMIER VOLUME.

De l'Imprimerie de B. Clarke, Well Street, Cripplegate.

S. Sewale

LA

BOTANIQUE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE,

CONTENANT tous les Traits, toutes les Anecdotes et les Superstitions relatives aux Fleurs dont il est fait mention dans l'Histoire sainte et profane, et des détails sur quelques Plantes singulières, ou qui portent les noms des personnages célèbres, et sur celles qui servent aux Cultes religieux et dans les Cérémonies civiles des divers Peuples et des Sauvages; avec les Devises, les Proverbes, etc., auxquels les végétaux ont donné lieu;

SUIVIE D'UNE NOUVELLE INTITULÉE:

LES FLEURS, OU LES ARTISTES.

PAR MADAME DE GENLIS.

TOME SECOND.

A PARIS:
ET A LONDRES, CHEZ COLBURN, LIBRAIRE, CONDUIT-STREET, NEW BOND-STREET.

1811.


De l'Imprimerie de B. Clarke, Well Street, Cripplegate.

LA

BOTANIQUE

HISTORIQUE ET LITTERAIRE,

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

L'HYSOPE, L'HELIOTROPE, LA VERVEINE, LE SOUCI.

Nous ne connoissons point l'hysope des anciens; mais ce n'étoit pas le nôtre. L'écriture dit que Salomon avoit décrit chaque espèce d'arbre, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; ainsi l'hysope étoit donc un arbrisseau. Les Juifs faisoient servir cette plante d'aspersoir pour les purifications.

La plante appelée vulgairement *héliotrope* ou *tournesol*, en latin *corona solis*, est l'*helianthus* de Linnée: cette fleur est toujours penchée vers le soleil, phénomène que la fable attribue au sentiment que la nymphe métamor-

phosée conserve encore pour le dieu de la lumière (1). Bomare dit que cette plante vient de l'Amérique, ce qui ne peut être, puisque les anciens en ont fait une métamorphose. Le père Bouhours cite cette devise : "Un tournesol, avec ces mots : *Il suit les mouvemens du soleil,*" devise qui se rapportoit à celle de Louis XIV, qui, comme on sait, avait pris le soleil pour le corps de sa devise. Les anciens ont personnifié l'instinct naturel, et l'ont représenté sous la figure d'un jeune homme, qui semble courir, ayant le visage voilé, et tenant une fleur d'héliotrope. Les

(1) Un des plus beaux bustes antiques qui existe, représente Clitie, au moment de sa métamorphose ; son sein est déjà entouré des pétales de la fleur dans laquelle elle va s'ensevelir. Il y a, sur le visage de Clitie, une expression d'anéantissement qui est sublime. Ce chef-d'œuvre de sculpture étoit à Londres en 1791, dans le cabinet de M. Towshend.

semences de la grande espèce de tournesol servent, dans la Virginie, à faire du pain et de la bouillie. Les sauvages du continent de l'Amérique mangent ces graines et en tirent une huile bonne pour les lampes. Les couleurs connues dans le commerce, sous les noms de *tournesol en pains* ou *en pierres, tournesol en drapeau*, etc., ne se tirent point de cette plante (1).

La *verveine* servoit à diverses divinations. Les anciens se servoient de cette plante, pour nettoyer les autels de Jupiter et pour les aspersions d'eau lustrale. On lui attribuoit mille propriétés, entr'autres celle de réconcilier les ennemis ; on l'appeloit *hierobotane, herbe sacrée*. On en faisoit des couronnes, dont on ceignoit la

(1) J'ai donné des détails assez étendus sur ces couleurs, dans mon ouvrage des *Plantes usuelles*, ainsi que de l'emploi de toutes les plantes dans la médecine et dans les arts.

tête des hérauts d'armes, lorsqu'on les envoyoit annoncer la paix ou la guerre. Les anciens druides avoient pour cette plante la plus grande vénération; avant de la cueillir, ils faisoient un sacrifice à la terre.

Chez les anciens Perses, les mages, en adorant le soleil, tenoient dans leurs mains des branches de verveine.

Le *souci* n'est remarquable que par l'observation de la fille de Linnée, qui découvrit que les soirs, dans les mois de juillet et d'août, cette fleur, ainsi que la capucine, lançoit de petits éclairs.

On trouve, dans les entretiens d'Ariste et d'Eugène, cette devise un peu compliquée, qui fut faite pour exprimer la jalousie: "Une fleur de souci, exposée à un miroir ardent, qui reçoit les rayons du soleil et qui les réfléchit sur elle; et pour âme: *Je meurs, parce qu'il te regarde.*"

Le poète Malleville fit, pour la guirlande de Julie, les *soucis* et les *pen-*

sées; mais ces vers, qui finissent par des jeux de mots, ne méritent pas d'être cités.

LES PAVOTS.

Tarquin le Superbe ayant rétabli, selon l'ordre d'Apollon, les jeux compitaux, en l'honneur des dieux pénates et de la déesse Mania, on se crut obligé de sacrifier des enfans à Mania, la mère des Lares; car l'oracle avoit répondu qu'il falloit *offrir des têtes*, si l'on vouloit *conserver des têtes*. Cette horrible coutume dura quelque temps; mais Brutus, après l'expulsion de Tarquin, interpréta favorablement les paroles de l'oracle, et ordonna qu'on offrît des têtes d'ail et de pavot, et par ce moyen ces abominables sacrifices furent abolis. Un envoyé de Porsenna, étant dans un jardin avec Tarquin, ce dernier lui demanda des conseils pour régner arbitrairement. L'envoyé, pour toute réponse, coupa toutes les têtes de pavots qui s'éle-

voient au-dessus des autres fleurs. Tarquin suivit cet horrible conseil, et il fut précipité du trône. On conte un trait semblable de Périandre, tyran de Corinthe : il envoya demander des conseils à Thrasybule, tyran de Milet ; Thrasybule conduisit l'envoyé de Périandre dans un champ de blé, et coupa les épis qui surpassoient les autres. Telle fut, dans tous les temps et dans tous les pays, l'exécrable politique des tyrans.

L'ŒILLET, LE MELILOT, L'ARMOISE, L'IRIS.

C'est, dit-on, au bon roi Réné que l'on doit les procédés relatifs à la culture de l'œillet ; c'est à Toulouse que l'on cultive le mieux cette fleur, et que l'on voit les plus beaux œillets.

Le grand Condé, étant prisonnier à la Bastille, s'amusoit à cultiver des œillets. Mademoiselle de Scudéri fit à ce sujet les vers suivans :

En voyant ces œillets, qu'un illustre guerrier
Cultive d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
Et ne t'étonne plus que Mars soit jardinier.

Le jeune duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XV, aimoit à cultiver des œillets ; un flatteur lui persuada, en substituant d'autres pots de fleurs aux siens, que les œillets qu'il plantoit venoient et fleurissoient dans une nuit. Le jeune prince fut convaincu que la nature obéissoit à ses volontés. Une nuit, ne pouvant dormir, il voulut se lever ; on lui représenta que l'on n'étoit encore qu'au milieu de la nuit : "Eh bien ! répondit-il, je veux qu'il fasse jour."

Suivant la fable, Psalacanthe, une nymphe infortunée, se tua de désespoir ; Bacchus la métamorphosa en une plante à laquelle il donna son nom. Les auteurs anciens attribuent à cette plante que l'on ne connoît plus, beaucoup de propriétés merveilleuses; les uns disent que c'est mélilot,

d'autres prétendent que c'est l'armoise. Cette dernière plante est appelée aussi *herbe de la Saint-Jean*. Son nom latin *artemisia*, lui a été donné par la fameuse Artémise, reine de Carie, épouse de Mausole, qui, la première, dit-on, en fit usage.

L'*iris* croissoit en abondance sur sur les montagnes de la Macédoine. Il falloit, pour se rendre la terre favorable, qu'elle fût cueillie par une personne chaste et avec beaucoup de pratiques superstitieuses. Les anciens ont fait de cette fleur un des symboles de l'éloquence.

LA COURONNE IMPERIALE, LA PERCE-NEIGE.

Chapelain a fait en vers, pour la *guirlande de Julie*, une mauvaise métamorphose de la couronne impériale. Julie avoit une grande admiration pour le roi de Suède, Gustave-Adolphe : ce héros fut tué à la bataille de Lutzen, qu'il gagna. Ce

poëte suppose qu'il avoit voulu conquérir une couronne impériale pour l'offrir avec sa main à Julie, et qu'il a été métamorphosé en la fleur à laquelle cet évènement a fait donner le nom de *couronne impériale.*

La perce-neige fut encore une fleur de la guirlande de Julie. Benserade en fit les vers que voici; c'est la perce-neige qui parle:

Sous un voile d'argent, la terre ensevelie,
Me produit; malgré sa fraîcheur,
La Neige conserve ma vie,
Et me donnant son nom, me donne sa blancheur:
Mais celle de ton sein, adorable Julie,
Me fait perdre aux yeux éblouis
La gloire, désormais ternie,
Que je ne cédois pas au lis.

La *guirlande de Julie* fut une galanterie ingénieuse, imaginée par l'austère duc de Montausier, pour la belle Julie de Rambouillet. Lorsque sa main lui fut promise, il devoit, suivant un ancien usage, qui s'observe encore au-

jourd'hui, envoyer tous les matins à sa future épouse, jusqu'au jour de la noce un bouquet des plus belles fleurs de la saison; mais il ne s'en tint pas là: il fit peindre, en outre (par les meilleurs peintres), sur du velin, dans un livre *in-folio*, magnifiquement relié, les plus belles fleurs cultivées, et tous les poètes les plus distingués de ce temps se distribuèrent ces fleurs, et firent des vers sur, chacune. Lè grand Corneille fit la *fleur d'orange* et l'*immortelle*; mais ces vers de société ne sont pas dignes d'être signés par un si beau nom. Julie, le jour de son mariage, trouva sur sa toilette ce livre si précieux. Ce monument intéressant de la galanteire du dix-septième siècle, passé dans des mains étrangères (sans doute par les malheursde la révolution), se trouvoit transporté à Hambourg dans l'année 1795, et il étoit en vente. On ignore quelle est la personnequi en a fait l'acquisition.

LES BALAIS FLEURIS, L'ACANTHE, LE DICTAME DE CRETE, LA FERULE, LE MENIANTHE, L'ELYMUS ARENARIUS.

Ammien Marcellin rapporte que, de son temps, on vit fleurir, à Rome les balais dont on se servoit pour nettoyer la place où s'assembloit la noblesse, ce qui présagea, dit cet historien, que les hommes de la lie du peuple seroient élevés aux premiers grades.

Les anciens ornoient de la figure de feuilles d'acanthe les habits précieux ; Virgile, en parlant de la robe d'Hélène, dit qu'elle étoit relevée de feuilles d'acanthe en broderie. On sait que l'offrande d'une nourrice, sur le tombeau d'une jeune personne, donna à Callimaque l'idée du chapiteau corinthien. Cette offrande de quelques bijoux étoit portée sur des feuilles d'acanthe, dans une corbeille.

Le dictame de Crète (dit Virgile) est une plante, dont la tige garnie de du-

vet est couronnée d'un bouquet de fleurs couleur, de pourpre. Dans l'Enéide, Vénus, pour guérir Enée blessé, va sur le mont Ida, en Crète, cueiller le dictame ; elle en exprime les sucs, y mêle quelques gouttes d'ambroisie, et le médecin Iapis guérit aussitôt Enée avec cette potion divine.

La *férule*, en latin *ferula*, est une plante des pays chauds de l'Europe, vers les côtes de la Méditerranée. Les régens de colléges se servoient jadis de ce sarment léger pour châtier leurs écoliers ; cet usage est très-antique. Martial appelle la fèrule *le sceptre des pédagogues*. En Grèce, le creux de la tige de la férule est rempli d'une moelle blanche, qui, étant bien sèche, prend feu comme l'amadou ; ce feu se conserve parfaitement dans cette tige, et ne consume que peu à peu la moelle sans endommager l'écorce ; ce qui fait qu'en certains pays, on se sert de cette plante pour transporter du feu d'un

lieu à un autre: c'est véritablement ce qui a fait imaginer la fable qui dit que Prométhée cacha le feu du ciel, qu'il avoit dérobé dans une plante de férule. Martial fait dire aux férules : *Nous éclairons par les bienfaits de Prométhée;* voulant exprimer apparemment que ces plantes doivent à Prométhée, depuis son larcin, la propriété de conserver le feu que l'on cache dans leurs tiges. Suivant la fable, Bacchus ordonna aux buveurs de ne se servir que de cannes de férules, afin que les combats ne fussent pas dangereux. Cette tige étoit jadis le sceptre des empereurs du Bas-Empire; on en fit, par cette raison, le symbole de l'autorité royale; elle auroit pu être aussi l'image de la fragilité de leur foible puissance. Plutarque et Strabon rapportent qu'Alexandre le Grand renfermoit les livres d'Homère dans une cassette de férule; on en faisoit alors les ouvrages d'ébénisterie les plus précieux.

On trouve, auprès de la ville de Hambourg, une espèce de méniantbe, qu'on appelle dans ce lieu *la fleur de la liberté*, parce qu'on prétend qu'elle ne croît que sur le territoire de cette république, et qu'on ne la voit jamais sur celui du sud de Danemarck, qui en est si voisin.

L'*elymus arenarius* croît en abondance sur les rives sablonneuses du Jutland, que la loi met sous sa protection. Les sables portés au loin par les vents de ces rivages, changeroient en déserts des champs fertiles : pour prévenir ce fléau, on sème sur le sable cette plante, qu'on nomme dans le pays *avoine de sable*, et dont le vrai nom est *elymus arenarius*. Ses racines retiennent le sable par leurs entrelacemens, et ses feuilles, en s'étendant au large à la surface, empêchent le vent de trouver prise.. On emploie au même usage en Jutland, outre cette plante, quelques arbustes, l'*arundo arenaria*, des

ronces, des genêts, etc., qu'il est également défendu d'arracher, sous des peines très sévères. La loi nomme toutes ces plantes qu'elle ordonne de respecter et de laisser sur ces rives. Celui chez lequel on trouveroit une de ces plantes seroit puni comme le voleur; tout homme, indifféremment, est autorisé à se porter pour accusateur de ce délit. C'est ainsi que, par de sages réglemens, de mauvaises plantes sont devenues bienfaisantes et de la plus grande utilite.

Il existe en Normandie, sur le bord de la mer, un malheureux village nommé *Cayeux*, que les orages de ces côtes ont environné de monceaux de sable; on ne voit là, ni fleurs, ni arbres, ni légumes, ni même une pointe de verdure; tous les germes précieux de la terre la plus fertile sont repoussés dans son sein et se trouvent étouffés sous des montagnes de poussière. La nature,

si belle et si riante dans cette province, semble expirer tout à coup à une demi-lieue de ce village, c'est-à-dire, au terme le plus éloigné, où le vent puisse porter le sable du rivage. Durant la moitié de l'année, ces chaumières en sont couvertes, et dans le temps des équinoxes, les malheureux habitans, forcés de fuir précipitamment, vont chercher un asile dans les villages situés plus avant dans les terres. Souvent, dans ce désordre, des enfans et des vieillards périssent ; il n'est même pas rare que des familles entières soient subitement étouffées dans leurs maisons L'intérêt d'une pêche abondante retient ou rappelle ces infortunés dans cet affreux séjour. Combien il seroit à désirer que l'on semât l'*elymus arenarius* sur cette rive désolée, et qu'on y établît la loi bienfaisante du Jutland, ainsi que dans tous les villages situés sur le bord de la mer, et par conséquent exposés aux mêmes fléaux !

LE CHARDON, LE PERSIL, LA RUE, LE CRESSON LA CIGUE, L'ANET, L'ACHE.

L'ordre du *Chardon* ou de Saint-André, ordre militaire d'Ecosse, fut institué par Hungo, roi des Pictes, après sa victoire sur Athelstan. Le collier est d'or et entrelacé de fleurs de chardons et de branches de rue. Cet ordre fut renouvelé par Georges Ier; le ruban est vert, il porte l'image de Saint-André. Il a pour devise : *Personne ne m'offense impunément.* Cette devise se rapporte au chardon.

On a dit que l'herbe que le beau Phaon reçut de Vénus pour se faire aimer, étoit le chardon-roland.

Le Brun avoit peint un chardon sur le devant d'un tableau qu'on mit sécher dans une cour : un âne passant dans cettte cour, voulut manger le chardon ; il le lécha et l'effaça

On conte sur des raisins une chose de ee genre, d'un peintre antique: les

oiseaux vinrent béqueter les raisins. La *rue* étoit employée chez les anciens dans plusieurs pratiques superstitieuses. *Vous n'en êtes encore ni au persil, ni à la rue,* proverbe appliqué chez les Grecs, à tous ceux qui, projetant une entreprise, ne l'avoient point encore commencée. Ce proverbe vient de ce que les jardins étoient anciennement entourés d'une bordure de persil et de rue ; et ceux qui n'avoient pas passé cette bordure étoient censés n'être pas encore entrés dans le jardin.

Le *persil* frotté contre un gobelet de verre, le fait casser ; on ignore la cause de ce phénomène.

Les anciens croyoient que ceux qui mangeoient du *cresson,* devenoient vigoureux et courageux ; c'est pourquoi l'on disoit aux gens foibles et sans caractère : *Mangez du cresson.* On attribuoit la même propriété à l'*anet:* les athlètes, dans cette idée, en faisoient la base de leur nourriture.

Le lendemain du jugement de Socrate, le prêtre d'Apollon mit une couronne sur la poupe de la galère qui portoit, tous les ans, à Délos, les offrandes des Athéniens. Depuis cette cérémonie, jusqu'au retour du vaisseau, la loi défendoit d'exécuter les jugemens qui prononçoient la peine de mort. Socrate, en attendant le retour du navire, passa trente jours dans la prison avec ses disciples. Au bout de ce temps, on lui apporta le poison qui étoit composé avec de la *cignë*.

On lit dans l'Encyclopédie que, lorsque le bourreau présenta la ciguë à Socrate, il l'avertit de ne point parler, afin que le pois o agît plus promptement. On ne voit pas comment son effet pouvoit être accéléré par le silence

Plutarque, dans la Vie de Phocion, dit que, lorsque tous les amis de ce grand homme eurent bu le suc de la ciguë, et qu'il n'en restoit plus qu'une dose non broyée pour Phocion, le

bourreau dit qu'il n'en broieroit pas davantage, si on ne lui donnoit douze dragmes (c'est-àdire à peu près 9 ou 10 livres de monnoie de France); c'étoit le prix que chaque dose coûtoit alors. Phocion voulant éviter tout retard, fit remettre cette somme à l'exécuteur, puisqu'il faut dit-il, tout acheter dans Athènes, jusqu'à la mort.

Ce poison, si violent à Athènes, ne passoit pas à Rome pour un poison; on l'employoit en médecine. Pline vante la ciguë contre l'ivresse. Le meilleur antidote de ce poison est le vinaigre.

Suivant une loi établie à Céos, les vieillards d'un âge très-avancé s'invitoient réciproquement à un festin, ensuite ils faisoient un sacrifice solennel; puis, se couronnant de fleurs, ils avaloient la ciguë.

Montagne dit que, dans l'antiquité, on gardoit à Marseille un poison de ciguë, préparé aux dépens du public pour ceux qui vouloient volontaire-

ment s'ôter la vie ; mais ils ne pouvoient le faire qu'après avoir exposé leurs raisons à leur sénat, composé de six cents personnes. Si le sénat n'approuvoit pas leurs motifs, et ne les trouvoit pas assez malheureux pour renoncer à la vie, ils etoient *condamnés à vivre*; et si, malgré cet arrêt, ils se tuoient, le suicide, dans ce cas, étoit regardé comme un crime, et on le punissoit par tous les moyens possibles.

Poust ou *pust* est le nom qu'on donne, à la cour du grand-mogol, à un breuvage qui n'est autre chose que du jus de pavot ; c'est ce breuvage mortel que les tyrans de ce pays font prendre à leurs frères et aux princes de leur sang, et qui suivant la dose, les rend imbécilles ou les fait mourir.

Les anciens avoient des *jeux funèbres*. Ces deux mots réunis offrent naturellement une idée révoltante ; il est difficile de concevoir comment on a pu croire que l'on honoroit la mémoire

des morts, et que l'on exprimoit sa douleur en célébrant *des jeux*. L'hommage religieux, rendu à la mémoire des morts, n'a jamais été raisonnable et touchant que dans la vraie religion.

Lycurgue, roi de Némée, ayant perdu son fils Archémore, qui mourut de la piqûre d'un serpent caché sous une plante d'*ache*, institua les jeux néméens, dans lesquels les vainqueurs se couronnoient d'ache.

Suidas dit que l'*ache*, étoit destinée au deuil et aux larmes, d'où venoit l'expression populaire, *il n'a plus besoin que d'ache*, en parlant d'un malade désespéré. On croyoit que l'ache rendoit stériles les personnes qui en mangeoient. Arnobe conte qu'un jeune homme ayant été massacré, on vit naître de l'ache sur le lieu même qui avoit été arrosé de son sang, ce qui fit exclure à jamais cette plante des repas. Horace cependant a chanté l'ache comme l'âme des festins, et

Anacréon a parlé des couronnes d'ache consacrées aux jours de fête. Peut-être, dans ce dernier cas, étoit-il question du céleri, espèce d'ache cultivée, tandis que l'ache sauvage étoit la plante funèbre exclue des festins.

LE SAGMEN, L'HERBE SARDONIA, LA SCILLE MARINE, LE TABAC, LE PAPYRUS, LES ROSEAUX, LES JONCS, BLE LE, LES GRAMINEES.

Ce mot *sagmen,* dans Tite-Live, désigne une herbe que les ambassadeurs portoient toujours avec eux. On croit, dit l'Encyclopédie, que cette herbe étoit de la *véracine,* parce que Lucien dit que les Perses en donnoient à leurs ambassadeurs; mais pour quel usage? c'est ce qui n'est pas expliqué.

Ce ris mortel dans les malades, ou le rire satirique dans la société, qu'on appelle *rire sardonique,* a été ainsi nommé de la plante qu'on appelle *sardonia* ou *sardoa,* qui est, à ce qu'on

croit, lle *ranunculus palustris*, qui excite, dit-on, une espèce de convulsion dans laquelle les joues sont retirées de manière qu'on a l'air de rire.

La *scille marine* est une plante qui a donné son nom à une fête que l'on célébroit en Sicile, et que s'appeloit *scillone orte*, fête des oignons de mer: la jeunesse y combattoit avec des oignons de mer; le prix étoit un taureau que recevoit le vainqueur.

Les sauvages de la Floride fument du *tabac* en l'honneur de leurs dieux.

Le *papyrus nilotica*, ou papier du Nil croît en Egypte et aussi en Sicile; les anciens habitans des rivages du Nil employoient ses racines à différens usages: on en construisoit des barques; de l'écorce intérieure on faisoit des voiles, des nattes, des habillemens, des couvertures de lit, et pour les maisons des cordes, des espèces de chapeaux et du papier à écrire. Ce papier étoit anciennement appelé *sacré* ou

hiératique; il ne servoit que pour les livres de la religion égyptienne. Porté à Rome et différemment préparé, ce papier prit le nom d'*Auguste* de *Livie*, même celui du papetier *Fannicus*, qui excella, dans l'art de préparer le papier (1). Théophraste dit que, de tout ce qu'Agésilas vit en Égypte, rien ne lui fit tant de plaisir que la plante *papyrus*, dont on faisoit des bandelettes, et si propre, ajoute-t-il, à faire des couronnes par la souplesse et la finesse de son écorce. Lorsqu'Agésilas quitta l'Egypte, il en demanda au roi et en emporta avec lui.

Il ne faut pas confondre avec le papyrus ce qu'on appelle le *papier naturel* : ce dernier, découvert en Italie, n'est qu'un mélange de plantes aquatiques écrasées et pourries : c'est une composition, ouvrage de l'art.

(1) On n'a fait du papier à chiffon que vers, 1440.

Les anciens Egyptiens prétendoient que les crocodiles, par respect pour la déesse Isis qui s'étoit mise une fois sur une barque de papyrus, ne faisoient jamais de mal à ceux qui naviguoient sur des nacelles de ce roseau.

Comme les parties des végétaux ont été long-temps la matière dont on faisoit les livres, c'est de ces mêmes végétaux que sont pris la plupart des noms et des termes qui concernent les livres, comme le nom grec *biblos*, livre (1), et les noms latins *folium, tabula, liber,* d'où nous avons tiré *feuillet, tablette, livre,* etc.

Selon Diodore de Sicile, il y avoit aux Indes des *roseaux* d'une telle grosseur qu'un homme pouvoit à peine les embrasser. On a fait cette devise : " Un *roseau,* avec ces mots : *Souvent agité, jamais abattu.*" Et cette autre,

(1) D'où vient le mot la *Bible*, c'est-à-dire, le *Livre* par excellence.

sur des *joncs* au bord d'un étang agité; *L'orage nous fait ployer, et ne peut nous briser.*

Breville dit, dans ses Antiquités, que jadis, lorsque deux personnes avoient eu ensemble un commerce criminel, et qu'ensuite elles se marioient, on ne leur donnoit qu'un anneau de jonc.

Le jeu qu'on nomme *onchet* fut appéle jadis *jonchet*, parce qu'on y jouoit d'abord avec des joncs.

Les anciens se servoient de stylets pour écrire sur des tablettes enduites de cire, et de joncs ou de cannes pour écrire sur le papyrus. Le Psalmiste dit que sa langue est comme la canne ou le jonc à écrire d'un écrivain habile.

Dans l'ancienne loi, on donnoit le nom de *prémices* aux présens que les Hébreux faisoient au Seigneur d'une partie des fruits de leur récolte, pour témoigner leur soumission et leur dépendance, et pour reconnoître le souverain domaine de Dieu, auteur de tout

bien. On offroit ces prémices au temple avant de toucher aux moissons, et ensuite après les récoltes.

Outre les dons qui s'offroient au nom de la nation, chaque particulier étoit obligé d'apporter ses premices au temple du Seigneur : la sainte-écriture n'en prescrit point la quantité. On s'assembloit par troupes de vingt-quatre personnes pour apporter en cérémonie ces offrandes. Cette troupe étoit précedée d'un bœuf destiné pour le sacrifice, couronné d'olivier et ayant les cornes dorées : des joueurs de flûte marchoient en avant. Les prémices étoient de froment, d'orge, de raisins, de figues, d'abricots, d'olives et de dattes : chacun portoit sa corbeille ; les plus riches en avoient d'or et d'argent, et les autres seulement en osier. Ils marchoient tous en pompe jusqu'au temple, en chantant des cantiques. Lorsqu'ils approchoient de la ville sainte, les habitans alloient au-devant d'eux et se joignoient à leur

cortége. Quand ils arrivoient à la montagne du temple, chacun, même le roi, s'il y étoit, prenoit sa corbeille et la portoit jusqu'au parvis; alors les lévites entonnoient quelques paroles du psaume 30: *C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré*, etc.; et celui qui portoit les prémices disoit: *Je suis entré dans la terre que le Seigneur avoit promise à nos pères.* Alors, avec l'aide du prêtre, il présentoit son offrande devant l'autel: ensuite il récitoit une prière dans laquelle il faisoit mention de l'entrée et de la sortie d'Israël en Egypte, des merveilles que Dieu avoit opérées pour l'en délivrer, de son introduction dans la terre de Chanaan, et il la terminoit par ces mots *C'est pourquoi j'offre maintenant les prémices des fruits de la terre, que le Seigneur m'a donnés.* Après avoir prononcé ces paroles, il portoit sa corbeille sur l'autel, se prosternoit et s'en alloit. Tout, dans cette pompe, dans ces paroles,

dans ces hommages, étoit admirable et touchant, parce que tout y rappeloit des bienfaits paternels, une reconnoissance filiale, une puissance créatrice et sans bornes.

On portoit aussi au temple, avec une grande pompe, au temps de la moisson, la *gerbe sacrée*, c'est-à-dire, offerte au Seigneur.

Dans toutes ces solennités, le pauvre et l'étranger n'étoient point oubliés. " Quand vous scierez les grains de votre " terre (dit le Seigneur), vous ne les " couperez point jusqu'au pied, et vous " ne ramassrez point les épis qui se- " ront restés mais vous les laisserez " pour les pauvres et les étrangers. Je " suis le Seigneur votre Dieu."

Ces commandemens adorables sont beaucoup plus étendus; mais qui ne les connoît pas?

Les Juifs, s'étant attiré la colère de Dieu, furent livrés aux Ammonites et aux Madianites. Ces peuples alloient

cueiller les blés des Israélites avant qu'ils fussent mûrs, de sorte que les Israélites manquoient de vivres. Un jour que Gédéon battoit du blé en secret dans sa grange, pour sa subsistance, un ange lui apparut, et lui annonça que Dieu l'avoit choisi pour délivrer son peuple. Gédéon, par humilité, eut besoin de voir des miracles pour croire à la vérité de cette mission. L'ange opéra plusieurs prodiges en sa présence, entr'autres celui-ci : il ordonna à Gédèon d'étendre vers le soir, sur le gazon, la toison d'une brebis. Gédéon obéit, et le lendemain il trouva la toison toute trempée de la rosée, sans en voir sur la terre des environs. Le surlendemain, le contraire arriva, le gazon étant tout mouillé, et la toison ne l'étant pas.

Joseph, fils de Jacob, rêva qu'il étoit dans un champ avec ses frères, qu'il s'occupoit à lier des gerbes de blé, que sa gerbe s'éleva et se tint droite au-dessus de toutes celles de ses frères,

qui restèrent abattues et couchées. Ce songe, dont il fit part à ses frères, leur parut un présage de la supériorité que Joseph auroit un jour sur eux, et cette idée excita leur envie contre lui.

Joseph étant dans la prison en Egypte s'y trouva avec l'échanson de Pharaon, qui rêva qu'il voyoit une vigne, laquelle avoit trois branches chargées de raisins, dont il exprimoit le jus dans une coupe pour Pharaon. Joseph lui dit que ce rêve signifioit qu'il seroit libre dans trois jours, et serviroit Pharaon comme de coutume.

Pharaon rêva que sept beaux épis de blé dévoroient sept autres épis desséchés : Joseph dit que ce songe annonçoit sept années d'abondance qui seroient suivies de sept années de disette.

Ruth alla glaner dans le champ de Booz. Ce dernier, touché de sa jeunesse, de sa modestie et de sa pauvreté, ordonna à ses gens de répandre exprès, mais comme par hasard, des épis

de son côté, et même de paroître oublier des javelles dans le champ (1); en outre, il lui donna plusieurs mesures d'orge.

Dans l'évangile, le sujet des paraboles est toujours pris dans la nature.

Saint Jean-Baptiste, prêchant dans le désert, disoit, en parlant de Jésus-Christ, "Il a le van à la main, et il "nettoiera parfaitement son aire. Il "amassera son blé dans le grenier, mais "il brûlera la paille dans un feu qui "ne s'éteindra jamais." *Saint Mathieu*, ch. 3.

Dans le chapitre 13, parabole du semeur qui sème le long du chemin: "Les oiseaux mangent le grain; une "autre partie du grain tomba dans "les endroits pierreux, l'herbe qui vint

(1) Il étoit prescrit par la loi, si on oublioit même des javelles, de ne point retourner pour les prendre, mais de les laisser à la veuve, à l'étranger, etc.

"périt faute de racines; une autre "partie tomba dans des épines qui "l'étouffèrent; une autre dans une "bonne terre, et il fructifia." Il en est ainsi de la parole de Dieu, suivant la disposition des divers esprits qui la reçoivent. Dans le même chapitre, le royaume de Dieu est comparé à un homme qui sème du bon grain dans son champ; pendant son sommeil, son ennemi y mêle de l'ivraie (1): quand on s'en aperçoit, le maître ne veut pas qu'on arrache l'ivraie sur-le-champ, de peur qu'on ne se trompe et qu'on n'arrache le froment; il veut qu'on attende que le temps soit venu. Dans le même chapitre, le royaume du ciel est comparé à un grain de sénevé qu'un homme sème dans son champ: c'est la

(1) Jadis on appeloit l'ivraie *zizanie*; c'est pourquoi l'on dit: *Semer la zizanie*, etc. Ce mot n'est plus en usage au propre, et ne s'emploie qu'au figuré.

plus petite de toutes les graines, mais quand elle a fructifié, c'est le plus grand des légumes.

Avant la révolution, on bénissoit les vaisseaux qu'on devoit lancer à la mer, et alors le prêtre y répandoit du blé, symbole d'abondance.

Hérodote rapporte qu'il y avoit en Scythie un peuple qui ne semoit le blé que pour en faire du feu, et qui ne s'en nourrissoit jamais. Cet usage bizarre de la richesse la plus précieuse de la terre paroît une espèce de sacrilége; mais combien d'autres manières n'avons-nous pas de profaner les dons du créateur, et d'en abuser !

Lorsque Romulus, faisant des courses sur les terres de ses voisins, leur enlevoit quelque butin, il revenoit triomphant dans les murs de sa ville, et ses soldats portoient en trophées les dépouilles conquises sur les ennemis. Ce n'étoient point encore l'or et les pierreries de l'Inde, c'étoient communément

des gerbes de blé ; et telle fut, dit-on, l'origine du triomphe chez les Romains. Quand les hommes ne connoîtroient ni les métaux, ni les perles, ni les diamans, ils n'en seroient ni moins vains, ni moins avides ; ils s'égorgeroient toujours, mais seulement pour des biens plus réels, pour conquérir des moissons et des récoltes. Les premières enseignes militaires des Romains furent des piques, au bout desquelles étoient attachées des poignées d'herbes.

Tarquin s'étoit emparé d'un champ consacré à Mars : quand on le chassa de Rome, les blés de ce champ venoient d'être coupés, et les gerbes y étoient encore ; on ne crut pas qu'il fût permis d'en profiter, à cause de la consécration ; en conséquence, on prit les gerbes et on les jeta dans le Tibre, avec tous les arbres que l'on coupa. Les eaux étoient alors fort basses ; ces matières réunies furent arrêtées au milieu du fleuve ; ne trouvant point de passage,

elles s'accrochèrent et se lièrent si bien entr'elles, qu'elles ne firent plus qu'un même corps qui prit racine, et qui forma, avec le temps, une île qu'on appela l'*Ile sacrée*, et dans laquelle on bâtit des portiques et des temples.

Alyatte, roi de Lydie, fit la guerre aux Milésiens, mais d'une manière cruelle; il évitoit les combats et se contentoit d'enlever leurs récoltes, ensuite il se retiroit. Les Milésiens venoient ensemencer leurs terres, et quand les moissons étoient mûres, les Lydiens accouroient en foule et les enlevoient. Cette guerre lâche et désastreuse dura onze ans.

L'invention du jeu d'échecs est due aux Indiens, et non à Palamède. Les Grecs et les Romains n'ont connu que des jeux fort différens, qu'on a faussement appelés *échecs* Ce dernier jeu fut inventé aux Indes, au commencement du cinquième siècle de l'ère chrétienne. Un savant l'inventa, pour don-

ner une leçon à un jeune roi orgueilleux, qui comptoit ses sujets pour rien. Ce sage étoit un bramine qui s'appeloit Sissa. Le roi, corrigé, demanda au bramine quelle récompense il vouloit; le bramine demanda qu'on lui donnât le nombre de grains de blé que produiroit le nombre des cases de l'échiquier; un seul pour la première, deux pour la deuxième, quatre pour la troisième, et ainsi de suite, en doublant toujours jusqu'à la soixante-quatrième, et l'on trouva que la somme de ces grains de blé devoit s'évaluer à 16,384 villes, dont chacune contiendroit 1,024 greniers, dans chacun desquels il y auroit 174,762 mesures, et dans chaque mesure 32,768 grains (1).

Alectryomancie, divination par le moyen d'un coq. Les Grecs la pratiquoient ainsi: On traçoit un cercle sur la terre, et on le partageoit en vingt-

(1) Ce calcul est dans l'Encyclopédie.

quatre portions ou espaces égaux, dans chacun desquels on figuroit une des lettres de l'alphabet, et sur chaque lettre on mettoit un grain d'orge et de blé; ensuite on plaçoit au milieu du cercle un coq fait à ce manége; on observoit les lettres de dessus lesquelles il enlevoit les grains, et de ces lettres rassemblées on formoit la réponse. Des devins nommés Fidustins, Irénée, Pergamius et Hilaire, Libanius et Jamblique, cherchèrent quel devoit être le successeur de l'empereur Valens, et les lettres enlevées formèrent ce mot *Théo*; ils en conclurent que ce seroit *Théodose*, qui seul échappa aux recherches de Valens; car ce prince, informé de l'action des devins, fit tuer tous ceux dont les noms commençoient par ces quatre premières lettres, comme *Théodore*, *Théodat*, *Théobule*, etc., aussi bien que les devins.

Colybes est le nom que les Grecs, dans leur liturgie, ont donné à une

offrande de fruits et de légumes en l'honneur des saints et en mémoire des morts. Les Grecs ont pour la bénédiction des colybes une formule particulière, dans laquelle ils font des vœux, pour que Dieu bénisse ces fruits et ceux qui en mangeront. Les uns attribuent à Saint Athanase l'institution de cette cérémonie, d'autres en fixent l'origine au temps de Julien l'apostat, et disent que ce prince, au commencement du carême, ayant fait profaner, par le sang des animaux immolés, le pain et les autres denrées qui se vendoient aux marchés de Constantinople, le patriarche Eudoxe ordonna aux chrétiens de ne manger que des colybes ou du froment cuit, et que c'est en mémoire de cet évènement qu'on a coutume de bénir et de distribuer les colybes aux fidèles le premier samedi de carême. Voici le supplice des parricides chez les anciens Egyptiens : on leur faisoit entrer des brins de chaume,

de la longueur du doigt, dans toutes les parties du corps, ensuite on les faisoit brûler vifs sur des épines.

Les anciens faisoient diverses cérémonies religieuses avec des fétus de paille.

Jadis, à la messe de minuit, on jonchoit de paille les églises. Les écoliers, dans les classes de collége, n'étoient assis que sur de la paille.

En certains pays, aujourd'hui, on met des couronnes de paille sur la tête des filles déshonorées, qui sont condamnées par un jugement public.

On voit dans l'histoire, que quelques bottes de paille ont sauvé la vie à un grand homme. Gustave Vasa, fuyant ses ennemis, se rêfugia chez un paysan de la Dalécarlie : des soldats danois qui le cherchoient, entrèrent chez cet homme, qui fit cacher Gustave dans une charrette attelée, pleine de paille, qui étoit dans la cour ; les soldats y enfoncèrent plus d'une fois leurs lances,

et lui firent une large blessure à la jambe; le sang qui en couloit l'eût trahi, malgré sa constance à souffrir la douleur, si son hôte qui conduisoit le chariot n'eût adroitement blessé un des chevaux, et par ce moyen donné le change aux Danois.

Un beau chaume montre que la moisson a été belle; ce qui a fourni un proverbe aux Grecs. Ulysse, sous la figure d'un vieillard, voulant vanter sa jeunesse, dit à Eumée: *Par le chaume juge de la moisson.*

Chez les anciens, l'orge d'Erèse étoit la plus estimée. On disoit que Mercure en venoit prendre, afin d'en faire des gâteaux pour la table des dieux.

L'histoire du temps de la fronde, rapporte le trait suivant:

Tous les partisans de Monsieur le Prince, pour se distinguer, portoient des bouquets de paille. Mademoiselle de Montpensier parut à une promenade publique avec un bouquet de paille

attaché à son éventail, et noué avec des rubans de la couleur des livrées de Monsieur le Prince.

L'orge, le chanvre, l'avoine, le trèfle servoient jadis aux divinations; et servent encore aujourd'hui au culte de certains sauvages.

Yerva canieni est une plante exotique: on dit qu'elle a la propriété de dessaler, d'adoucir et de purifier les eaux: il suffit pour cela de l'y faire infuser. On prétend que c'est la même plante que Moïse jeta dans les eaux amères de *Mara* ou *Amara*, et qu'il rendit douces par ce moyen.

LE RIZ, LA REGLISSE, LE MAIS OU BLE DE TURQUIE, ET QUELQUES AUTRES PLANTES.

Le grand-père de l'empereur régnant de la Chine, ayant remarqué dans ses jardins une tige qui donnoit un meilleur *riz* que les autres, la cultiva lui-même pendant plusieurs années; et quand,

par l'expérience, il fut certain que ce riz l'emportoit sur tout autre, il publia un: escrit pour l'annoncer à ses peuples, avec la description botanique, et il en fit distribuer des graines.

Aux Indes, dix jours après la naissance d'un enfant, les banians font la cérémonie de lui donner un nom, et pour cela, ils l'etendent dans une nappe remplie de riz et le secouent dans cette nappe, ensuite ils le nomment. Deux mois après, on porte l'enfant à la pagode, où le bramine met sur sa tête des copeaux de bois de santal, du camphre, des clous de gérofle et d'autres parfums.

Bamberg est une jolie ville de la Franconie, célèbre par son jardinage et son excellente *réglisse*. Le peuple de cette ville croit qu'il n'y a point de réglisse dans le reste de l'univers; que sainte Cunégonde l'a découverte et plantée uniquement pour cette ville, à qui elle en a assuré la possession exclusive. Sainte

Cunégonde étoit femme de l'empereur Henri II : l'un et l'autre sont enterrés dans la cathédrale de Bamberg.

Les sauvages de la Louisiane, dès que le *maïs* du printemps commence à mûrir, font une fête qui dure huit jours, pour remercier le *bon esprit* qu'ils logent dans le soleil, de leur avoir fait un aussi beau présent. Les Français de ce pays nomment ces réjouissances *la grande fête du petit blé*.

On donne dans l'Inde espagnole le nom de *bois de lumière,* ou *pala de luz,* à une plante qui s'élève ordinairement à la hauteur de deux pieds; on assure qu'en rompant brusquement la tige de cette plante, la tige s'allume, et donne une lumière aussi forte que celle d'un flambeau. Ce fait paroît moins fabuleux depuis que l'on a découvert que les plantes ont en elles une véritable chaleur qui leur est propre, et que cette chaleur dans quelques-unes augmente sensiblement au moment de la fructification.

L'*alcana* est une plante que Linnée appelle *lawsonia*. On fait avec ses feuilles, au Sénégal, une poudre pour teindre les ongles en rouge ; cette teinture dure cinq mois. Il n'est permis qu'aux personnes libres de l'employer ; si des esclaves, pour paroître libres, s'en servoient, les rois de Macassar feroient arracher les ongles à ces infortunés. On croit que l'alcana est le cyprus des anciens et l'acopher de l'Ecriture-Sainte. M. Adanson dit que c'est à tort que nos botanistes attribuent le nom de cyprus à notre *troëne, ligustrum*, qui ne croît pas en Egypte, et qui n'a aucune des propriétés affectées au seul cyprus.

On dit que le *botrytis* ou *botrys*, semé avec le grain, tue les vers nuisibles aux grains. Une plante des Indes nommée *sela* a des feuilles très-piquantes, qui causent des cuissons, et forment des vésicules sur la peau. Cependant les Indiens n'en font qu'un

seul usage, celui de s'en frotter la peau deux fois la semaine. Ces rudes frictions sont, dit-on, extrêmement saines, et préviennent toute sorte de maladies. Il faut que cela tienne à l'espèce de la plante, car les Indiens ne font ces frictions qu'avec celle-là, ils regardent l'ortie comme très-dangereuse, ils disent que le *grand serpent* a versé sur elle son venin (1).

Le *bouleau* est le dernier arbre que l'on trouve vers le pôle arctique : conservant toute sa force dans ces climats glacés, et dépouillé de presque toutes les autres productions végétales, il prospère au sein même de la nature expirante ; c'est le seul arbre que produise le Groënland.

Agneau tartare ou *de Scythie*, ou

---

(1) L'ortie, en effet, a des piquans tout particuliers, et semblables aux aiguillons des abeilles. C'est ce qu'on a découvert nouvellement, à l'aide du microscope.

borametz, plante dont on aconté mille merveilles. Les voyageurs disent qu'elle ressemble parfaitement à un agneau, et sa pulpe à de la chair; quil èn sort du sang, etc. : toutes ces choses ont grand besoin de confirmation.

Tête de dragon, dracocephalum, ou la *cataleptique*, plante d'Amérique. On dit que si l'on dérange ses fleurs en les faisant aller et venir horizontalement dans l'espace d'un demi-cercle, elles restent en quelqu'endroit que ce soit de cet espace, sitôt que l'on cesse de les pousser, comme si leur pédicule étoit articulé à dessein de se prêter à ces positions extraordinaires, et comme il arrive aux personnes attaquèes de la maladie appelée *catalepsie*: c'est de-là que cette plante a pris son nom.

Tribule aquatique, plante qui vient dans l'eau, et que l'on nomme encore *maire, macre, châtaigne d'eau, saligot, truffe d'eau*. C'est une sorte de châtaigne tout hérissé ede piquans très-

durs. On prétend que c'est la macre qui a donné le modèle de ces instrumens de fer pointus en tous sens, qu'on appelle *chausse-trapes*, et qu'on répand en temps de guerre sur la route de l'ennemi pour l'arrêter dans sa fuite.

L'*abécédaire* est une plante de l'île de Ternate: lorsqu'on mâche ses têtes ou sa racine, la langue éprouve une sensation stimulante, qui lui procure une volubilité singulière. On met à profit cette propriété pour délier la langue des enfans: c'est d'où lui vient son nom d'*abécédaire* ou d'*herbe aux enfans*.

La *germandrée* ou *chamédris* offre cette singularité: les galles des autres plantes sont produites sur les feuilles; celles de la germandrée le sont sur la fleur, et, pour surcroît de singularité, par une punaise, le seul insecte connu de sa classe, qui se forme et qui croisse dans ces sortes de tubercules monstrueux.

Le *danniwartach* est un arbrisseau

des Indes. Les Indiens se servent de cette plante pour battre leurs bestiaux malades, dans l'idée que cette fustigation les guérit de tous maux.

Les habitans des îles Pelew, lorsqu'ils s'apprêtent à danser, découpent des feuilles de *plantain* dont ils s'entortillent les jambes, et ils en tiennent des poignées en dansant; d'autres sauvages, pour aller à la guerre, se masquent le visage avec de larges feuilles.

Picha-mal est une fleur qui se cultive dans l'île de Ceylan : elle est blanche, et elle a l'odeur du jasmin. On en apporte tous les matins un bouquet au roi du pays; on enveloppe ces fleurs dans un linge blanc que l'on suspend à un bâton. Ceux qui rencontrent ce bouquet se détournent par respect. Il y a des officiers qui tiennent des terres du roi pour y planter de ces fleurs; ils ont le droit de s'emparer de tous les terrains où ils pensent qu'elles croîtront le mieux.

Aphytacor est un arbre dont Pline fait mention, et qu'il dit produire de l'ambre.

Les Indiens qui travaillent aux mines disent que lorsque la veine de la minière est trop dure, ils jettent dessus une poignée mâchée de *lacoca,* plante d'Amérique, et qu'aussitôt ils tirent le minerai avec facilité, et en plus grande quantité.

LES FLEURS FUNERAIRES.

L'AMARANTHE, L'ORMEAU, LE CYPRES, L'ASPHODELE, LE ROMARIN, etc.

Aux funérailles d'Achille, les Thessaliens, dit Homère, étoient couronnés d'amaranthe. Des poètes modernes ont fait de cette fleur un symbole d'immortalité. Malherbe, dans une ode, dit à Henri IV :

Ta louange, dans mes vers,
D'amaranthe couronnée,
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

La reine Christine de Suède institua, en 1653, l'ordre de chevalerie de *l'Amaranthe:* elle l'institua dans une fête, où elle parut avec un habit couvert de diamans, et suivie de seize seigneurs et de seize dames ; à la fin du bal, elle ôta toutes ses pierreries et les leur distribua, avec le ruban et la médaille de son ordre, portant en émail une fleur d'amaranthe, avec ces mots pour devise : *Dolce nella memoria.*

Les anciens plantoient autour des tombeaux des *cyprès* et des *ormeaux ;* ils consacroient aux morts ce dernier arbre, parce qu'il ne porte point de fruits. On a déjà vu qu'ils repandoient sur les tombes des pois, des fèves et des lentilles : en outre, ils semoient autour des tombeaux de la mauve et la plante nommée *asphodèle,* comme une nourriture agréable aux morts ; car Lucien dit que les manes, après avoir traversé le Styx, descendent dans une longue plaine remplie d'asphodèles. Ho-

mère, dans l'Odyssée, dit qu'Ulysse vit aux enfers une grande prairie toute semée d'asphodèles. Porphyre fait parler ainsi un tombeau, dans une inscription : *Au dehors je suis entouré de mauve et d'asphodèle, et au dedans je ne renferme qu'un cadavre.*

Le *romarin* est une fleur funèbre dans le Nord ; on en donne une branche aux garçons qui suivent les enterremens ; on en couvre le corps et le cercueil des célibataires. Voici un trait qui prouve la puissance de l'imagination : La comtesse Eléonore Ulfeld, femme du comte Ulfeld, célèbre en Danemarck et en Allemagne par sa proscription et par ses aventures, avoit eu, à l'âge de treize ans, une inclination autorisée par ses parens, pour un jeune homme qu'elle alloit épouser, lorsqu'il mourut dans le château de son père. On la mena, suivant l'usage des protestans, dans la chambre où étoit le corps mort, pour lui dire *un dernier*

adieu. Ce cadavre étoit tout couvert de romarin, ce qui, de ce moment, inspira à la comtesse une telle horreur pour l'odeur de cette plante, qui lui rappeloit un si triste souvenir, que jusqu'à a la fin de sa vie elle n'a pu la sentir sans tomber dans les plus affreuses convulsions. Une remarque singulière, qu'on n'a jamais faite, c'est que les protestans, dans beaucoup de cérémonies de leur culte, et surtout dans leurs cérémonies funèbres, ont pris une infinité d'usages de l'ancien paganisme. Par exemple, ces aromates répandus sur les morts, cette coutume d'aller leur dire le *dernier adieu,* de leur baiser la main, ou même de les embrasser ; une trompette qui annonce l'agonie et la mort, les branches de verdure et les citrons donnés à ceux qui suivent le convoi ; un repas solennel après le convoi, et même des pleureuses à gages aux enterremens, etc., toutes ces choses se pratiquent dans le

Nord et dans une partie de la Suisse, et ne sont qu'une imitation fidèle des antiques cérémonies funéraires des païens.

Le *croton* panaché de vert et d'un jaune d'or, des Moluques, est un bel arbrisseau cultivé dans les Indes orientales, où l'on se sert de ses rameaux, pour orner les arcs de triomphe, les lits et les portes dans les jours de mariage et de cérémonie. On en couvre aussi les cercueils des enfans et des célibataires dans les pompes funèbres (1).

LES PLANTES PARASITES.

Le *gui* de chêne est la plante parasite la plus célèbre. Les druides avoient une vénération particulière pour le chêne; ils alloient au commencement de leur année dans une forêt, où ils élevoient un autel de gazon au pied du plus beau

(1) Le *croton* est un genre de plantes, presque toutes étrangères, de la famille des euphorbes.

chêne; ils gravoient sur le tronc de l'arbre les noms des dieux qu'ils croyoient les plus puissans; ensuite un druide, vêtu d'une tunique blanche, montoit sur le chêne, y coupoit le gui avec une serpe d'or; les autres druides le recevoient dans un voile blanc; enfin on faisoit tremper ce gui dans une eau qu'on distribuoit au peuple, comme un préservatif contre les sortiléges et les maladies.

Voici sur le gui une fable rapportée dans l'Edda: Le dieu Balder rêva que sa vie, quoique faite pour être immortelle, étoit menacée d'un grand danger: les dieux convinrent de conjurer tous les périls que pouvoit craindre Balder. La déesse Frigga, mère de Balder, se chargea de cette entreprise; en conséquence, elle exigea un serment du feu, de l'eau, de tous les métaux, des pierres, de la terre, des poissons, de tous les animaux et de tous les végétaux, de ne faire aucun mal à Balder. Après la con-

clusion de ce traité solennel, les dieux se firent un amusement, dans leurs grandes assemblées, de lancer à Balder des flèches, des pierres, des torches enflammées, et de lui donner de grands coups d'épée, parce que tout cela ne pouvoit le blesser. Loka, mauvais génie, ennemi des dieux, alla, sous la figure d'une vieille femme, demander l'hospitalité à Frigga ; la déesse conta cette histoire à la feinte vieille, qui lui demanda si toutes les choses de la nature, sans exception, avoient fait le serment : Frigga répondit qu'il n'y avoit qu'un seul arbuste (le gui), auquel elle ne l'eut pas demandé, parce qu'il étoit si foible qu'elle n'en craignoit rien. A ces mots Loka disparut, il alla couper ce gui, il en fit un trait aigu, se rendit à l'assemblée des dieux lança ce javelot contre Balder et le tua. Tout dans la nature pleura Balder, et surtout les arbres qui furent long-temps inconsolables.

Aujourd'hui les peuples du Holstein et des contrées voisines appellent le gui, *rameau des spectres*, à cause de ses propriétés magiques.

Apulée nous a conservé quelques vers de l'ancien poète Lélius, où le gui est cité comme une des choses qui peuvent rendre un homme magicien.

La *cuscute* est une plante parasite, d'une espèce singulière, en ce qu'elle ne le devient qu'après avoir tiré sa première nourriture de la terre par un filet qui lui sert de racine, et qui se dessèche ensuite quand elle s'attache sur une autre plante ; semblable à ceux qui renoncent aux ressources qu'ils tiennent de la nature pour se livrer à la paresse en vivant lâchement aux dépens des autres.

Angrec est une plante parasite des îles Moluques. Dans l'île de Ternate, les princesses du sang en mettent dans leurs cheveux, et ne souffrent pas que des domestiques et des esclaves s'en pa-

rent. Les sœurs et filles de roi se sont réservé le droit exclusif de la porter; persuadées, dit M. Adanson, que la nature en ne faisant naître cette plante que dans des lieux élevés, indique clairement que ses fleurs ne peuvent convenir à des gens de basse extraction aussi l'appelle-t- on *fleur de princesse.*

Ans-joli-maravara est une plante parasite du Malabar; les Indiens ne font aucun usage de ses fleurs, quoiqu'elles soient fort belles; ils ne veulent ni en orner leurs temples, ni en porter, parce qu'ils ont horreur des plantes parasites, qu'ils regardent comme des espèces de monstres.

Fleurs qui portent le nom de personnages qui ont existé.

On pourroit faire un herbier intéressant, intitulé : L'*Herbier de la reconnoissance et de l'amitié*, en donnant toutes les plantes qui *portent le nom de personages qui ont existé.*

Le nombre en est infini, car il n'y a point de grand botaniste qui n'ait donné au moins à une plante le nom d'un ami ou celui d'un protecteur. J'en désignerai seulement quelques-unes.

Il seroit possible que le *sceau de Salomon* dût son nom au roi Salomon, qui avoit fait une étude si approfondie des plantes.

La plante appelée *chasse-bosse, corneille, lysimachus,* a pris ce dernier nom latin de Lysimachus, fils d'un roi de Sicile, qui le premier mit cette plante en usage.

L'*euphorbe,* plante d'Afrique, fut ainsi nommée du nom d'Euphorbe, médecin de Juba, roi de Lybie, qui composa un livre sur cette plante, et qui fit l'honneur à son médicin de lui donner son nom.

Ce fut le roi Eupator qui mit à la mode l'*agrimonium eupatorium*, à laquelle il donna son nom.

Quelques auteurs ont dit ques les mar-

guerites, *bellis* en latin, ont pris leur nom des *Belidés*, petites-filles de Danaüs.

On a donné à un genre de plantes le nom de *Tournefort*, et ce grand botaniste méritoit bien cet honneur. Linnée a donnée aussi le nom de *rajania* à un genre de plante en l'honneur de Ray, célèbre botaniste. A la gloire des sciences, ceux qui les ont cultivées ont en général été exempts de cette basse envie, qui si souvent a déshonoré la littérature française (1).

Le *randia*, arbrisseau d'Amérique, a reçu son nom de celui de *Rand*, botaniste.

La *monsonia*, plante charmante, doit son nom à une Anglaise, lady Monsonia.

---

(1) Je dis *française*, car les gens de lettres, anglais, italiens, allemands, ont donné souvent de grands exemples d'une généreuse impartialité pour leurs rivaux.

On ne dit point l'origine du nom de l'épinard sauvage, appelé en français *le Bon Henri* ; mais l'épithète, jointe au nom, n'exprime-t-elle pas clairement qu'on a donné à cette plante le nom de Henri IV ? ce qui est d'autant plus vraisemblable, que ce prince est le premier de nos rois qui ait fait voyager à ses frais de jeunes botanistes, et qui ait établi et formé un jardin de botanique (1).

Le botaniste Commerson, qui a fait le tour du monde, a découvert une grande quantité de plantes auxquelles il a donné des noms de ses amis. Il appela, du nom de sa femme et du sien, *pulcheria commersonia,* une plante dont la fructification renfermoit deux espèces de cœurs étroitement unis. Une autre plante, dont la fleur en étoile ne paroît que durant quelques heures, sur un fond noirâtre qui semble parsemé

(1) Ce fut à Marseille.

de larmes, fut nommée par lui *verronia tristiflora*, et consacrée à perpétuer le souvenir de la mort de son ami Verron, qui s'étoit embarqué avec lui.

Commerson, abusant du droit de nommer des plantes, donna à quelques-unes, en épigramme, des noms de ses ennemis, entr'autres, il appela *colletia* une plante singulièrement épineuse, du nom de *Collet*, un de ses ennemis.

DES COURONNES.

La plupart des auteurs conviennent que la couronne fut, dans son origine, plutôt un ornement du sacerdoce qu'une marque de royauté; les souverains la prirent ensuite.

Les anciens se servoient de couronnes dans les cérémonies religieuses et profanes, dans les sacrifices offerts aux dieux, dans les jeux, dans les festins, dans les combats et après la victoire.

La couronne civique (donnée lorsqu'on avoit sauvé la vie à un citoyen)

étoit de feuilles de chêne. Celui qui l'avoit reçue jouissoit à jamais de grands priviléges.

Dans les siéges de ville, on donnoit une couronne faite de graminées.

Timoléon un jour à la tête de son armée, rencontra des voitures chargées d'ache, propre à faire de la jonchée. Timoléon dit aussitôt qu'il prenoit cette rencontre pour un augure favorable, parce que la couronne des jeux isthmiques étoit faite de cette plante. Sur cette parole et sur l'ordre même de Timoléon, tous ses soldats se firent des couronnes de cette plante, ils se les mirent sur la tête et marchèrent ainsi au combat, avec la même joie que s'ils eussent été certains de remporter la victoire, et ils furent en effet vainqueurs.

Le poète tragique Euripide, beaucoup plus jeune que Sophocle, n'éprouva des Athéniens que des injustices, il s'expatria et périt misérablement dans son exil. Sophocle, lorsqu'il

apprit sa mort, étoit au théâtre, occupé à faire jouer une de ses pièces; aussitôt il ordonna aux acteurs de quitter leurs couronnes de fleurs (ce qui étoit un signe d'affliction), et il prit le deuil.

Philippe, roi de Macédoine, et père d'Alexandre le Grand, après une victoire, se livrant à l'excès d'une joie indécente, se couronna de fleurs, et passa ainsi en triomphe entre les files des prisonniers de guerre. Demadès, qui étoit au nombre de ces malheureux, lui dit: "O vous qui êtes roi, comment se peut-il que, revêtu par les dieux de la dignité d'Agamemnon, vous n'ayez pas honte de jouer le personnage de Thersite!"

Philippe, frappé de la justice de ce dur reproche, quitta sa couronne de fleurs, admira la hardiesse de Demadès, et lui rendit au même moment la liberté.

Un messager vint de Mantinée apprendre à Xénophon, qui sacrifioit aux dieux, que son fils Gryllus avoit été

tué. Xénophon quitta sa couronne de fleurs et continua son sacrifice. Le messager ayant ajouté que Gryllus étoit mort vainqueur, Xénophon reprit sa couronne.

Polémon, jeune Athénien, s'en retournant un matin chez lui, après avoir passé la nuit à table, vit la porte du philosophe Xénocrate ouverte; Polémon, la tête couronnée de roses, couvert d'une robe éclatante, les bras demi-nus, alla se placer sur les bancs occupés déjà par une foule de jeunes disciples: il n'y prit séance que pour tourner en ridicule la sagesse du maître. Xénocrate interrompit la matière qu'il traitoit, et fit un discours si noble et si touchant sur la modestie et sur la tempérance, que Polémon perdit toute son audace, il rougit pour la première fois, ôta doucement sa couronne de fleurs, s'enveloppa dans son manteau, et rendu à la vertu par cette seule leçon, il devint, de l'homme le plus vicieux, un des

plus célèbres philosophes de son temps. Le tyran de Syracuse avoit promis une couronne d'or à celui qui videroit une certaine mesure de vin; Xénocrate, malgré sa tempérance habituelle, remporta ce prix; mais il ne garda pas la couronne, il la mit sur une statue de Mercure en se retirant chez lui; il avoit coutume, les autres jours, de placer une couronne de fleurs sur cette même statue.

Les Tarentins avoient appelé Pyrrhus à leur secours. Un citoyen de la ville, nommé *Méton*, voulut les dissuader de recourir à ce prince; mais n'osant le faire ouvertement, il contrefit l'ivrogne, afin de pouvoir, sans qu'on s'y opposât, assembler le peuple autour de lui. Il ceignit sa tête d'une *couronne de fleurs fanées*, s'habilla ridiculement, et alla dans cet état sur la place publique, où, suivi de tout le peuple, il harangua ses concitoyens, et en entraîna beaucoup dans son parti.

Caligula fit mourir le fils de Pastor, et le même jour il invita Pastor à souper. Ce dernier s'y rendit sans que rien parût sur son visage. Lorsqu'il fut à table, le tyran lui envoya des parfums et *une couronne de fleurs:* il les prit, quoiqu'on ne dût pas porter de couronne de festin dans le deuil ou dans l'affliction ; mais le tyran observoit s'il l'accepteroit. Sénèque, après avoir conté ce trait de Pastor, ajoute: "Si vous me demandez le motif de cette conduite....il avoit un seconds fils."

Ce que les arts et la littérature peuvent offrir de plus ingénieux ou de plus frappant, est en général dû *aux contrastes*; le talent de les combiner demande autant d'imagination que de goût ; et c'est surtout en cela que les anciens surpassent infiniment les modernes. Les contrastes forment des images, et nous aimons mieux les dissertations que les tableaux. Les anciens savoient peindre ; nous ne savons qu'analyser. Si

les modernes vouloient nous représenter un vieillard conservant les grâces et la gaîté de la jeunesse jusque sur le bord de la tombe, ils feroient une satire ou un panégyrique, des épigrammes ou des réflexions *philosophiques*. Les anciens, pour exprimer cette idée, peignent Anacréon sortant d'un festin, et entrant dans un jardin; il chancelle, il peut à peine se soutenir; mais il chante encore, il est couronne de fleurs, et après avoir fait quelques pas, sa lyre échappe de sa main, et sa couronne de roses tombe au pied d'un cyprès !....

Voilà ce qui, dans les ouvrages d'imagination, vaudra toujours mieux que de la métaphysique.

Lemnisque étoit une couronne de fleurs, entortillée de rubans de laine avec de longs bouts pendans. Le préteur la mettoit sur la tête du gladiateur plusieurs fois victorieux, pour marque de sa bravoure et de son affranchissement.

Astérion, dans l'antiquité, étoit un fleuve, dans lequel croissoit une plante dont on faisoit des couronnes à Junon; parce que ce fleuve fut père de trois filles, *Eubée*. *Prosyne* et *Acrée*, qui servirent de nourrices à Junon.

Chez les Grecs, les nouveaux époux portoient des couronnes de pavot et de sésame, fleurs consacrées à Junon.

Pandore fut la première déité que les Grâces couronnèrent.

Fleurs et végétaux vaguement indiqués, c'est-a-dire, qui ne sont point nommés.

Sainte Casilde, fille d'un roi maure, portoit en secret à manger à des prisonniers chrétiens, malgré les sévères défenses de son père. On raconte qu'un jour le roi la surprit sur le chemin qui conduisoit aux prisons; il voulut voir ce qu'elle tenoit de caché dans le pan de sa robe; Sainte Casilde le découvrit

en tremblant, mais les alimens se trouvèrent changés en fleurs.

Saint Augustin cite une femme aveugle qui, dans une procession, ayant fait toucher un bouquet à la châsse de Saint Etienne, se frotta les yeux avec ce bouquet et recouvra la vue.

De vieilles chroniques disent que Baudouin, frère du fameux Roland, fut blessé à mort dans un combat ; après une confession publique, il arracha trois brins d'herbe, *en l'honneur de la Sainte Trinité*, et les avala au lieu de Viatique, se communiant ainsi lui-même. Trait curieux, dit M. Gaillard (1), et qui indique sûrement un usage d'un temps où l'on attachoit la plus grande vertu aux symboles et à la direction d'intention.

Les empereurs de Constantinople, dans leurs largesses au peuple, employoient une forme qui avoit toute la

---

(1) Histoire de Charlemagne.

grâce d'une bienfaisance délicate; ils jetoient des bouquets contenant des pièces d'or et d'argent.

Jadis, dans les festins suivis d'une, fête, la dame la plus qualifiée mettoit sur la tête du seigneur qui donnoit la fête, une guirlande de fleurs. On prétend, que le duc d'Alençon, frère de Henri III. fut empoisonné par un bouquet qu'une courtisanne lui fit sentir. On a dit que la belle Gabrielle avoit été empoisonnée dans une pêche; il est certain qu'elle mourut presque subitement après en avoir mangé une.

La fable dit qu'Esope offrit à Mercure *un bouquet* de fleurs des champs, et que le dieu, en récompense, lui donna le talent de faire des fables.

Il existe à Hambourg une coutume assez singulière: jamais les gens de la campagne, qui possèdent un petit morceau de terre, n'entrent dans l'eglise sans tenir un bouquet. Leur intention est de montrer par-là qu'ils ont une

propriété. Aussi à la campagne, quelque petit que soit leur jardin, ils y ménagent toujours un coin pour des fleurs, et ils appellent ce petit carré *les bouquets de l'église.*

Kio ou *Foka-kio,* c'est-à-dire, *le livre des fleurs excellentes.* Ce livre qui contient la doctrine de *Xaca,* est très-révéré au Japon. Xaca avoit tracé de sa propre main, sur des feuilles d'arbre, les principaux articles de sa doctrine; deux de ses disciples recueillirent ces manuscrits dont ils formèrent le livre que les Japonais nomment *Kio* ou *Foka-kio.*

Les habitans de la Floride font tous les ans, vers la fin de février, une offrande solennelle au soleil. Ils remplissent d'herbes de toute espèce la peau d'un grand cerf, ensuite ils la parent de guirlandes et des fruits de la saison; puis ils l'attachent au haut d'un arbre, ils dansent autour de l'arbre en chantant des hymnes en l'honneur du soleil.

L'*Achaïe,* contrée de la Grèce, se reconnoît sur les médailles anciennes à son pot de fleurs, ou quelquefois au vase d'où s'élève une touffe de persil.

Ccnchroboles, peuples imaginaires dout parle Lucien, et qui alloient au combat sur de grands oiseaux couverts d'herbes au lieu de plumes. Le même Lucien parle de pirates imaginaires qui voguoient sur des citrouilles longues de six coudées ; les graines leur servoient de pierres dans les combats, et les feuilles de voiles, qu'ils attachoient à un mât de roseau.

Dans une caverne de l'île de Sainte-Lucie, près de la mer, est un grand bassin d'eau salée ; le fond est composé de roches, d'où s'élèvent en tout temps certaines substances qui offrent l'apparence de belles fleurs brillantes, semblables à nos soucis, mais d'une couleur beaucoup plus claire. Quand on veut cueillir ces espèces de fleurs, et lorsque la main, ou tout autre ins-

trument, s'en approche seulement à deux ou trois pieds, elles se resserrent et s'enfoncent sous l'eau. Lorsque ce mouvement a cessé, elles reparoissent et se rouvrent. Les uns prétendent que ces substances sont de véritables fleurs, et d'autres que ce sont des espèces de zoophytes.

Le temple de Vénus Erycine, en Sicile, avoit un autel en plein air, où la flamme se conservoit, dit-on, sans élémens, au milieu des herbes qui renaissoient chaque nuit.

Ovide dit qu'à Rome, les jeux floraux ayant été négligés, toutes les fleurs de cette année périrent sans avoir fleuri ; ce qu'on attribua à la colère de Flore. Le sénat fit un décret qui rétablit ces jeux. Durant ces jeux, dit Moréri, on jonchoit les rues de fleurs, de fèves et de pois. Il est singulier que les fèves fussent employées dans les réjouissances, car elles étoient spécialement consacrées aux cérémonies funèbres,

dans les lémurales, etc., et l'on en répandoit sur les tombeaux.

Népente étoit un certain philtre dont Hélène se servoit. Lorsqu'on avoit pris ce breuvage, on oublioit tous ses maux. On croit que c'est l'opium.

La secte des manichéens étoit divisée en deux ordres ; celui des *élus*, et celui des *auditeurs*. Il n'étoit pas permis aux derniers d'exercer l'agriculture, ni même de cueillir un fruit ; on le permettoit aux autres.

Les disciples de Pythagore, pour s'accoutumer à la tempérance, se faisoient servir de superbes fruits et d'autres mets recherchés, ils n'y touchoient point, et restoient à cette table le temps ordinaire, d'un repas, ensuite on desservoit sans qu'ils eussent mangé.

Antesphorie, fête en l'honneur de Proserpine. Ce nom, selon quelques-uns, vient de deux mots grecs, qui signifient : *Je porte fleurs*, parce que

Proserpine cueilloit des fleurs quand Pluton l'enleva.

Anthologie, du mot grec *anthologion*, signifie recueil de fleurs. On appelle ainsi un recueil des principaux offices qui sont en usage dans l'église grecque. L'*anthologie* est aussi un recueil des épigrammes (1) de divers auteurs grecs. Méléagre, qui vivoit sous le règne de Séleucus VI, dernier roi de Syrie, est le premier qui ait fait un recueil d'épigrammes grecques, qu'il nomma *anthologie*, parce qu'il en choisit la fleur, et qu'en outre il attribua une fleur à chacun de ses poètes : le lis à Anitès, la rose à Sapho, etc. Après lui, Philippe de Thessalonique fit, du temps de l'empereur Auguste, un second recueil, tiré de quatorze poètes ; Agathias en fit un troisième, environ cinq cents ans après, sous l'empire de Justi-

(1) Ce mot *épigrammes* ne signifie nullement ici trait satirique.

nien ; enfin Planude, moein de Constantinople, qui vivoit en 1380, fit le quatrième, qu'il divisa en sept livres, dans chacun desquels les épigrammes sont rangées par ordre alphabétique. C'est l'anthologie, telle que nous l'avons aujourd'hui imprimée.

Dans l'Enéide, Didon, avant de mourir, offre un sacrifice aux divinités infernales ; elle se fait apporter des herbes garnies de leur duvet, coupées avec une faux d'airain, au clair de la lune, et qui distillent un suc noir et vénéneux.

Dans la tragédie d'Hippolyte, d'Euripide, Hippolyte parle d'une prairie consacrée à Diane, qui étoit remplie de fleurs que les hommes purs et chastes pouvoient seuls cueillir, et dont il étoit défendu aux autres d'approcher.

Suivant la fable, Pallas, sortant du cerveau de Jupiter, s'arrêta dans la Lybie, sur les bords du fleuve Triton ; elle se mira dans ses ondes, et fit germer des plantes et des fleurs sur ses

bords. Ce fleuve, où elle vit pour la première fois son image, lui devint cher ; elle voulut être appelée la déesse de Triton.

Ramtzandor, une des idoles des Indiens, est un dieu pacifique ; il naquit à minuit, et alors le ciel fit pleuvoir des fleurs sur le lieu de sa naissance.

La *botanomancie* étoit l'art de prédire l'avenir par le moyen des végétaux. On écrivoit les noms et les questions de ceux qui venoient consulter l'oracle, sur des feuilles de végétaux exposés au vent : lorsque le souffle des zéphyrs en avoit emporté une partie, on formoit des mots avec les lettres qui étoient restées, et des réponses avec ces mots. Les végétaux employés étoient le figuier, la sauge, etc.

Siare est le nom que les habitans des îles Maldives donnent aux lieux qu'ils consacrent au dieu des vents ; ils vont à ces Siares faire leurs offrandes, qui consistent en petits bateaux chargés de

fleurs et d'herbes odoriférantes. On brûle ces herbes et ces fleurs en l'honneur du dieu des vents, et on jette les petits bateaux dans la mer, après y avoir mis le feu. Tous leurs navires sont dédiés au dieu des vents et de la mer.

Les filles d'Amboine, très-gênées par leurs parens, ont, dit-on, une adresse inimitable pour parler à leurs amans avec des fleurs et des fruits. Les amans en Turquie ont aussi composé un langage avec des fleurs.

Dans un des livres sacrés des musulmans, on trouve cette histoire: Modhar, étant en voyage, vit l'herbe broutée d'une certaine manière, ce qui lui fit connoître que le chameau qui avoit brouté cette herbe, étoit louche ou borgne, épaulé et boiteux; qu'il avoit la queue coupée et le goût dépravé. Voici sur quoi Modhar fondoit ses conjectures: l'herbe n'étoit broutée que d'un côté, d'où il avoit conclu que le chameau étoit borgne; observant qu'un des pieds

de devant appuyoit sur l'herbe plus fortement que l'autre, il avoit conclu encore que le chameau étoit épaulé et boiteux ; voyant qu'il avoit rendu ses excrémens en un tas, il devinoit qu'il n'avoit point de queue ; à l'égard du goût dépravé, il remarquoit qu'il avoit ilaissé toutes les bonnes herbes, etc. M. de Voltaire, dans son conte de zadig, a copié cette historiette.

Les *anneaux de Samothrace* étoient des espèces de talismans, faits pour porter bonheur : on y enfermoit de l'herbe coupée en certains temps, etc.

Lucullus, se trouvant en présence de l'ennemi, n'osoit livrer combat, parce que la moitié de ses soldats manquoit d'armes et paroissoit découragée. Tout à coup, un petit vent frais enleva, de la prairie voisine une énorme quantité de fleurs qu'il porta sur les casques des Romains, où elles se fixèrent, de sorte que tous ces soldats parurent, à leurs ennemis, couronnés de fleurs. Cet évène-

ment singulier fut regardé comme un prodige du plus heureux augure, il enflamma, le courage des Romains; ils se jetèrent avec impétuosité sur les ennemis, et remportèrent la victoire. On sait que ce Lucullus fut le premier qui eut des cerisiers en Europe, et qui les multiplia, en ayant apporté des greffes du Pont.

Marc-Aurèle, pour obéir à un oracle qui lui promettoit la victoire à ce prix, fit jeter dans le Danube deux lions et une prodigieuse quantité d'herbes, d'aromates et de fleurs.

Les Grecs mettoient aux portes des personnes mourantes, des branches d'acanthe et de laurier. Chez les Romains, on sonnoit du cor quand elles rendoient le dernier soupir, ce qui s'appeloit conclamation (1).

---

(1) On appeloit encore conclamation, le signal qu'on donnoit aux soldats pour ployer bagage, et pour decamper.

C'étoit la coutume des Romains, quand il y avoit des bœufs dangereux, de leur attacher du foin aux cornes, afin qu'en les voyant de loin, on pût s'en garantir. On en fit un proverbe : *Il a du foin à la corne*, s'entendoit d'un homme dangereux.

Les prêtres égyptiens présentoient à ceux qui venoient dans leurs temples, une roue qu'ils faisoient tourner rapidement, et des fleurs. Par la roue, ils vouloient faire souvenir de l'instabilité des choses humaines ; et par les fleurs, ils rappeloient la brièveté de la vie.

Anthius, ou *Fleuri*, étoit un surnom de Bacchus, à Athènes, et à Patras en Achaïe, parce que ses statues étoient couvertes d'une robe chargée de fleurs.

Théophraste dit (dans ses Caractères) que c'étoit une coutume de son temps de consacrer à Esculape un grand anneau auquel on suspendoit des couronnes de fleurs.

Le peintre Pausias devint amoureux dans sa jeunesse de la bouquetière Glycère, et pour lui plaire, il joignit au talent de peindre la figure celui d'imiter parfaitement avec le pinceau les couronnes de fleurs naturelles que formoit Glycère. Ce fut alors qu'il représenta Glycère assise composant une guirlande de fleurs : tablaeu dont Lucullus acheta la copie deux talens (c'est-à-dire 9,400 l.)

Aristippe voyant un jour Diogène qui lavoit des herbes, lui dit que, s'il vouloit aller à la cour de Denys, il ne seroit pas réduit à ne manger que des légumes. "Et toi, lui répondit Diogène, si tu voulois vivre comme moi, tu ne flatterois pas un tyran."

On sait que les anciens ont excellé dans l'art des embaumemens.

Le mot *momie*, suivant beaucoup d'auteurs, vient de la plante *amomum* qui entroit dans les embaumemens.

Protée, dans la mythologie, prenoit

à son gré toutes sortes de formes ; il se changeoit en arbre, en fleur, etc. Les Egyptiens disoient que les Grecs avoient inventé cette fable, d'après une coutume des rois d'Egypte, qui, aux jours de cérémonies, portoient sur leur tête, tantôt des branches d'arbres, des fleurs, des parfums, tantôt la dépouille d'un lion, d'un dragon, etc.

On lit dans Quinté Curce, que dans la maladie de Ptolomée, un serpent montra à Alexandre, dans un songe, la plante qui devoit le guérir. Rien n'est plus commun chez les anciens que les remèdes indiqués ainsi aux malades dans leurs songes. Marc-Aurèle, dans ses Pensées, remercie les dieux de lui avoir indiqué dans ses songes des remèdes pour ses vertiges et contre le crachement de sang. Beaucoup d'autres philosophes aussi véridiques ont eu la même croyance, causée par des hasards aussi singuliers.

Les Grecs disoient que Minerve avoit

reçu le nom de *Hygea* pour avoir montré en songé à Périclès une plante qui guérit un ouvrier tombé du haut d'un échafand.

Les musulmans prétendent qu'à la naissance de Mahomet, tout repoussa, tout reverdit miraculeusement, et que la terre se couvrit de fleurs et de fruits.

Les armes de la ville de Magdebourg sont une jeune fille tenant un couronne de fleurs ; sa devise est: *Verbum Dei manet in aeternum ; la parole de Dieu demeure éternellement*.

On fit à la cour de Savoie, en 1620, un carrousel, dont le sujet étoit *la dispute des fleurs*, pour mériter l'honneur de couronner la princesse de Piémont le jour de sa fête. Chaque chevalier avoit pris le nom d'une fleur, et toutes les devises avoient rapport aux fleurs.

On voyoit à Leipsick, il y a douze ans, une chose singulière et touchante, qui duroit alors depuis cinq ans : tous

les matins, au point du jour, on trouvoit sur le tombeau d'une jeune personne (mademoiselle Bause); une offrande des plus belles fleurs, et en toutes saisons, sans qu'on ait jamais pu savoir quelle main déposoit ces fleurs mystérieuses.

Lulaf est le nom que les Juifs donnent à des guirlandes et à des bouquets de myrte, de saule et de palmes, dont ils ornent leurs synagogues à la fête des Tabernacles.

Chardin prétend qu'il existe en Perse un arbrisseau qui empoisonne le vent, c'est-à-dire, que le vent passant pardessus ces arbustes, en prend une qualité vénéneuse. Les Persans donnent à ces arbustes, un nom qui siguifie *herbe qui empoisonne le vent.*

Voici une fable indienne rapportée dans l'Histoire des cérémonies religieuses. "Un bramine, nommé Rawana, offroit tous les jours cent fleurs à Ixora. Le dieu, un matin, voulant

l'éprouver, prit une fleur et se plaignit de la diminution du don; Rawana compta les fleurs et n'en trouva que quatre-vingt dix-neuf; il n'hésita point à proposer de s'arracher un œil sur-le-champ pour suppléer à la centième fleur. Ixora ne le permit pas, et récompensa magnifiquement son zèle."

Les musulmans ont un jeûne pendant lequel il leur est défendu de sentir des parfums ou des fleurs.

Jean, duc de Berri, oncle de Charles VI, donna au chapitre de Notre-Dame, son hôtel de Nesle, à condition que, tous les ans, le 1er de mai, les chanoines feroient une procession avec un rameau vert à la main, et que l'église seroit jonchée d'herbe verte.

Le Camoëns dit dans la Lusiade, qu'auprès des lieux où commence le cours du Gange, est une nation qui ne se nourrit que du parfum des fleurs. Pline et Solin ont sérieusement débité une fable semblable.

Suivant l'Edda, toute l'herbe de la terre fut formée des cheveux du géant *Ymer*.

Une guirlande de fleurs, dans le quatorzième siècle, causa une révolution et la mort d'un grand souverain : Albert I, fils de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg et premier duc d'Autriche, fut couronné empereur après avoir remporté une victoire sur Adolphe de Nassau, son compétiteur, qu'il tua de sa main en 1298. Ce prince opprima la Suisse, qui se révolta. Il se disposa à l'aller réduire ; il se mit à la tête de son armée, emmenant avec lui Jean, duc de Souabe, son neveu, dont il retenoit injustement le patrimoine ; il méprisoit ce jeune prince, qu'il regardoit comme un jeune homme foible et efféminé. Un jour sur les bords de la Reuss, dans un festin avec tous les chefs de son armée, il mit une guirlande de fleurs sur la tête de ce jeune prince, en lui disant que *cet ornement lui*

convenoit mieux qu'un casque. Cette humiliante ironie, en présence de tant de guerriers, mit dans l'âme du duc de Souabe un si violent ressentiment, qu'il forma aussitôt le projet de se venger, et en effet, il tua l'empereur sur les bords de cette rivière, où l'on étoit campé, en 1308.

M. Vaillant, dans son Voyage en Afrique, vit dans un désert une belle fleur inconnue ; il eut le courage de camper là six semaines pour recueiller et rapporter de la graine de cette plante.

Plusieurs noms de baptême sont des noms de fleurs : Suzanne signifie *lis*. Antoine et Antoinette *fleurs*, Chloe *herbe verte*, etc.

Les Athéniennes parfumoient leurs vêtemens de la plante *parthenon*, dont les murs de leur ville étoient couverts ; et elles en avoient toujours dans leurs poches.

Le *rond des fées* est un assez grand espace de gazon pelé, que l'on remar-

que quelquefois dans les campagnes. Le peuple prétend qu'il est formé par les danses nocturnes des sorcières. On ne sait pas précisément ce qui produit cet effet singulier, que l'on attribue à diverses causes. Le *mnème céphalique* est un baume entièrement composé de simples, que Charles, duc de Bourgogne, acheta d'un médecin anglais pour la somme de dix mille florins. On prétend qu'en s'en frottant les narines et les oreilles, il conserve dans l'esprit un souvenir perpétuel des choses passées.

On dit qu'un landgrave de Hesse donnoit tous les ans un bœuf à son médecin, pour lui avoir appris le secret de l'onguent de la plante linaire.

Voici encore quelques proverbes relatifs aux végétaux: Pluie en avril donne des fleurs en mai. Du tonnerre en avril, c'est du foin et du blé. Sème en poudre en automne, au printemps dans la boue.

Phyllobolie, mot qui désigne l'usage où étoient les anciens de jeter des

fleurs et des feuilles de plantes sur le tombeau des morts. La phyllobolie se pratiquoit aussi à l'occasion des victoires gagnées par un athlete dans quelqu'un des jeux publics. On ne se contentoit pas de jeter des fleurs au victorieux, on en jetoit encore à tous ses parens, quand ils se trouvoient avec lui.

On sait que les sauvages, par une opération très-douloureuse, peignent des fleurs sur leur corps, et d'une manière ineffaçable.

Angemme est une fleur imaginaire du blason, qui ressemble à la quintefeuille. Le cimetière de Zug est très-remarquable par la beauté des fleurs qu'on y cultive. Chaque tombe est entourée d'arbustes et de fleurs cultivées par des parens et des amis qui tous les jours viennent les arroser. De grandes croix dorées sont placées derrière ces tombeaux, et les dimanches et les fêtes, ces croix brillantes sont sourchargées de

guirlandes et de couronnes de fleurs, fragiles ornemens déposés au pied de la croix par de fidèles souvenirs! Le plus bel emploi des fleurs est celui que la religion consacre dans ses temples et dans ses cérémonies les plus augustes. On se souvient encore de la procession de Saint-Sulpice à la Fête-Dieu; mais ce qui, dans ce genre, surpassoit tout, c'étoit cette même fête célébrée au Paraguai sous le gouvernement des jésuites. En voici une description abrégée, tirée de l'Histoire du Paraguai, livre 4.

L'idée de cette fête étoit de rassembler toutes les créatures, tous les êtres animés, toutes les productions de la terre, pour honorer et pour louer le créateur de l'univers, enfin de mettre en action ce sublime cantique:

« Plantes qui naissez de la terre, « bénissez toutes le Seigneur, louez-« le et relevez sa souveraine grandeur « dans tous les siècles. Fontaines, bé-

« nissez le Seigneur, etc.. Baleines et « poissons qui vivez dans les eaux, bé- « nissez tous le Seigneur, etc.... Oi- « seaux du ciel.... bêtes privées ou « sauvages, bénissez le Seigneur.. En- « fans des hommes, bénissez le Sei- « gneur, louez-le et relevez sa souve- « raine grandeur dans tous les siècles, « etc. » *Daniel, chap.* 3. Toutes les rues par lesquelles devoit passer le Saint-Sacrement étoient tapissées de verdure encadrée dans des bordures de fleurs ; en sortant de la ville, on entroit dans de longues allées d'orangers et de citronniers, dont les arbres étoient réunis par des guirlandes de jasmin et d'amaranthe ; ces allées, de distance en distance, étoient coupées par des arcs de triomphe de feuillages et de fleurs, sur le sommet desquels on voyoit des milliers d'oiseaux d'un plumage éclatant, et retenus par des fils imperceptibles. A côté de ces arcs de triomphe étoient des fontaines jaillissantes et des bassins

d'une eau limpide, remplis de beaux poissons, couverts d'écailles argentées et chatoyantes, et dont les formes se dessinoient parfaitement sur un sable d'or. D'espace en espace, on apercevoit des deux côtés de l'allée, dans des buissons de myrte et de roses, des lions et des tigres enchaînes, mais qui paroissoient n'être attachés que par des liens de fleurs ; des multitudes d'enfans représentant des anges, et suivis par des troupes de jeunes vierges, vêtues de blanc et couronnées de laurier, jonchoient la terre de fleurs et d'herbes odoriférantes ; de vingt pas en vingt pas on rencontroit des espèces d'autels de verdure, couverts d'élégantes corbeilles remplies de fruits, de légumes et d'épis de tous les grains de la terre, et de vases de cristal pleins de lait : au pied de ces autels, brûloient des parfums précieux dans des cassolettes d'or, enrichies de pierreries ; un grand orchestre fermoit la marche, mais il ne

jouoit que par intervalle, afin de laisser entendre le murmure de l'onde, le ramage des oiseaux, le rugissement des lions et des tigres, et les voix humaines qui chantoient le cantique de Daniel que l'on vient de citer; et quel devoit être l'effet inconcevable de ces paroles sublimes, de cet appel à toute la création, auquel répondoit aussitôt toute la nature entière !....

FLEURS DE MOISISSURE ET FLEURS DE TANNÉE.

Il y a une telle surabondance de beautés dans la nature, qu'il existe une infinité de chefs-d'œuvres sortis de ses mains, que la foiblesse de notre vue ne nous permet pas d'apercevoir, et que nous ne pouvons découvrir qu'à l'aide du microscope; et sans doute l'inconcevable divisibilité de la matière doit nous faire penser qu'il en est beaucoup d'autres encore qui échappent même au microscope.

Moisissure se dit des corps qui se corrompent à l'air, par le principe d'humidité qui s'y trouve caché, et dont la corruption se montre par une espèce de duvet blanc à leur surface. Cette moisissure est très-curieuse à voir au microscope ; elle y représente une espèce de prairie, d'où sortent des herbes et des fleurs, les unes en boutons, d'autres épanouies et fraîches, d'autres fanées, dont chacune a sa racine, sa tige et toutes les autres parties naturelles aux plantes ; on en peut voir les figures dans la Micrographie de Kook. On observe la même chose de la moisissure qui s'amasse sur la surface des liquides. Bradley a observé avec soin cette moisissure dans un melon ; il a trouvé que la végétation de ces petites plantes se faisoit excessivement vîte : chaque plante a une quantité de semences qui ne paroissent pas être trois heures à jeter racine, et dans six heures de plus, la plante est dans son état de maturité.

Les fleurs *de la tannée* offrent un autre phénomène très-singulier; les ouvriers employés au *tan* ont donné ce nom à plusieurs touffes d'une espèce de gazon de belle couleur jaune mat, dispersées en différens endroits sur le haut des monceaux de tan qui ont servi plusieurs mois à tanner et couvrir des cuirs de bœufs, qu'on range par lits l'un sur l'autre, dans des fosses faites à cet usage; ensuite de quoi ce tan, retiré des mêmes fosses, est mis en gros tas.

Ce tan, après avoir servi, est alors appelé par les ouvriers *de la tannée*, et cette matière ne sert qu'à faire des mottes, dont on sait que les pauvres se servent, faute de bois, pendant l'hiver.

Les touffes en manière de gazon dont on vient de parler, font donc la végétation connue chez les tanneurs sous le nom de fleurs de la tannée. Cette végétation sort de la substance de la tannée en une espèce d'écume, qui peu à

peu s'épaissit en consistance de pâte molle de couleur jaune citron, et de l'épaisseur de six à huit lignes.

A mesure que cette plante végète, sa surface devient poreuse et spongieuse, bouillonnée, remplie d'une infinité de petits trous de différens diamètres, dont les interstices forment une espèce de réseau, plus ou moins régulier, et souvent interrompu par des bouillons qui s'élèvent un peu au-dessus de la superficie de cette matière; quand elle est à son dernier point d'accroissement, elle a plus de rapport à la surface d'une éponge plate et fine qu'à toute autre végétation. Sa couleur augmente toujours jusqu'au jaune doré, et alors elle devient un peu plus solide en se desséchant à l'air.

On n'aperçoit dans la matrice de cette végétation aucune fibre qu'on puisse soupçonner être ou faire les fonctions de racine pour la production de cette végétation, qui a d'abord une légère

odeur de bois pourri, laquelle augmente par la suite. Sa saveur a quelque chose de styptique.

Pendant le premier jour de la naissance de la végétation, elle paroît fort agréable à la vue, légère et comme fleurie, lorsque les portions de gazon qu'elle forme s'étendent circulairement en façon de lobes, jusqu'à dix ou douze pouces de diamétre; mais si par hasard elle se trouve naître en un lieu exposé au midi (ce qui lui est favorable pour sa production et non pour sa durée) les rayons du soleil la résolvent dès le second jour en une liqueur bleue jaunâtre, laquelle en peu de temps se condense et se convertit entièrement en une croûte sèche, épaisse d'environ deux lignes.

La végétation ayant ainsi disparu, on trouve quelques jours après, sous cette croûte, une couche, un lit de poussière noire très-fine, qui a assez de rapport à la poussière que l'on découvre

dans le lycopode, et qui na paroît être que de la tannée dissoute, puis desséchée, et enfin couverte d'une espèce de terreau réduit en poudre impalpable.

La fleur de la tannée paroît tous les ans, vers le commencement du mois de juin, ou quelquefois plutôt, suivant la chaleur du printemps; il est donc assez vraisemblable que le tan qui a servi à tanner les cuirs, est la matrice de cette végétation.

LA PALINGENESIE ET LA TRANSPLANTATION.

Digby, un Anglais (grand amateur du merveilleux), dans son livre de *la Végétation des Plantes*, cite plusieurs expériences par lesquelles des plantes réduites en cendres redonnent l'apparence de plantes, c'est-à-dire, reprennent à l'œil la forme et le dessin de ce qu'elles étoient avant leur destruction. J'ai parlé avec détail, dans mes

Plantes usuelles, de cette prétendue *palingénésie*, que j'ai rapprochée d'un autre phénomène que le hasard m'a fait découvrir, qui explique la formation des pierres herborisées, et qui prouve que cette formation n'est nullement un *jeu de la nature*, un simple effet du hasard, mais est au contraire une loi invariable et constante.

La *transplantation* est une méthode chimérique de guérir les maladies, et que Paracelse recommande très sérieusement. Elle consiste à faire passer une maladie d'un homme dans un autre, ou dans un animal, ou même dans une plante, de façon que le sujet qui l'a communiquée en est totalement délivré.

Le même auteur assure avoir vu guérir une tumeur par le téléphium récemment arraché, appliqué sur la tumeur, et ensuite planté et cultivé avec beaucoup de soin; les transplanteurs recommandent de veiller avec une ex-

trême attention aux plantes et aux animaux dans lesquels on a fait passer ces maladies, parce que, lorsqu'ils souffrent ou qu'ils meurent, la personne de qui ils ont reçu la maladie, se sent aussitôt de leur altération. On a raconté qu'un homme ayant transplanté sa maladie dans un chêne, fut considérablement incommodé d'une blessure qu'on fit à cet arbre. Les Allemands regardent le téléphium comme la plante la plus favorable à la transplantation.

Les savans, toujours occupés d'objets sérieux, devroient être plus raisonnables que le commun des hommes, et cependant les systêmes les plus bizarres qu'on ait jamais formés, les opinions les plus extravagantes que l'esprit humain ait adoptées, viennent d'eux. Le savant docteur Lister, dans les Transactions philosophiques, soutient l'opinion la plus ridicule sur les moussons, ou vents alisés; il prétend qu'ils sont produits en grande partie par l'haleine ou

le souffle qui sort d'une plante marine, appelée *sargossa,* ou *lenticula marina,* laquelle croît en grande quantité dans ces parages. Il appuie cette étrange conjecture par des raisonnemens aussi bizarres qu'obscurs.

Légumes et fruits qui ne naissent point sur des arbres.

Jacob, troisième patriarche, fils d'Isaac et de Rebecca, engagea son frère Esaü à lui céder son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, que celui-ci désiroit ardemment en revenant de la chasse. Les anciens (dit Bomare) faisoient gran cas des lentilles. Athénée met en maxime, dans la bouche des stoïciens, que *le sage faisoit tout bien, et qu'il assaisonnoit parfaitement les lentilles.* Le poète Sopater fut surnommé *Lenticulaire,* à cause de son goût pour ce légume. Et de nos jours, toute l'école de médecine prononce que les lentilles ne conviennent

ni comme aliment sain, ni comme remède. Le grand Albert assure que si l'on étoit mordu par une personne venant de manger des lentilles, on mourroit sur-le-champ.

Dans une des fuites de Marius, son fils allant dans les terres de son aïeul pour ramasser des vivres, fut poursuivi ; celui qui avoit soin de ces terres le cacha dans une charrette chargée de *fèves*, et par ce moyen le sauva (1).

Les anciens croyoient que le monde étoit rempli de démons et de spectres ;

---

(1) Après avoir voulu tuer Caius Marius, les habitans de Minturne protegèrent sa fuite, et l'escortèrent pour le conduire au bord de la mer ; il falloit ou passer dans le bois sacré de la nymphe *Marica* (dont il étoit défendu de sortir lorsqu'on y étoit entré), ou faire un très-grand circuit, ce qui étoit dangereux. Le plus vieux de la troupe se mit à crier qu'il n'y avoit point de chemin défendu par lequel on ne dût passer pour sauver Marius ; il y passa le premier, et tout le reste le suivit.

ce fut pour appaiser ces malins génies, qu'on jetoit sur les tombeaux quantité de fèves, qui passoient pour le symbole de la mort. Pythagore ordonna à ses disciples de s'abstenir des fèves. On explique diversement cette défense ; les uns disent que ce fut simplement comme un aliment malsain ; d'autres l'attribuent à la croyance que les fèves contiennent les âmes des morts, et parce qu'on trouve sur leurs fleurs des lettres lugubres ; d'autres disent que cette défense donne à entendre qu'on ne doit point accepter de charges publiques ; car plusieurs peuples de la Grèce se servoient des fèves, au lieu de petites pierres, pour l'élection de leurs magistrats ; et selon Plutarque, Pythagore recommandoit ainsi figurément, à ses disciples, de préférer une vie privée aux magistratures ; d'autres, enfin, cherchent cette explication dans la philosophie de Pythagore ; et comme il avoit enseigné que la fève étoit née en

même temps que l'homme, formée de la même corruption, et qu'il trouvoit dans la fève je ne sais qu'elle ressemblance avec les corps animés, il ne doutoit point qu'elle n'eût une âme sujette, comme les autres, aux vicissitudes de la transmigration; et par conséquent, que quelques uns de ses parens ne fussent devenus fèves; de-là, le respect qu'il avoit pour ce légume. (*Encyclopédie* mot *Fèves.*)

La pâque étoit la plus grande fête des Hébreux; elle fut instituée pour conserver la mémoire du passage de l'ange exterminateur à la sortie d'Egypte, et de la délivrance de la servitude de Pharaon. Les Juifs devoient ce jour-là manger un agneau rôti, avec du pain sans levain et des laitues sauvages.

On croit que les herbes amères étoient les laitues sauvages, la chicorée, le marrube banc, la tanaisie, la matricaire, la camomille, le laiteron, etc;

Dieu ne les spécifioit pas, laissant à volonté ce choix d'herbes amères.

Cambyse fit mourir son frère Smerdis, et, contre le lois, épousa sa sœur. Selon Hérodote, une allusion peu ingénieuse, mais qui exprimoit un sentiment naturel et touchant, causa la mort de cette princesse : étant à table avec Cambyse, elle effeuilla une *laitue* pommée, et Cambyse convenant que cette laitue étoit moins belle que lorsqu'elle avoit toutes ses feuilles : " Il en est ainsi de notre famille, dit la princesse, depuis que vous en avez retranché un précieux rejeton." Cette réflexion lui coûta la vie.

La colonie des Joxides, en Carie, descendoit de Joxus, petit-fils de Thésée et de Périgone. Ces peuples conservoient l'usage de ne brûler ni les *asperges* ni les *roseaux ;* voici la tradition qui donna lieu à cette coutume : La belle Périgone, poursuivie par Thésée, se jeta dans un bois épais, rempli

de roseaux et d'asperges sauvages, et là, prosternée sur la terre, elle fit le serment que si ces plantes la déroboient aux regards de Thésée, elle ne les arracheroit ou ne les brûleroit jamais. Thésée ne put la découvrir, mais il l'appeloit et lui parloit d'une manière si touchante et si persuasive, qu'elle alla se remettre entre ses mains. Elle eut de lui un fils nommé Ménalippe; de ce Ménalippe naquit Joxus.

Tavernier dit qu'il croit naturellement sur les bords de l'Euphrate, des asperges d'une grosseur prodigieuse.

C'est l'opinion commune, que les *truffes* qui ont été une fois déplacées, ne reprennent plus de nourriture, même en les replaçant dans la terre d'où on les a tirées. Il est à remarquer que la terre qui produit la truffe ne porte point d'autres plantes au-dessus de la truffière; la truffe en soustrait le suc nourricier, ou peut-être, par son odeur, fait périr les herbes, ou les

empêche de pousser, ce qui est d'autant plus probable, que la terre qui produit la truffe, sent la truffe. Il est heureux qu'une plante ennemie de toutes les autres soit condamnée à rester dans le lieu de sa naissance, dont elle a fait un désert; qu'elle n'y soit plus admise quand elle l'a quitté, et qu'elle ne puisse aller ailleurs porter sa funeste influence. Pline a prétendu que la truffe n'étoit point une plante; qu'elle n'étoit qu'un excrément de la terre: il en donne pour preuve une histoire d'un governeur de Carthagène, qui, en mordant une truffe, trouva sous ses dents un denier. Lés botanistes prétendent que ce fait n'est point une preuve; que la truffe, en se formant, a pu envelopper le denier, etc. Il ne paroît pas que les anciens ayent connu notre truffe, car ils décrivent la leur d'une couleur rougeâtre et d'une surface lisse (1). Il

(1) Cette truffe est encore connue en Italie: on l'appelle *truffe sauvage*.

est vrai que les Romains recevoient quelquefois une truffe blanche d'Afrique, qu'ils nommoient truffe de Lybie.

Eustache Deschamps, poète du temps de Charles VI, ayant été malade pour avoir mangé des truffes, fit une ballade contre ce ragoût, comme Horace, en pareil cas, fit une ode contre l'ail.

Dans Athènes corrompue, on accorda le droit de bourgeoisie aux enfans de Chérips, parce que leur père avoit inventé une nouvelle sorte de ragoût aux truffes.

Les *morilles* étoient, chez les anciens, un mets très-recherché. Néron, par une horrible allusion, appeloit ce genre de nourriture le ragoût des dieux, parce que Claude, son prédécesseur, empoisonné dans des morilles par Agrippine, mère de Néron, fut mis au rang des dieux.

On lit dans la vie de saint Pardoux, qu'un seigneur, nommé Ragnacaire, s'empara d'un panier de morilles que lui

portoit un paysan; mais que ce seigneur, après avoir mangé toutes ces morilles usurpées, fut très-malade (ce qui se pouvoit sans miracle), et que saint Pardoux le guérit.

On mange les racines d'une plante nommée *chervi* ou *girole*. Pline le naturaliste nous apprend que Tibère les aimoit tellement, qu'il les exigeoit des Allemands, en forme de tribut annuel. Pline rapporte aussi que Chrysippe, Pythagore, et surtout Caton, avoient écrit plusieurs volumes sur les propriétés du *chou*. Cette plante étoit même en vénération chez les Romains; on la regardoit comme une panacée végétale. Caton l'employa comme un spécifique pour garantir sa famille de la peste: enfin, les Romains ne se servirent pendant six siècles que de choux dans toutes leurs maladies, et aujourd'hui ce légume passe pour être malsain, mais je crois qu'il n'est tel que pour les estomacs délicats des gens du monde; c'est encore

une très-bonne nourriture pour les paysans qui ont une constitution robuste. Aussi cet aliment ne fut-il salutaire qu'aux Romains républicains; il cessa de l'être, quand le luxe, sous le regnè des empereurs, eut énervé les corps. L'origine du chou, suivant la fable, est singulière: "Jupiter un jour eut tant de peine à expliquer deux oracles du destin qui se contredisoient, qu'il en sua, et de cette sueur divine naquit le chou." La maison de Raconis, en Savoie, a pour devise le plus mauvais rébus: elle porte dans ses armes des choux *cabus*, et pour mots, ceux-ci: *Tout n'est*, ce qui joint avec les choux, signifie *tout n'est qu'abus*; ce qui est plus moral qu'ingénieux.

En Portugal, dans le monastère de Bathalla, est le tombeau de dom Jean, fils de Jean Ier, roi de Portugal: des *fraises* sont représentées sur cette tombe. Ce prince en portoit dans sa devise, afin d'exprimer sa dévotion pour

saint Jean-Baptiste, qui ne vivoit que de fruits.

L'*apocoloquintose*, ou la métamorphose de l'empereur Claude en *citrouille*, est une satire du *philosophe* Sénèque contre ce prince.

Les jongleurs ou charlatans d'Amérique, ôtent la pulpe d'une citrouille, la remplissent de cailloux, ensuite l'agitent, et prétendent avec ce bruit chasser les maladies du corps des malades. Du moins ce remède est innocent et ne peut faire de mal: il seroit à désirer que les charlatans d'Europe n'en employassent jamais de plus dangereux.

Les juifs, dans la fête des Tabernacles, forment des espèces de berceaux, dans lequels ils mettent un grand nombre de citrouilles.

Le fameux fabuliste Lockman fut esclave. Son maître lui ayant donné un *melon* amer (1), il le mangea tout en-

(1) Je copie ce trait tel que je le trouve

tier. Son maître s'en étonnant : " J'ai reçu de vous, lui dit Lockman, tant de bienfaits, qu'il n'est pas étrange que j'aie mangé sans me plaindre le premier fruit amer que vous m'ayez présenté." Cette réponse toucha tellement le maître, qu'il affranchit Lockman.

On appelle improprement *melons pétrifiés*, des pierres rondes et creuses, espèces de géodes. On en trouve beaucoup sur le mont Carmel ; le peuple dit que c'est par miracle qu'elles ont été formées ; que lorsque le prophète Elie vivoit sur cette montagne, il vit passer un laboureur qui portoit des melons, qu'il lui en demanda un, que le laboureur répondit, par dérision, que c'étoit des pierres, et qu'en punition ces melons se pétrifièrent aussitôt.

Jadis le bourreau avoit un droit sur les *légumes* qui se vendoient à la halle.

---

dans la vie de Lockman ; mais je ne sais ce que c'est qu'un *melon amer*.

Chrétien II, roi de Danemarck, épousa Isabelle, sœur de Charles-Quint. Cette princesse emmena avec elle une colonie de paysans, pour cultiver les légumes à la manière des Pays-Bas ; établissement qui réussit parfaitement. Cette colonie champêtre s'établit vis-à-vis Copenhague, dans l'île d'Amac, qui d'une lande stérile, devint, ce qu'elle est encore aujourd'hui, un jardin d'un aspect riant et d'un excellent produit.

On sait que les anciens Egyptiens adoroient plusieurs légumes.

On voyoit sur une des pyramides d'Egypte des inscriptions qui apprenoient que l'on avoit dépensé la somme de 1600 talens, seulement en raves, en ail et en oignons, pour les ouvriers qui avoient travaillé à ces prodigieux monumens.

L'île d'Anticire, dans le golfe de Corinthe, étoit célèbre par l'*ellébore* qui y croissoit en abondance; c'est pourquoi les poètes anciens assignoient aux

sous leur demeure dans cette île, parce qu'on emploie l'ellébore dans les remèdes prescrits pour la folie. On a dit que si l'on frottoit d'ellébore un scorpion qui vient de mourir, il ressusciteroit (1).

Le *Tmolus,* montagne de Phrygie, étoit fameaux par son safran, et le culte qu'on y rendoit à Bacchus.

JARDINS FAMEUX.

Dans l'antiquité, les jardins de Midas, fils de Gordius, étoient célèbres par la beauté des fleurs qu'on y cultivoit.

Homère a immortalisé la fiction des *jardins d'Alcinoüs*; les arbres et les fleurs y produisoient en tout temps.

(1) Le katong-ging est une plante parasite du japon, qui ressemble à un scorpion, et a l'odeur du muse et cinq pétales ; l'un des pétales fait la queue du scorpion ; l'odeur est dans l'extrémité de ce pétale ; s'il est coupé, la fleur reste sans odeur.

Des chiens de métal, et cependant animés, ouvrage de Vulcain, les gardoient. "Ces fameux jardins, dit Homère, avoient *quatre arpens*." Dans ces temps, où régnoit la simplicité, un jardin de prince, de quatre arpens, passoit pour être très-étendu.

Les *jardins de Sémiramis*, suspendus en l'air, c'est-à-dire, formant de superbes terrasses sur les toits de son palais, passoient pour être une des sept merveilles du monde. Sémiramis, à la tête de son armée, dans ses courses victorieuses, éleva partout de magnifiques jardins; elle en fit un sur le mont Bagiston consacré à Jupiter; c'étoit un rocher escarpé de dix-sept stades de hauteur; elle y ajouta une inscription, qui portoit que Sémiramis, en mettant en un monceau les dépouilles ennemies et tout le bagage dont étoient chargées les bêtes de somme qui suivoient son armée, avoit pu monter jusqu'au sommet de cette montagne.

PLANTES PETRIFIEES.

Ostéocole. C'est ainsi qu'on nomme une substance fossile, qui ressemble parfaitement à des racines d'arbres pétrifiées. Les naturalistes ont été très-embarrassés pour décider la nature de l'ostéocole; mais on croit enfin que c'est véritablement une pétrification de racines d'arbres, et ce qui constate ce sentiment, est un fait rapporté par M. Gleditsch: lorsqu'il s'occupoit à chercher de l'ostéocole, il vit un pin placé sur un lieu élevé; les eaux avoient entraîné une partie du terrain sablonneux qui couvroit ses racines, dont plusieurs étoient à nu par un côté : ayant eu la curiosité d'examiner ses racines par le côté où elles étoient encore enfoncées dans le sable, il trouva qu'une de ces racines de la grosseur du bras, et tenant encore au tronc, étoit changée en ostéocole, et que la partie ligneuse, pourrie et changée en terre, étoit restée

au centre. Ce fait est propre à lever toutes objections, puisqu'il prouve la pétrification d'une racine ensevelie dans le sable, et qui tenoit encore à l'arbre vivant.

Ougela, petite ville du royaume de *Tripoli*, dans le désert de Barca. Dans ce désert à deux journées d'Ougela est un pays pétrifié, nommé en arabe, *Razim*, c'est-à-dire, *cap* ou *tête de poisson*. On y trouve quantité de palmiers et d'oliviers avec leurs fruits pétrifiés, la plupart renversés et déracinés sans avoir changé de couleur: on assure même qu'on y trouve des hommes pétrifiés.

M. Le Maire, qui avoit été dix-sept ans consul à Tripoli, en rapporta plusieurs branches et racines pétrifiées, à la cour de Louis XIV.

Phitolites est le nom générique donné à toutes les pierres qui ont la figure ou qui portent l'empreinte de quelques corps du règne végétal On a

donné des noms différens aux pierres, suivant les parties des végétaux qui étoient pétrifiés ou dont elles portoient les empreintes. C'est ainsi que l'on a nommé *carpolites* les empreintes des fruits ou les fruits pétrifiés, du mot *carpo*, qui signifie *fruit*, etc.

PLANTES FABULEUSES.

Achemènis étoit une plante qui avoit la propriété, suivant la fable, de jeter la terreur parmi les ennemis.

La plante que Mercure enseigna à Ulysse, pour empêcher l'effet des breuvages de Circé, s'appeloit *moly*.

Théocrite désignes sous le nom d'*hippomanès* une plante de l'Arcadie, qui met en fureur les poulains et les jumens. (1)

(1) Les anciens appeloient aussi *hippomanès* une excroissance de chair que les poulains nouveaux-nés ont quelquefois sur le front, et

Baaras, nom d'une plante qu'on trouve en Syrie sur le mont Liban. L'historien Josèphe dit qu'elle ne paroît que pendant la nuit, et brillante comme un petit flambeau; que sa lumière s'éteient au jour; que ses feuilles, enveloppées dans un mouchoir, s'échappent et disparoissent; que cette plante est obsédée par les démons; qu'elle a la vertu de changer les métaux en or; que, par cette raison, les Arabes l'appellent *l'herbe d'or*; qu'elle tue ceux qui la cueillent sans les précautions nécessaires, qui sont malheureusement inconnues; qu'elle se nourrit de bitume; que son odeur bitumineuse suffoque quand on l'arrache; qu'il faut la chercher dans des endroits plantés de cèdres.

Plante-ver, ou *mouche végétante*,

---

ils prétendoient que cette espèce d'*hippomanès* avoit une vertu singulière dans les philtres et autres compositions destinées aux maléfices.

nom d'une prétendue plante envoyée de la Chine en Europe. Son nom chinois signifie *plante en été, ver en hiver*. C'est, disent les botanistes, une chenille dont la dépouille est adaptée, par la queue, à l'extrémité d'une racine qui a servi à l'animal de point d'appui pour se débarrasser de sa nymphe ou aurélie, lorsqu'il s'est métamorphosé ; de manière que le corps de l'insecte semble être un prolongement de cette racine : c'est, dit-on, ce qui a donné lieu à cette erreur. Le père Torrubia, dans son Histoire naturelle d'Espagne, parle d'abeilles mortes, dans les entrailles desquelles croît un petit arbrisseau qui s'élève à la hauteur de trois pieds : d'autres voyageurs disent qu'à la Dominique il y avoit une mouche qui, au mois de mai, s'enfonçoit dans la terre pour végéter et devinir un arbrisseau. M. Hill, médecin anglais, a réfuté tous ces récits. Cependant M. Cabanis, dans son dernier ouvrage, prétend que Fran-

klin lui a dit, comme un fait certain qu'il avoit vérifié qu'il existe en Amérique un oiseau qui, comme le kamichi, décrit par M. de Buffon, a deux puissans éperons aux epaules; qu'au printemps il enfonçoit en terre ces éperons qui prenoient racine, et que, de la sorte, cet oiseau denevoit un arbuste. Il seroit bien singulier que Franklin n'eût pas consigné dans quelqu'écrit un fait aussi extraordinaire, et qu'il se fût contenté de le confier uniquement à M. Cabanis.

Théophraste dit que la racine en poudre de la plante *vesicaria* a la vertu de persuader à celui qui l'a prise qu'il est le plus beau de tous les hommes, en fût-il le plus laid.

Teti potes iba est une plante produite, dit-on, par la fiente de certains oiseaux, déposée sur des orangers, avec lesquels elle s'unit intimement, et qu'elle transforme en une autre plante.

Le *théombrotion* étoit une plante qui entroit dans la potion que Démocrite prescrivoit pour avoir de *beaux et bons enfans.*

On lit dans le Dictionnaire de Bayle, la fable suivante :

Phasiston tua sa mère qu'il surprit en adultère; ensuite, tourmenté des furies, il se jeta dans l'Arcturus, fleuve de la Colchide, auquel il donna son nom. Depuis ce temps, on trouva dans ce lac une plante nommée *leucophile,* qui avoit la vertu de préserver les femmes d'adultère. Pendant la célébration des fêtes d'Eleusis, les maris en entouroient le lit de leurs femmes. Si quelque profane s'approchoit du lieu où croissoit cette plante, il perdoit aussitôt l'entendement, il confessoit tous les crimes qu'il avoit commis ou qu'il avoit le dessein de commettre ; on se saisissoit de lui, on le jetoit dans une fosse qu'on appeloit *la bouche des impies.* Trente jours après, le corps de cet homme ap-

paroissoit dans le marais voisin et sous l'aspect d'un fantôme hideux, tout rempli de vers ; alors des nuées de voux-tours, qu'on n'avoit jamais vus auparavant, fondoient tout à coup sur ce cadavre et le déchiroient. Bayle cite les auteurs anciens qui rapportent ce trait tiré de la *riante mythologie*.

Pythagore passoit pour magicien, parce qu'il avoit long-temps été en Egypte, et qu'il avoit appris, dans les livres de Zoroastre, les propriétés de certaines herbes qu'il nommoit *coracesia, callicia, menaïs, corinthas* et *aproxis*. Les deux premières faisoient glacer l'eau quand elles y étoient mises ; les deux suivantes étoient spécifiques contre la morsure des serpens, et la dernières s'enflammoit à l'aspect du feu : cette dernière pouvoit être la fraxinelle. On connoît des plantes qui sont, en effet, des spécifiques contre la morsure des serpens. On ne peut ranger dans la classe des plantes fabu-

leuses que celles qui glaçoient l'eau ; mais on découvre sans cesse de nouvelles plantes, et qui peut affirmer que celle-là n'existe pas ?

Les fruits, végétaux d'or ; d'autres de métaux, de pierreries, etc.

On représente Saint Nicolas tenant trois *pommes d'or*, pour rappeler le souvenir d'une libéralité par laquelle il sauva l'honneur à trois jeunes filles.

On trouve dans l'histoire ancienne le trait suivant : Pythès étoit un riche lydien qui reçut chez lui Xercès, dans le temps de l'expédition de ce prince contre les Grecs. Pythès avoit eu des liaisons d'hospitalité avec Darius, père de Xercès, auquel il avoit fait don jadis d'une *vigne et d'un platane d'or*. Xercès traita d'abord Pythès avec générosité ; mais voulant emmener à la guerre ses deux enfans, Pythès lui demanda en grâce de lui laisser l'aîné ;

le tyran barbare, choqué de cette demande, fit immoler le fils du malheureux Pythès.

La femme de Pythès se rendit célèbre par sa sagesse et par sa bonté ; avant la déplorable aventure que l'on vient de conter, Pythès avoit trouvé des mines d'or, et pour les faire fouiller, il négligeoit entièrement l'agriculture, employant tous ses esclaves à ces travaux. Un jour sa femme lui fit servir un souper dont tous les mets étoient d'or, imitant des légumes et des fruits, en lui disant : " On ne songe ici qu'à " l'or, on ne plante, ni on ne sème, on " ne peut recueillir, et je vous donne " la seule chose que nous ayons en " abondance."

Cette leçon, disent les historiens, fit beaucoup d'impression sur l'esprit de Pythès. Mais ce malheureux père, après la mort de son fils, tomba dans une telle douleur, qu'il se bâtit un tombeau près d'un fleuve, et s'y enferma,

remettant à sa femme sa ville et son petit état. Il lui défendit d'approcher de sa tombe, lui enjoignant de mettre tous les jours des fruits et des légumes dans une nacelle qu'elle laisseroit aller au courant de la rivière, et qui de cette sorte arriveroit à son tombeau; il ordonna de continuer cet envoi tant qu'il arrêteroit la nacelle pour en prèndre des provisions, et de cesser de lui envoyer de la nourriture quand on verroit la nacelle passer au delà du tombeau avec le dîner entier, parce que ce seroit une marque qu'il n'existeroit plus..... Au bout de quelques mois, la nacelle chargée de tous les fruits, fut emportée au-delà du tombeau par le courant de l'onde; l'infortuné venoit de succomber à sa douleur; on essaya vainement de le rappeler à la vie, le tombeau fut pour jamais refermé sur lui, il resta au milieu des flots agités, image de l'instabilité des choses humaines, qui retraçoit encore

le sort déplorable de cette victime de la tyrannie et de la tendresse paternelle.

C'étoit une magnificence très-commune chez les anciens que celle de faire faire des arbustes et des arbres d'or. On a déjà vu Pythès envoyant à Darius une vigne et un platane d'or. Nicias conduisit la pompe sacrée que les Athéniens envoyoient tous les ans à Délos: il fit cette cérémonie avec une grande somptuosité ; il planta devant le temple un superbe palmier de bronze. Nicias voulut faire la conquête de la Sicile, mais dans ce temps (dit Plutarque), il y eut des pronostics effrayans, dans le temple de Delphes : la statue de Pallas toute d'or étoit posée sur un palmier de métal, offrande que la ville d'Athènes avoit faite des dépouilles des Mèdes ; une troupe de corbeaux, volant sur cette statue, la béqueta pendant plusieurs jours, rongea le fruit du palmier qui étoit d'or, et l'abattit enfin.

Les Métapontains, après le retour d'Aristée l'historien, qui vivoit du temps de Cyrus, lui consacrèrent un laurier d'or, qu'ils mirent dans la grande place de Métapont.

Aristobule envoya à Pompée *une vigne ou jardin d'or*, qui fut estimé cinq cents talens, c'est-à-dire, quinze cent mille francs. Cette vigne fut consacrée dans le temple de Jupiter olympien. Beaucoup d'autres temples étoient ornés d'arbres d'or.

Les *mélophores*, troupes d'Alexandre le Grand, étoient ainsi nommés, parce qu'ils portoient des pommes d'or sur leurs cuirasses.

La fable, qui retrace toujours les mœurs et les coutumes, parle sans cesse d'arbres et de fruits d'or. Jupiter, après l'enlèvement de Ganymède, donna à Tros, père du jeune prince, une superbe vigne d'or. Il falloit, pour descendre aux enfers, aller dans une forêt cueillir un rameau d'or, qui renaissoit

toujours aussitôt qu'on l'avoit coupé. Mercure portoit un roseau d'or lorsqu'il conduisoit les âmes des morts aux enfers; des pommes d'or retardèrent Atalante dans sa course; une pomme d'or fut le prix de la beauté, etc. D'après tous ces faits, il est très-vraisemblable, que les pommes d'or du jardin des Hespérides étoient, en effet, tout simplement des pommes d'or. Il est singulier qu'au moins cette idée, la plus naturelle de toutes, ne soit venue à aucun des commentateurs qui ont disserté sur ces fameuses pommes. Tavernier rapporte qu'il a vu dans le palais du grand-mogol une grande vigne d'or, dont les feuilles étoient émaillées en vert, et les raisins formés par des améthistes et des rubis.

Les Espagnols trouvèrent au Pérou, dans les jardins des Incas, des champs entiers de blé de Turquie et d'autres végétaux imités en or et en pierreries.

Luitprand, l'an 948, étant embassadeur à Constantinople, près de Constantin VII, y vit, près du trône, un grand arbre de cuivre doré, dont les branches s'étendoient sur le trône.

FIN DE LA BOTANIQUE.

LES FLEURS,

OU

LES ARTISTES.

NOUVELLE.

LES FLEURS,

OU

LES ARTISTES.

Lindal, jeune artiste rempli de talent, avoit quitté Lyon sa patrie, pour venir à Paris, admirer les ouvrages des grands maîtres et se perfectionner sous leurs yeux. Lindal peignoit des fleurs. Les tableaux qu'il montra étonnèrent; ils réunissoient la légèreté au fini le plus précieux et au coloris le plus brillant; on trouva qu'il ne lui manquoit que d'être connu; et moins l'art qu'on professe est nécessaire, plus on a besoin de réputation et de vogue. Le peintre qui retrace sur la toile des actions sublimes, l'homme de lettres qui consacre sa plume à la vérité, pourroient jouir de leurs talens comme on jouit de la vertu, et se passer d'applaudissemens; mais lorsqu'on produit au grand jour

un art de pur agrément, il faut briller, on doit le vouloir. Le prix de tout ce qui n'est pas véritablement utile, n'est que dans l'amour-propre satisfait.

Lindal se fit présenter chez plusieurs artistes célèbres ; mais il ne put pénétrer chez celui qu'il avoit le plus d'envie de connoître, Mélidor, fameux peintre d'histoire. Mélidor, livré à l'étude, et joignant à beaucoup de génie, à d'excellentes qualités, un caractère caustique et une humeur bizarre, étoit peu accessible ; il vivoit retiré dans l'intérieur de sa famille, il étoit difficile de le rencontrer, et presqu'impossible de s'introduire chez lui. Après beaucoup de tentatives infructueuses, Lindal renonça entièrement à l'espérance de le connoître.

Quoique Lindal fût orphelin dès le berceau, il avoit reçu une bonne éducation ; il étoit spirituel, d'une figure agréable ; ses manières douces et réservées, son ton simple et modeste, lui

procurèrent bientôt des protecteurs, et, ce qui vaut beaucoup mieux, de véritables amis.

Lindal, jeune homme raisonnable et d'une excellente conduite, n'étoit cependant pas exempt de toute frivolité ; né profondément sensible, il n'avoit point encore aimé. Un grand sentiment semble, à certains égards, mûrir la tête ; on forme alors à vingt ans beaucoup de projets qui pourroient occuper à trente ; mais quand le cœur est vide, on agit sans plan, on n'a point de but, on songe à peine à l'avenir.

Lindal se disoit bien en général qu'il falloit être sage, cultiver son talent et faire son chemin ; mais il ne pensoit guère à l'usage qu'il feroit d'une fortune. Cependant il y pensoit d'un peu ; car il s'étoit déjà promis d'avoir alors de beaux chevaux et un cabriolet bien fragile et bien élégant. Un de ses amis, qui jouissoit de ce bonheur, lui prêta un jour le plus joli cabriolet de Paris

pour toute une matinée. On étoit au mois d'avril, une compagnie nombreuse et brillante se rendoit tous les jours à deux heures au bois de Boulogne, et Lindal résolut de ne pas perdre une si belle occasion d'aller s'y montrer avec éclat.

Malgré le désir naturel de faire valoir le caractère de mon héros, je ne puis dissimuler qu'il éprouva une vive émotion lorsqu'il monta dans ce charmant cabriolet, et lorsqu'il prit les rênes du cheval le plus leste et le plus fringant.... Il partit comme un trait, et courut ainsi sans se ralentir, malgré l'effroi et les malédictions des passans, jusqu'à la grande allée des Champs-Elysées: enivré d'orgueil et de joie, il s'applaudissoit de produire de si grands effets dans sa course rapide; il étoit comme les conquérans dévastateurs, qui prennent le bruit pour la renommée, et l'épouvante pour l'admiration. Au moment d'entrer dans le bois de

Boulogne, il sentit redoubler son ardeur, et il donna un coup de fouet au cheval en criant *gare* de tout sa force à une figure enveloppée dans une immense redingote, qu'il voyoit à quelques pas de son cheval; cette figure ne se rangeant pas assez vîte, Lindal, transporté de colère, lui dit, dans un langage de la halle, ces mots injurieux et grossiers que les jeunes gens les mieux éléves trouvent d'un très-bon air en cabriolet: le pauvre homme, à l'instant d'être culbuté, se range de côté en chancelant; dans ce movement prêcipité, son chapeau tombe, et découvre la tête chauve d'un vieillard vénérable, qui jette sur Lindal un regard suppliant, où se peignoient à la fois la douceur et l'effroi.... Qui n'a pas connu l'empire inexprimable d'un touchant regard, qui va ranimer au fond du cœur les plus tendres émotions de la pitié, et développer cette sympathie que la nature a mise entre celui qui peu ou pro-

téger ou réparer, et l'être souffrant qui l'implore !....Aussitôt Lindal arrête son cheval, s'élance hors du cabriolet, se precipite vers le vieillard, saisit sa main qu'il serre dans les siennes, en disant d'une voix douce et tremblante : Où voulez vous aller ? Le vieillard surpris ne répond rien...... De grâce, reprit Lindal, daignez vous confier à moi, ce sera m'accorder un généreux pardon!... En parlant ainsi, Lindal avoit les larmes aux yeux,...et il entraînoit le vieillard, en ajoutant qu'il menesoit *prudemment*. Mais, répondit le vieillard, j'allois prendre un fiacre là-bas, je demeure à une lieue d'ici. — N'importe. — Au Jardin des Plantes. — Je vais vous y conduire. A ces mots, Lindal fait monter le vieillard dans son cabriolet, il met son cheval au pas, heureux de remporter une si douce victoire, et de se réconcilier avec lui-même. Il faisoit bien mieux que sacrifier la promenade du bois de Boulogne, il l'oublioit.

Arrivé au Jardin des Plantes, le vieillard remercia Lindal, et lui demanda son adresse; ensuite il l'embrassa tendrement, et ils se séparèrent.

Cinq ou six jours après, Lindal fut très-étonné de recevoir, de la part du célèbre peintre Mélidor, un billet qui l'invitoit à dîner pour le lendemain. Voilà bien, dit-il, les artistes gâtés par de longs succès! ils se refusent à toutes les avances les plus empressées, et quand on a l'air de ne plus penser à eux, ils vous recherchent. Malgré cette réflexion, Lindal ne manqua pas de se rendre, le lendemain à trois heures, dans la rue Neuve-Saint-Eustache, où demeuroit Mélidor.

Lindal trouva un homme de quarante-cinq ans, qui le reçut avec des manières un peu brusques, et cependant avec l'air de la bienveillance. La conversation tomba naturellement sur la peinture. Mélidor en parloit en artiste de génie, mais Lindal l'écoutoit

avec une extrême distraction; il ne voyoit, et il n'auroit voulu entendre que la jeune Emma, fille de Mélidor, qui travailloit au métier, dans l'embrasure d'une fenêtre, assise à côté de sa tante, une vieille fille de quarante-trois ans, sœur de Mélidor. Emma, à peine âgée de dix-sept ans, étoit belle et charmante, sa figure auroit suffi pour fixer sur elle l'attention de Lindal; mais une inquiète curiosité se joignoit au sentiment d'admiration que lui inspiroient sa grâce, sa physionomie et sa beauté. Emma et sa tante, à chaque minute, regardoient furtivement Lindal, ensuite elles parloient bas. Emma paroissoit attendrie, et la tante sourioit; Emma, de temps en temps aussi se retournoit avec une sorte d'agitation du côté de la porte, comme si elle eût attendu quelqu'un. Que disoit-elle, qu'attendoit-elle? Lindal ne pouvoit le deviner. Enfin, la porte s'ouvre; on annonce *monsieur Thibaut*. Mélidor

dit: C'est mon père! Emma transportée se lève; et pour aller embrasser son grand-père, elle renverse sa chaise et culbute son métier. Quelle est la surprise de Lindal, en reconnoissant, dans ce grand-père si chéri, le vieillard qu'il a mené au Jardin des Plantes!...... Alors, tout est éclairci pour lui; il voit ce qui lui a valu le bonheur d'être admis dans cette famille. Mais Emma sait qu'il a eu un premier mouvement d'emportement et de brutalité: cette pensée l'afflige. Le vieillard accourt à lui, en disant: Bon jeune homme!.... A ce mot, Emma qui tenoit toujours la main de son grand-père, l'embrasse encore. Il est beau de réparer ses torts, dit Mélidor; mais il faut songer que, dans ce genre surtout, il en est d'irréparables.... Quand on le sent comme moi, répondit Lindal, on est corrigé.... Oui, oui, j'en réponds, reprit Thibaut; il m'a mené au pas depuis les Champs-Elysées jusqu'au Jardin des

Plantes.... Et voilà pourquoi, repartit Mélidor, nous le voyons tous ici avec grand plaisir. La réflexion sévère de Mélidor avoit fait rougir Emma ; cette dernière phrase l'attendrit, et pour cacher son trouble, elle alla relever sa chaise et son métier.

On se mit à table, Emma et Lindal furent silencieux ; Marthe (c'étoit le nom de la tante) parla beaucoup, et montra à Lindal une extrême bienveillance. Après le dîner, Emma se retira avec sa tante ; Lindal resta encore une demi-heure, ensuite il prit congé de Mélidor, et sortit de cette maison éperdûment amoureux.

Marthe avoit une de ces figures qui, sans être d'une laideur repoussante, sont si dépourvues d'agrément et si communes, qu'on ne les connoît jamais que confusément, et qu'on ne pourroit en donner le signalement exact, les vît-on tous les jours, parce qu'après les avoir entrevues, on ne les regarde

plus ; on sait seulement qu'elles n'ont ni grâces, ni fraîcheur, ni physionomie, et qu'elles sont sans noblesse et d'une extrême insipidité. Marthe étoit une bonne personne, dont la vie se trouvoit parfaitement remplie par les soins du ménage et la lecture des romans, goût qu'elle n'avoit pris que depuis quelques années. Mais tous les romans ne lui convenoient pas ; elle n'aimoit que ceux dans lesquels on trouve à chaque page des aventures, des coups de théâtre, et des conversations emphatiques et passionnées. Ces lectures lui persuadèrent qu'il est impossible de n'avoir pas eu dans sa vie une grande passion : alors, en repassant les années de sa jeunesse avec un soin scrupuleux, elle découvrit ce qu'elle avoit ignoré jusque-là, c'est que l'amour s'étoit long-temps caché dans son cœur pour un être qui n'existoit plus, et qu'enfin elle avoit payé son tribut. Son frère lui défendoit expressément de prêter

des romans à Emma : Marthe obéissoit ; mais elle ne pouvoit s'empêcher de parler souvent à sa nièce de cette *passion* innocente et concentrée qu'elle avoit éprouvée jadis, et souvent elle pleuroit, dans son sein, cet amant qui n'avoit jamais connu son bonheur. Cet entretien plaisoit beaucoup à la naïve et sensible Emma ; d'abord c'étoit une confidence, ensuite, au défaut d'un autre roman, celui-là paroissoit plein d'intérêt ; on parloit de *trouble secret*, d'*émotion*, d'*amour*. Emma y revenoit sans cesse ; elle questionnoit sa tante sans relâche, et Marthe, qui pilloit dans ses romans toutes ses réponses, et même plusieurs petits incidens, ne tarissoit jamais ; elle avoit toujours quelque chose de nouveau à raconter.

Marthe adoroit sa nièce ; ce qui, joint à ses idées romanesques, lui persuadoit continuellement que tous ceux qui rencontroient Emma, en deve-

noient amoureux. Pour cette fois, elle ne se trompoit pas; elle avoit sans peine reconnu dans Lindal tous les *symptômes* de l'amour; elle vit de plus qu'il avoit fait sur le cœur d'Emma une vive impression, et suivant sa prudence ordinaire, elle fit part à sa nièce de ses profondes observations, en ajoutant: Il ne faut pas vous le dissimuler, mon enfant, *votre heure est venue*. Comment Emma en auroit-elle douté? Lindel en effet lui paroissoit charmant, et sa tante connoissoit si bien le cœur humain et l'amour !

On convint de deux choses: que la passion d'Emma avoit tous les caractères de celles qui sont insurmontables, mais que néanmoins il falloit prendre des informations sur Lindal. Elles furent toutes très-satisfaisantes sur ses talens, ses mœurs et sa conduite; mais Lindal n'avoit qu'un très-petit patrimoine, et Emma étoit riche et fille unique.

On s'attendoit à des obstacles; Marthe ne s'en effraya point; car ses auteurs favoris s'accordoient tous à dire que l'amour triomphe de tout, et même de la volonté des pères les plus obstinés.

Lindal revint, Mélidor paroissoit le voir avec plaisir, le vieux Thibaut le protégeoit ouvertement, la tante l'aimoit à la folie, Emma déguisoit mal un penchant qu'elle croyoit invincible; ainsi encouragé, Lindal osa confier ses sentimens au vieillard, qui lui promit d'en parler à son fils.

Dans les premiers jours du mois de juin, Mélidor partit pour aller s'établir dans une maison de campagne qu'il possédoit à Mongeron, a cinq lieues de Paris, et il invita Lindal à y passer quelques jours. Lindal n'avoit point encore montré ses tableaux à Mélidor; il en porta un qu'il venoit de finir, et il alla plein d'espérance à Mongeron où toute la famille étoit réunie. Aussitôt qu'il fut arrivé, Thibaut enchanté lui

apprit que Mélidor n'avoit point du tout rejeté la proposition; qu'il lui avoit dit que son projet étoit de ne donner sa fille qu'à un artiste; qu'il n'étoit point attaché à la fortune, mais qu'il vouloit un talent véritablement supérieur dans quelque genre que ce fût. Ces paroles transportèrent Lindal; le tableau qu'il avoit apporté étoit son chef-d'œuvre, on ne pouvoit pousser plus loin la perfection du fini, de l'effet et du coloris: comme le jour étoit à son déclin, il fut convenu qu'on attendroit au lendemain matin pour le montrer à Mélidor. Le soir même, Lindal ne doutant point d'un plein succès, fit, en présence de Marthe, sa déclaration à la jeune Emma, et il obtint l'aveu qui mit le comble à son bonheur.

Le lendemain matin, Lindal s'habilla à la hâte, et examina de nouveau son tableau, avec toute l'impartialité que pouvoit donner un si grand intérêt, et la sévérité de cet examen ne put lui

faire trouver un seul défaut dans cette multitude de fleurs groupées dans un beau vase de porphyre. Alors il prit son tableau et se rendit dans le cabinet de Mélidor. Il le trouva tête à tête avec Thibaut, et Lindal posant son tableau sur un chevalet, attendit sans inquiétude, et néanmoins avec un violent battement de cœur, la décision de Mélidor.

" Eh bien! s'écria Thibaut, cela n'est-il pas charmant? quelle fraîcheur, quelle vérité, quelle transparence dans les pétales de cet althéa! comme ces feuilles sont légères! quel mouvement dans ces branches!—Oui, dit froidement Mélidor, voilà une peinture parfaite. A ce mot, Lindal transporté saute au cou de Mélidor.—Doucement, reprit ce dernier, vous ne connoissez pas ma pensée; je le répète, vous peignez parfaitement, vous avez bien observé la nature, vous la rendez avec fidélité, c'en est assez, sans doute, pour être

un peintre distingué (1); mais je ne donnerai ma fille qu'à un artiste du premier ordre, un artiste éminent dans son genre, et je ne le vois pas dans ce tableau." Ces paroles pétrifièrent Lindal, qui demeura immobile et muet. "Comment! s'écria Thibaut, vous convenez que la *peinture est parfaite*, que tout en est vrai; que voulez-vous donc de plus? — De l'esprit dans l'ordonnance; car l'esprit est le génie de ce genre: et quel esprit peut-on trouver dans cette composition triviale? des roses blanches du côte du jour, une rose rouge au milieu du vase, un pavot d'une couleur foncée dans l'ombre; voilà des artifices bien neufs et bien fins, pour faire ressortir la lumière, et pour la mettre en contraste avec l'ombre! — Mon fils, reprit Thibaut, vous parlez

---

(1) Dans tonte cette scène, Mélidor parlera, d'après son caractère, en artiste enthousiaste, et non en juge toujours équitable.

en peintre d'histoire, qui méprise un simple portrait.—Je ne méprise point du tout un portrait; qui pourroit mépriser les portraits faits par Rigaud, Vandick, Gérard et madame Lebrun? ce sont de beaux tableaux, et qui ont le mérite d'offrir des ressemblances intéressantes. Ce genre exclut les expressions fortes et passionnées, mais il eu est tant d'autres! Le portrait, par son attitude, son costume, sa physionomie, doit donner l'idée de l'âme, du caractère, de l'esprit, de l'état, des occupations de l'objet qu'il représente; et si le personnage est célèbre, si par conséquent son caractère est connu, le portrait devient tout à fait historique, et il est beaucoup plus précieux qu'une figure idéale de Caton, ou de Thémistocle.—Mais quelle expression peut-on donner à des végétaux?—Des *végétaux!* si je faisois des tableaux de ce genre, je n'appellerois jamais ainsi de fleurs. Des *végétaux!* quelle idée, mon

père! ce sont des nymphes et des bergers transformés, des victimes de l'amour, ou les emblêmes de tous les sentimens du cœur. Des *végétaux!* fi donc! si Lindal avoit prononcé ce mot, je n'attendrois plus rien de lui.—Oui, dit Lindal d'un ton consterné, j'entrevois qu'il seroit possible de faire des compositions plus animées.—Que de sujets vous sont offerts! que de symboles touchans et gracieux, que de traits intéressans, que de fictions, que de souvenirs!—Que dit ce Narcisse dans votre vase? rien du tout: placez-le sur le bord d'une fontaine, qu'il s'incline dans l'onde, comme pour y chercher encore son image; mettez à côté de la fontaine un jeune cyprès chargé de guirlandes et de couronnes de fleurs offrandes des nymphes inconsolables de la perte du beau Narcisse, et voilà une histoire.....Si je peignois un tournesol élevant son disque éclatant vers le soleil, je voudrois que l'on crût en-

tendre la voix gémissante et passionnée de la malheureuse Clitie !.... On feroit un tableau charmant, en demi-nature, de la métamorphose de Philémon et Baucis ; on verroit un chêne majestueux s'élevant au-dessus d'un tilleul, et ces deux arbres unis par leurs branches entrelacées, se courbant *sous le poids des offrandes sans nombre* (1).... J'ai vu un tableau qui représentoit un beau rosier, derrière lequel étoit une jeune personne, dont on ne voyoit d'un côté que deux boucles de cheveux, le pan flottant d'une robe légère, et deux bras charmans, ornés de bracelets de perles, qui embrassoient l'arbuste. Toutes ces idées ne valent-elles pas mieux que ces éternelles représentations de vases et de corbeilles remplies de fleurs, et toujours des mêmes fleurs, posées sur des tables de marbre ? Et les fleurs des champs, si

(1) Vers de la Fontaine.

légères, si élégantes ; ces fleurs si fragiles, image véritable de la jeunesse et de la beauté, puisqu'elles sont les plus fraîches et les moins durables, mettez-les dans un joli chapeau de paille, sur le tronc d'un arbre couvert de mousse et de lierre, groupez-les avec une musette, posez-les sous la garde d'un chien, et j'attendrai le berger et la bergère qui doivent venir les reprendre."

Eh bien! Monsieur, dit le triste Lindal, donnez-moi un sujet. Je vous en donnerois mille, répondit Mélidor; voyons, laissez-moi réfléchir un moment....M'y voilà: écoutez. Faites-moi un tableau, composé comme il vous plaira, dont toutes les fleurs soient blanches, et dont cependant la plus grande partie soit de couleur pourpre ou lilas.—Comment, Monsieur? je ne vous comprends pas.—Je veux, par exemple, qu'il n'y ait dans ce tableau que des lis, des roses blanches, du muguet, des œillets et des narcisses blancs,

de la giroflée et des jacinthes blanches, et que néanmoins la moitié de ces fleurs soit d'un superbe violet ponrpre. Faites ce tableau, et ma fille est à vous. En disant ces paroles, Mélidor prit sa canne et son chapeau ; il sortit brusquement, laissant le bon Thibaut, et surtout le pauvre Lindal, dans la plus profonde consternation. *Des fleurs blanches, et qui cependant soient pourpres!* s'écria douloureusement Lindal : c'est une dérision cruelle !..... Ne valoit-il pas mieux me rejeter sans détour, et sans m'accabler par une semblable moquerie !..... Je connois mon fils, reprit Thibaut, il est incapable d'un tel procédé ; je ne sais ce qu'il entend par ce qu'il vous propose, mais soyez certain qu'il a une idée, et que dans son imagination (à la vérité très-vive et souvent bizarre), la chose est possible. Cherchez, réfléchissez, peut-être devinerez-vous ce qu'il a voulu dire. Allez retrouver Marthe et ma petite-fille; moi,

je vais tâcher de rejoindre mon fils, et d'en tirer, s'il est possible, un peu plus de lumière.

Emma et sa tante attendoient avec impatience Lindal. Il y avoit, dans le jardin à l'anglaise, une fabrique représentant une chapelle rustique; l'intérieur en étoit revêtu de mousse ; on y trouvoit des siéges, et une table de granit adossée contre le mur, dont Emma avoit fait une espèce d'autel, en posant sur cette table une petite vierge d'albâtre et un vase rempli de fleurs. La pieuse Emma alloit tous les matins faire ses prières dans cette fabrique, qu'elle appeloit sa chapelle, et l'on juge bien que ce jour-là elle eut encore plus de ferveur qu'à l'ordinaire. Sa douleur fut extrême, en apprenant de Lindal la réponse de son père, et l'étrange énigme qu'il avoit donnée à deviner ; avec sa naïveté accoutumée, elle crut consoler Lindal en lui promettant qu'elle alloit faire *une neuvaine dans sa cha-*

pelle, pour obtenir du ciel l'intelligence de l'ordre incompréhensible de Mélidor. Une heure avant le dîner, Thibaut vint rejoindre les deux amans; il leur dit que Mélidor se refusoit à tout éclaircissement, qu'il persistoit dans sa volonté de n'accepter Lindal pour gendre que s'il faisoit ce tableau, et qu'il donnoit sa parole d'honneur que l'exécution en étoit aussi possible que celle de tout autre sujet.

Lindal n'eut plus qu'une pensée, celle de deviner comment on faisoit des fleurs d'un beau blanc, qui fussent couleur de pourpre; Thibaut, Emma et Marthe, se creusoient vainement la tête pour l'aider à pénétrer ce mystére. Après cinq ou six jours de conjectures et de réflexions, la seule Emma conserva l'espérance, qu'elle fondoit uniquement sur sa neuvaine.

Lindal, un matin, se promenoit tristement dans le parc; sa rêverie le conduisit auprès de la chapelle d'Emma:

il avance; la porte étoit entr'ouverte, il entre doucement sans être entendu d'Emma, qui, à genoux devant la vierge d'albâtre, le yeux et les mains élevés vers le ciel, récitoit dévotement la prière de sa neuvaine. Lindal s'arrête, regarde, et aussitôt s'écrie avec transport: O mon Emma, votre prière est exaucée! ....Je puis faire maintenant ce qui m'est prescrit; votre main charmante, en déposant sur cet autel une pieuse offrande, a formé le tableau que je dois peindre!....

En effet, ce jour même, Emma avoit mis dans un vase de cristal bleu, une énorme quantité de roses blanches et de narcisses; une partie des fleurs étoit tombée sur la table de granit, et ces fleurs se trouvoient colorées des nuances les plus veloutées de pourpre et de lilas, par les rayons du soleil qui les éclairoient en traversant le vase bleu; cet effet de lumière, ces reflets si brillans et si doux, la pureté des couleurs qu'ils

produisoient, la dégradation de leurs nuances, présentoient la tableau le plus piquant dans son genre et le plus agréable. Emma partagea la joie de Lindal; ce dernier vole à sa chambre, y prend une toile, sa palette et son chevalet; il porte toutes ces choses dans la chapelle d'Emma, et sans perdre un instant, il commence son tableau. Il ébauche le vase, les fleurs, la table, et n'oublie pas la petite vierge d'albâtre, qu'il place de manière qu'une partie de sa draperie reçoit un reflet qui la colore du plus beau gris de lin, nué d'un pourpre léger et transparent dans les ombres. Lindal passe les journées entières dans cette chapelle, tous les matins il y devance l'aurore, et la nuit seule peut l'en bannir. Quand ce tableau fut fini, il l'appela l'*offrande d'Emma*, et il le porta en triomphe à Mélidor. Voilà ma pensée, s'écria Mélidor, voilà un tableau charmant, et remarquez que ces reflets donnent à vos fleurs un ve-

louté, une douceur, *un nuancé*, un éclat que des fleurs naturellement de cette couleur ne pourroient avoir. Il falloit un très-grand talent pour bien rendre ce brillant effet, vous avez parfaitement réussi : Emma sera votre épouse; aujourd'hui même nous signerons le contrat de mariage. A ces mots, l'heureux Lindal fit éclater les transports de la reconnoissance et de la joie la plus vive; Emma vint se jeter dans les bras de son père; Marthe et Thibaut, en versant de douces larmes, embrassèrent mille fois Lindal; Marthe répétoit que ce *dénoûment* étoit tout à fait neuf, que nul roman n'en offroit un semblable; et Mélidor s'écrioit : Je ne dirai point *malheur aux pères* qui, dans l'établissement de leurs enfans, ne consultent que l'ambition et la vanité; combien il faut les plaindre, puisqu'ils sont condamnés à n'éprouver jamais ce que je sens dans ce moment !.. Le contrat fut signé le soir; Mélidor fit con-

sacrer la chapelle d'Emma, et ce fut dans ce lieu si cher aux deux amans, que Lindal reçut la main de l'aimable et tendre Emma.

Les nouveaux époux restèrent avec Mélidor, et la satisfaction de ne point se séparer d'un si bon père, mit le comble à leur bonheur.

Lindal, animé par l'imagination de son beau-père, résolut d'inventer une composition nouvelle, pour son tableau de réception à l'académie de peinture: après beaucoup de réflexions, il prit pour sujet *l'instaut où venoit de s'opérer la métamorphose de Daphné*, et voici comment il composa son tableau: il plaça en perspective le fleuve Ladon, imploré par la nymphe; sur le premier plan étoit le laurier, dont le tronc et les branches courbées d'un côté, indiquoient encore l'attitude et la course de Daphné fuyant les poursuites d'Apollon. On voyoit à terre un voile, une couronne de roses, un bouquet,

dépouilles de la nymphe, qui s'étoient détachées d'elle au moment de la métamorphose; le pied de l'arbre et une partie du tronc se trouvoient cachés par une touffe d'asphodèle, de mauve et d'amaranthe ; et parmi ces fleurs funéraires, s'élevoit un lis majestueux, symbole de l'innocence et de la pureté : de l'autre côté de l'arbre, on apercevoit encore les traces légères du dieu du jour et des arts ; et l'on voyoit sa lyre immortelle suspendue à l'une des branches du laurier que son amour et ses regrets venoient de consacrer à la gloire (1). Mélidor fut content de ce tableau : Continuez, dit-il à Lindal, tâchez toujours de donner de l'âme et

---

(1) Il faudroit que les fleurs funéraires et le lis se trouvassent sur un petit tertre de gazon, derrière lequel seroit l'arbre, afin qu'elles fussent beaucoup plus élevées que les autres fleurs, la couronne et le bouquet, et afin que l'ensemble du tableau offrît à l'œil une brillante composition de fleurs.

de la vie à toutes vos productions, le véritable charme des beaux arts est dans l'imagination, et l'on en peut montrer dans tous les genres.

Au mois de septembre, Mélidor fut obligé de passer en Angleterre ; il devoit y séjourner jusqu'au printemps prochain, avec son père, qui faisoit ce voyage pour y rester avec lui. Il emmena Lindal, mais en promettant à Emma de ne le garder que trois semaines ou un mois.

Pendant cette courte absence, Marthe, pour distraire Emma, la mena deux fois dans une maison de campagne à quatre lieues de Mongeron, chez madame d'Herbain, une amie de Mélidor, célèbre musicienne, qui jouoit supérieurement du piano. Emma avoit une jolie voix et chantoit agréablement. On fit là de la musique; Emma y chanta des duos avec un jeune musicien nommé Vilmore, qui, par un talent ravissant, faisoit dans ce moment

le plus grand bruit. La dernière fois, Emma, qui avoit posé sur un canapé son sac de basin, qui ne contenoit qu'un mouchoir, crut le reprendre en s'emparant d'un petit sac absolument pareil, mais qui n'étoit pas le sien. En entrant dans sa chambre, à Mongeron, elle mit dans un tiroir et elle oublia ce sac qu'elle ne portoit que lorsqu'elle sortoit. Quinze jours après, Lindál arriva à Mongeron. La joie des deux époux, en se revoyant, fut si vive, qu'on auroit cru qu'ils se retrouvoient après une longue séparation; cependant cette absence n'avoit duré que cinq semaines. On se rendit un compte détaillé de tout ce qu'on avoit vu pendant cet espace de temps, et Marthe, pour faire valoir sa nièce, ne manqua pas de parler de ses succès chez l'amie de Mélidor, et de les exagérer à sa manière. Elle prétendit que Vilmore, ce chanteur si parfait, avoit été confondu, extasié de la voix et du talent

d'Emma, et elle ajouta que ce pauvre jeune homme avoit pris pour Emma une passion sans espérance, qui bouleverseroit sa vie entière. Elle fit en particulier cette belle confidence à Lindal, car elle sentoit bien que sa nièce étant mariée, elle ne devoit plus lui parler *des passions* qu'elle inspiroit. Comment, dit Lindal, vous croyez que cet artiste a la folie d'être amoureux d'une jeune personne mariée depuis deux mois à celui qu'elle a préféré?.. —Vous savez que l'amour ne raisonne point; tout ce que je puis vous dire, c'est que ce jeune homme étoit si hors de lui, que tout le monde en étoit frappé, cela sautoit aux yeux.... —Ainsi donc Emma a dû le remarquer?—Point du tout; elle ne le regardoit seulement pas, elle ne pense qu'à vous.—Et elle chantoit des duos avec lui?.... —Oui, et cela étoit enchanteur; je vous réponds que jamais ce musicien n'a chanté avec tant d'expression.—Quelle figure

a-t-il ? —Il est très-joli, bien tourné et fort aimable.—Et la seconde fois, vous l'avez retrouvé chez madame d'Herbain ? —Oui, huit jours après la première entrevue. Lindal n'en demanda pas davantage, mais il fut rêveur le reste du jour. Il fit à Emma quelques questions sur ce jeune artiste; Emma répondit simplement, elle loua son talent, mais en faisant quelques critiques. Ces critiques déplurent à Lindal, il crut y voir de l'artifice, et néanmoins si Emma eût fait l'éloge sans restriction, il n'auroit pas été plus satisfait.

Le soir Emma chanta, en s'accompagnant du piano, une romance nouvelle. Ce chant, jusqu'alors si doux à l'oreille de Lindal, lui fit de la peine dans ce moment; il le trouva moins simple et moins pur, et il ne put s'empêcher de dire en soupirant : Prenez garde, Emma, de gâter votre manière de chanter, elle me semble un peu moins naturelle. Au contraire, s'écria Marthe, son chant,

je vous assure, s'est perfectionné depuis qu'elle a entendu chanter Vilmore ; tout le monde l'a trouvé l'autre jour, et justement cette même romance eut le plus grand succès ; Vilmore en étoit enchanté. Et moi, reprit Lindal, je ne l'aime pas du tout, cette romance ; les paroles en sont fades, et la musique en est maniérée. Mon ami, dit Emma, puisqu'elle ne vous plaît pas, soyez sûr que je ne la chanterai jamais.

Lindal avoit apporté de Londres, pour Emma, une jolie chaîne de petites perles, qui, mal emballée, se trouva brisée; il se promit de la faire raccommoder à Paris, où il étoit forcé d'aller passer un jour pour s'acquitter de quelques commissions de son beau-père. Il partit à six heures du matin, en disant qu'il ne reviendroit que le lendemain. Arrivé à Paris, il fit à la hâte toutes ses affaires, qui furent terminées avant midi : ensuite il alla porter la chaîne chez un

bijoutier ; dans cette boutique, ses yeux tombèrent sur de larges anneaux qu'il trouva jolis, et il eut envie d'en acheter un pour Emma ; ces anneaux représentoient en émail des guirlandes de fleurs sur un fond brnn ; il en demanda un. " Quel nom voulez-vous ? dit le bijoutier.—Comment, il y a des noms sur ces anneaux ? — Vraiment oui, des noms de baptême, et ces noms sont formés par les fleurs même.—Par les fleurs ? — Ah ! vous ne connoissez pas cela ? je vais vous l'expliquer. C'est une invention toute nouvelle, on ne vend de ces anneaux que depuis une quinzaine de jours. Vouz savez qu'on formoit des noms avec des pierres de diverses espèces, des rubis, des saphirs, des agates, etc. en convenant de ne prendre que la lettre initiale du nom de chaque pierre ; il faut alors autant de pierres que le nom a de lettres : on a imaginé d'appliquer cette idée aux fleurs ; par exemple, regardez cet an-

neau, il ne porte que quatre fleurs, une *rose*, un *œillet*, un *souci* et une *églantine* ; prenez dans l'ordre où sont posées les fleurs, les premières lettres de leurs noms, et vous formerez celui de *Rose*. J'entends, reprit Lindal ; a ve-vous le nom de *Charles* (c'étoit son nom de baptême)? Oui, le voici, répondit le bijoutier. Lindal acheta l'anneau, et aussitôt il monta en voiture pour retourner à Mongeron. Il y arriva à trois heures ; Emma et Marthe, qui ne l'attendoient pas, avoient voulu profiter d'un beau jour de la fin d'octobre, et elles étoient à la promenade dans les champs. Lindal monte dans la chambre d'Emma ; il se dit que, pour causer une petite surprise à Emma, il veut cacher l'anneau qu'il vient d'acheter, ou dans son écritoire, ou dans un tiroir.... Le pauvre Lindal se déguisoit ainsi une inquiétude secrète qui, depuis quelques jours, détruisoit tout son bonheur. Ce Vilmore, ce musi-

cien célèbre, d'une jolie figure, cet insolent qui osoit être amoureux d'Emma, et qui, avec un accent passionné, avoit chanté des duos avec elle, se présentoit sans cesse à son esprit......Rien n'est plus douloureux, plus pénible, que le premier mouvment de jalousie qu'on éprouve pour un objet qu'on aime véritablement, et que par conséquent on estime ; au tourment d'une crainte mortelle, se joint celui d'une inquiète, d'une ardente curiosité, et le supplice d'un cuisant remords. La douleur même n'est pas sans quelque charme lorsqu'elle ne tient qu'à des sentimens vertueux ; mais quand on se la reproche comme un crime, elle est au-dessus de tout le courage d'une grande âme.

Le malheureux Lindal se donnoit à lui-même un prétexte pour examiner furtivement, avec moins de scrupule et de honte, tous les papiers d'Emma !,... D'une main tremblante il ouvre son

écritoire, il cherche, il regarde, et ne trouve rien. Il alloit s'en tenir là, et déposer son anneau dans l'écritoire, lorsque ses yeux se portent sur une commode placée vis-à-vis de lui; il remarque qu'on en avoit ôté la clef. Pourquoi cette précaution? cette commode contiendroit-elle?... Lindal se lève; il avoit sur lui plusieurs clefs, il les essaie à la serrure, enfin il en trouve une qui ouvre les tiroirs: Lindal bouleverse précipitamment le premier tiroir, et il découvre, sous deux ou trois schals, le petit sac de basin qu'Emma, en partant de chez madame d'Herbain, avoit pris pour le sien, qu'elle avoit mis dans cette commode en arrivant à Mongeron, et qu'elle avoit oublié là depuis plus de quinze jours. Lindal ouvre ce sac, il en tire un mouchoir de batiste, et il voit au fond du sac quelque chose d'enveloppé dans un petit papier; il s'en saisit, et il frémit en le touchant, car il sent aussitôt que ce papier renferme

un gros anneau semblable à celui qu'il vient d'acheter à Paris.....Il tombe sur une chaise, il déroule le papier, trouve en effet un anneau avec une guirlande de fleurs émaillées!...Le papier étoit un billet, qui contenoit ces mots : *Le surveillant va bientôt revenir, comment nous reverrons-nous?* ..... L'infortuné Lindal, la mort dans le cœur, regarde, les fleurs de l'anneau fatal; il voit une *violette*, une *immortella*, un *lis*, un *muguet*, un *œillet*, un *roseau* et une *églantine*; et rassemblant, dans l'ordre où elles sont posées, les premières lettres du nom de chacune de ces fleurs, il trouve le nom détesté de *Vilmore*.... Dans ce moment affreux, l'excès de l'indignation ne permet pas à Lindal de sentir sa douleur; il crut qu'il ne pouvoit regretter une femme qui lui paroissoit si abjecte..... Il laissa sur une table le sac ouvert, le billet, l'anneau; il prit du papier et une plume, et il écrivit ces mots : " Vous êtes la plus

“ fausse et la plus vile de toutes les
“ femmes ; mon profond mépris vous
“ met à l’abri d’une juste vengeance ;
“ je vous abandonne à votre infamie ;
“ vous n’entendrez jamais parler de
“ celui dont vous avez déshonoré le
“ choix et le nom malheureux. Je vais
“ aller cacher ma honte dans une autre
“ partie du monde.” Lindal pose ce billet sur la table, puis il sort impétueusement, descend l’escalier, traverse avec rapidité les cours, vole à l’écurie, selle à la hâte un cheval, ensuite il part à toute bride, sans avoir d’autre projet que celui de s’éloigner sans retour d’un séjour abhorré.

Lindal avoit sur lui quatre-vingts louis ; avec cette somme et une grande douleur on peut faire beaucoup de chemin ; il arrive à Paris, et va descendre dans une auberge qui lui étoit inconnue : son air égaré frappe tout le monde. Il propose à l’hôte d’acheter sur-le-champ son cheval ; l’aubergiste est per-

suadé que ce jeune homme a fait *un mauvais coup;* mais voulant profiter de l'occasion de conclure promptement un bon marché, il offre douze louis d'un cheval qui en valoit cinquante. Lindal accepte, et se fait amener un guide et un cheval de poste; il part à franc étrier; le postillon demande: Où allons-nous? A Pau en Béarn, répond Lindal; alors enfonçant les éperons dans le ventre de son cheval, il disparoît, et le voilà bientôt hors de Paris et en pleine campagne. Il courut ainsi toute la nuit, sans ralentir un instant l'extrême rapidité de sa course. Le mouvement, la fatigue l'empêchoient de réfléchir; il sembloit que l'obscurité étendît un voile sur ses tristes pensées; il ne sentoit confusément que la funeste douceur de fuir et de s'éloigner!..... Mais en apercevant le jour naissant, il tressaille!...C'étoit la première aurore d'une vie nouvelle et déplorable, d'une vie sans plan, sans but, dépouillée d'espé-

rance et de consolations, et dévouée désormais tout entière au malheur !.... Lindal jette, en frémissant, des yeux baignés de pleurs sur une plaine àperte de vue : l'effrayante immensité de l'univers paroît se découvrir à ses regards, et il s'y trouve seul, et pour jamais !... Dans l'étendue prodigieuse que son œil peut embrasser, dans celle que son imagination lui présente, il n'aperçoit pas un ami, il ne voit pas un asile!...“Quoi, dit-il, je ne rencontrerai plus que des étrangers, je n'ai plus de famille, plus de liens; je n'agirai plus, je ne marcherai plus que pour arriver au terme commun; je n'ai plus d'autre perspective que la tombe! il faudra m'y traîner pas à pas en suivant une route longue et ténébreuse, où je ne trouverai ni soutien, ni repos, où je serai sans cesse poursuivi par de désolans souvenirs!...”. En parlant ainsi, ses sanglots le suffoquoient... Le trouble affreux de cet infortuné sembloit croître et s'augmenter avec le

jour; il envioit le paisible destin des habitans de la campagne, de ces laboureurs qui venoient se remettre au travail, de ces pâtres qui, de tous côtés, sortoient de leurs chaumières en conduisant leurs troupeaux: "Qu'ils sont heureux! disoit-il, ce soir ils se réuniront autour de leurs foyers, et leur sommeil sera tranquille!.....".

Bientôt les chants des jeunes bergères, et les sons argentins des flageolets et des cornemuses, font éprouver à Lindal des sensations plus pénibles encore; il presse vivement le galop de son cheval, afin de s'éloigner d'un spectacle qui le tue, celui du bonheur et de la gaîté; car il ne pouvoit en être témoin, sans se persuader qu'il étoit sur la terre le seul infortuné.

Arrivé à la poste pour changer de cheval, il aperçut une jeune et jolie fille qui tenoit une grande corbeille remplie de bluets; le sentiment le plus naturel et le malheur le plus bizarre, firent

frissonner Lindal à l'aspect d'une jeune personne entourée de fleurs ! . . . . Il détourna la tête ; la villageoise s'approcha et lui présenta un bouquet; Lindal la repoussa avec horreur ; et s'élançant sur un cheval, il partit avec une telle impétuosité, que son guide ne put l'atteindre qu'au bout d'un quart d'heure.

Lindal, après avoir couru la poste deux jours et deux nuits sans prendre un instant de repos, fut enfin obligé de s'arrêter dans une auberge. Quelques heures de sommeil dégagèrent un peu sa tête embarrassée, il en sentit mieux l'excès de son infortune ; il osa, pour la première fois, y penser avec détail, et la rage et le ressentiment vinrent envenimer encore les profondes blessures de son cœur. Il se repentit amèrement d'être parti sans vengeance ; vingt fois il fut tenté de retourner sur ses pas, pour aller poignarder *l'infâme suborneur* qui lui avoit enlevé tout le bon-

heur de sa vie. Mais quand il songeoit à la promptitude avec laquelle Emma s'étoit laissé séduire; quand il se rappeloit son inconcevable fausseté, le plus juste mépris le ramenoit à des résolutions moins violentes et moins déraisonnables. Il continua sa route; il arriva à Paû avec la fièvre, il se mit au lit, il fut dangereusement malade. Au bout de quinze jours, quoiqu'à peine convalescent, il suivit l'ordonnance de son médecin, qui lui precrivoit les eaux de Saint-Sauveur: il s'y rendit sans délai.

Lindal, voulant vivre à jamais ignoré, avoit pris le nom supposé de Sombreuil; et ce fut sous ce nom qu'il arriva à Saint-Sauveur, et qu'il se fit inscrire sur la liste des buveurs d'eaux, toujours en petit nombre dans ce lieu, et sourtout au commencement de l'hiver,

Tandis que Lindal, victime d'une fatale erreur, se livroit au plus affreux désespoir, l'innocente Emma, de son

côté, n'étoit pas moins à plaindre. Qui pourroit décrire ce qu'elle éprouva, lorsqu'en revenant de la promenade, et en rentrant dans sa chambre, elle vit sur la table le sac ouvert, l'anneau et les deux billets ? elle lut d'abord celui de Lindal; ses cheveux se dressérent sur sa tête, et sans comprendre encore toute l'horreur de son sort, elle tomba anéantie dans un fauteuil, et prête à perdre connoissance...... Cependant, voulant éclaircir cet affreux mystère, elle eut le courage de lire le billet de Vilmore, et de jeter les yeux sur l'anneau; la guirlande de fleurs émaillées ne fut point une énigme pour elle, car elle avoit entendu parler de cette invention. Elle lut sans peine le nom terrible de Vilmore; et sa tante, consternée, venant d'examiner le sac, avoit découvert la méprise, parce qu'il etoit marqué avec un *R*. Ainsi tout fut éclairci, et l'outrageante erreur de Lindal n'étoit que trop justifiée par ces funestes

apparences qui sembloient former des preuves irrécusables. Marthe eut le bon sens de penser qu'il falloit garder soigneusement le sac et l'anneau, comme *pièces justificatives* qui pourroient servir tôt ou tard. On envoya sur-le-champ deux courriers, l'un à Paris, avec une lettre d'Emma pour Lindal; l'autre chez madame d'Herbain, pour revendiquer le sac d'Emma, avec un billet qui expliquoit la méprise, et qui annonçoit la marque *R*, comme un moyen de retrouver la personne à laquelle le sac appartenoit. Le retour des courriers acheva de porter au comble la douleur d'Emma; on n'avoit pu trouver Lindal, ni découvrir la moindre trace de sa fuite. Quant à madame d'Herbain, elle étoit partie depuis deux jours pour aller passer le reste de l'automne et deux mois de l'hiver, dans une terre qu'elle possédoit au fond de la Bretagne.

A ces tristes nouvelles, Emma désespérée s'écria en fondant en larmes :

“ C’en est fait, je suis perdue !.... Lindal, sans que je puisse l’atteindre, va quitter l’Europe ;....et il emporte avec lui, dans une autre partie du monde, non-seulement tout mon bonheur, mais mon innocence et ma réputation ; je reste déshonorée, puisqu’il me croit *la plus fausse et la plus vile de toutes les femmes !*....Que m’importe l’opinion de l’univers entier, si Lindal me méprise !....Ah ! cruel, as-tu pu les tracer, ces lignes foudroyantes qui me flétrissent à mes propres yeux ?.... Quoi ! c’est là ton écriture, et ce billet s’adresse à ton épouse !....Ta main barbare trembloit à peine en l’écrivant !.... Ces affreux caractères sont lisibles !.... Non, avant de me rejeter dans la classe la plus abjecte, tu devois m’interroger et m’entendre : non je ne me résignerai point à cet opprobre ! je te poursuivrai partout ! je veux vivre pour me justifier, pour te rejoindre, et te faire révoquer ton horrible condamnation !....

Ah ! partons, quittons ces lieux détestés ; allons à Paris, nous y trouverons peut-être quelques lumières sur son sort.... Partons." Pendant qu'Emma exhaloit ainsi sa juste douleur, Marthe tenoit toujours le fatal anneau, qui tout à coup s'ouvrit sous ses doigts, et elle découvrit qu'il renfermoit une inscription gravée sur de l'or; c'étoient deux noms, celui de *Vilmore* et celui de *Rose*, avec ces mots : *Unis à jamais.*" Voilà, s'écria Marthe, votre justification complète, puisque voilà le nom de la maîtresse inconnue de Vilmore ; quels incidens romanesques!.... Il suffira de montrer cette inscription à Lindal.... Et où est-il, interrompit impétueusement Emma, où est-il? Rendez-le-moi donc : que me font de nouvelles preuves de mon innocence? il les trouveroit toutes dans mes larmes et dans mon désespoir.... O Lindal ! que ne peux-tu me voir et m'entendre !.... Mais, hélas! quand je t'appelle, quand

je meurs, tu fuis, et tu fuis en me maudissant.....Ah ! partons, partons......" A ces mots, elle sonne, demande une voiture ; et ne pouvant rester en place, elle descend dans la cour pour l'attendre. Arrivée à Paris, Emma fit en vain les plus exactes perquisitions; elle avoit écrit à madame d'Herbain, et n'en reçut qu'une réponse insignifiante. Marthe, de son côté, apprit que Vilmore étoit parti pour l'Italie. La douleur d'Emma fut alors au comble; rien ne pouvoit l'en distraire. La religion seule empêcha cette infortunée de succomber à ses maux; elle se renferma dans sa chambre, n'en voulut plus sortir que pour aller à l'église, refusa toute espèce de visite, s'interdit toute plainte, et fit vœu de ne parler, jusqu'à ce que le ciel la réunît à Lindal, que pour répondre à sa tante, et à son père et à son grand-père quand ils seroient de retour d'Angleterre ce qui ne devoit être qu'au printemps. En attendant, on

cacha ces tristes détails à Mélidor et à Thibaut; on se contenta de leur mander que Lindal voyageoit.

Laissons la pieuse Emma se fortifier en déposant ses peines dans le sein du consolateur invisible qui lit dans les cœurs, et qui protége l'innocence, et suivons la destinée de son malheureux époux. Contre l'usage qui s'observe à toutes les eaux minérales, il ne fit de visite à personne, et il ne se rendit à aucune assemblée. Il n'y avoit alors à Saint-Sauveur qu'une douzaine de malades, et les personnes les plus remarquables étoient un président du parlement de Toulouse, homme de beaucoup d'esprit, et une veuve de Grenoble, la comtesse de ***, coquette surannée de quarante ans, bel esprit, réunissant toutes les prétentions; comme elle n'étoit point connue à ces eaux, elle eut même celle d'y paroître jeune, ce que toutes les femmes de ce caractère croient la chose du monde la plus

facile, pensant qu'il suffit pour cela de s'ôter douze ou treize ans, et n'imaginant pas que, dans ce cas, on puisse être trahie par son visage.

Il y avoit encore à ces eaux un vieillard singulier, plus sauvage encore que Lindal; il se nommoit *Landri*. Il n'alloit point à la fontaine, on le voyoit passer quelquefois toujours enveloppé dans une redingote, appuyé et courbé sur sa canne; cependant marchant très-vîte, et allant se promener tous les jours sur les montagnes. La douceur du climat et la beauté des sites rendoient ces promenades très-agréables, même en hiver. Lindal rencontroit, tous les matins, ce vieillard qui bientôt le remarqua, et parut s'attacher à le suivre; Lindal avoit beau doubler le pas pour l'éviter, il le voyoit toujours derrière lui. Enfin, impatienté de cette singulière obstination, mais cependant respectant l'âge de cet homme, il résolut de lui demander raison de cette étrange con-

duite. Un matin, suivi comme de coutume par Landri, il s'assit sur un rocher, et Landri s'arrêta aussi et se plaça près de lui. " Monsieur, dit Lindal, puisque vous préférez ces montagnes aux promenades où s'assemblent les habitans de Saint-Sauveur, vous cherchez la solitude, et je dois vous troubler beaucoup.... Point du tout, répondit Landri; car vous m'attirez malgrè moi; vous ne le voyez que trop.... —Mon Dieu! Monsieur, pourquoi? —Votre sauvagerie me plaît......—Vous êtes bien bon; mais....—Elle est si singulière à votre âge! d'ailleurs, j'ai remarqué que, repoussant pour tout le monde, vous n'êtes que farouche avec moi: vous faire rompre le silence, est un triomphe; vous arracher un sourire, seroit un miracle, et je suis naturellement ambitieux; j'aime les choses difficiles.

Tandis que Landri parloit, Lindal l'examinoit avec une sorte d'intérêt et

beaucoup d'étonnement; malgré l'ombre que répandoit sur son visage un grand chapeau rabattu; malgré ses cheveux blancs et les rides qui sillonnoient ses joues, il démêloit une physionomie charmante remplie de douceur et d'esprit, et il pensoit qu'il y avoit quelque chose d'original et de fort extraordinaire dans cet homme-là. Après un moment de silence, reprenant la parole: « Vous me croyez bizarre, lui dit-il, et je vous parois un personnage piquant: détrompez-vous, je ne suis qu'un malheureux, désabusé de tout, à charge à moi-même....—Ce n'est pas avec ce langage que vous pourrez vous débarrasser de moi. La singularité m'attire, mais le malheur m'attache. Les cœurs souffrans sont si bons!....—Le mien est desséché.—Non, puisqu'il gémit: un ami adouciroit ses peines; je veux être le vôtre, mais sans importunité. Laissez-moi vous accompagner, je vous promets de garder le plus pro-

fond silence ; j'ai mes peines aussi ; nous rêverons ensemble, nos pensées en seront moins douloureuses. Arrivé ici avant vous, je connois mieux ces montagnes, permettez-moi désormais de vous guider dans nos courses solitaires; je marcherai devant, vous vous tiendrez à la distance que vous voudrez, cela ne pourra vous gêner." A ces mots, le vieillard se leva et continua sa promenade. Lindal, en effet, le suivit de loin, il ne quitta point la route qu'il sembloit lui tracer ; il trouvoit quelque plaisir à jeter de temps en temps les yeux sur ce guide intéressant et vénérable. Au bout d'une heure et demie, le vieillard descendit la montagne. Lindal aussi termina sa promenade, ils ne se séparèrent qu'à l'entrée du village. Le lendemain, à la même heure, il gravit la montagne, et il y trouva Landri avec plaisir, mais en même temps, avec un sentiment douloureux : son âge lui rappeloit le bon Thibaut, ce vieillard

pour lequel il avoit une si tendre vénération, et dont le souvenir, ainsi que celui de Mélidor, lui perçoit l'âme. Landri lui fit faire une promenade nouvelle et ravissante; mais sans s'approcher de lui et sans lui dire un seul mot. Les jours suivans se passèrent de même. Cette conduite singulière plaisoit à Lindal; chaque jour il s'attachoit davantage à cet ami muet, ce guide mystérieux, qui partageoit ses peines sans les connoître, et qui devenoit son confident sans lui parler. Il trouvoit, dans ses promenades, quelques distractions à ses profonds chagrins. Plus d'une fois il eut envie de rompre le silence; mais après les premiers momens d'un grand malheur, une sorte d'orgueil, ou du moins un peu d'obstination, se mêle presque toujours aux douleurs légitimes; on se croit obligé de soutenir ses résolutions, et même les plus déraisonnables. Lindal, quoiqu'attiré vers ce vieillard, ne vouloit rien rabattre de sa misanthropie;

il n'étoit que disposé à ne pas rejeter entièrement de nouvelles avances.

Un jour le vieillard le conduisit auprès d'une fontaine entourée de rochers et de sapins; le vieillard s'assit au bord de la fontaine, et au bout de quelques minutes, il ôta son grand chapeau, ce qu'il n'avoit pas encore fait, et portant ses mains à sa chevelure blanche, il parut la tirer avec effort: " Que faites-vous donc là ? demanda Lindal étonné.—Une confidence," répondit Landri. En disant ces paroles, il arrache de sa tête une perruque, et laisse voir de beaux cheveux bruns; en même temps il prend de l'eau dans le creux de sa main, et la jetant sur son visage qu'il essuie avec son mouchoir, il découvre aux yeux étonnés de Lindal, la figure intéressante d'un beau jeune homme. " Que vois-je ! s'écria Lindal....—Un ami de votre âge, inquiet, agité, qu'une affaire malheureuse, un enlèvement force

à se cacher. — Un enlèvement!...— C'est mon épouse que j'ai enlevée, celle qui me fut promise par sa mère..... Voulez-vous entendre mon histoire? — Volontiers, je suis sûr d'avauce qu'elle m'intéressera vivement. Mais n'attendez pas de moi la même confiance, mes peines sont si déchirantes, que la révélation en est impossible; eependant je sais que consentir à recevoir votre secret, c'est vous promettre de l'amitié, et je prends cet engagement sans effort.—Il suffit, vous allez connoître ma situation; mais comme on pourroit ici nous surprendre, je dois auparavant reprendre mon costume." A ces mots il remit sa perruque, son chapeau, et tirant de sa poche des crayons, il se sillonna le visage, en se regardant dans la fontaine; quand cette toilette fut terminée, il prit la parole en ces termes:

" Le ciel ne m'a fait ni pour être père " de la Trappe, ni pour aller m'ense-

« velir au fond des déserts ; car la solitude m'est insupportable, et le silence m'étouffe. Les échos des rochers sont de froids confidens, ils ne m'ont jamais fait une seule réponse consolante. Enfin je trouve donc à qui parler, et j'en ai un tel besoin, que, si je m'en croyois, je parlerois au moins jusqu'à la nuit ; mais je saurai me renfermer dans de justes bornes : je vous promets une narration rapide, j'espère que nous reviendrons sur les détails.

« J'aime éperdûment, depuis deux ans, une jeune personne, fille unique d'une riche créole, veuve d'un négociant de Saint-Malo ; ce dernier en mourant laissa des affaires en mauvais état ; sa veuve paya tout, elle resta avec une fortune considérable encore, et elle vint à Paris pour y achever l'éducation de sa fille. Pour moi, fils d'un avocat ruiné de la ville de Nantes, je ne pouvois prétendre

" à la main d'une jeune personne, belle,
" riche et remplie de talens. Parfaite-
" ment accueilli par sa mère, je cachai
" long-temps mon amour ; mais cette
" mère clairvoyante pénétra mon se-
" cret, elle connut bientôt que sa fille
" partageoit mes sentimens ; elle exa-
" mina en silence notre conduite, elle
" en fut contente, et elle résolut au
" fond du cœur de sacrifier toutes vues
" ambitieuses au bonheur de sa fille.
" Je cédois, sans espérance, au plaisir
" de voir tous les jours celle que j'ai-
" mois, décidé à me retirer pour ja-
" mais aussitôt qu'il seroit question
" pour elle d'un mariage. Elle peignoit
" les fleurs en miniature dans le plus
" haut point de perfection. Elle in-
" venta une chose qui donna un nou-
" veau prix aux petits tableaux qu'elle
" faisoit pour sa mère.. Elle imagina
" d'adapter aux fleurs l'idée qu'on avoit
" eu déjà de former des noms et des
" phrases avec des pierres.. "Ici Lindal

se troubla, et poussa un profond soupir, il se rappeloit le funeste anneau! cependant il n'interrompit pas son ami qui, de son côté, ne suspendit point sa narration.

" Ce genre de peinture, poursuivit-
" il, devint charmant sous le pinceau
" le plus ingénieux. Un jour sa mère
" me montrant une nouvelle guirlande
" que venoit de finir sa fille par son
" ordre, me dit de lire le mot qu'elle
" traçoit: quelle fut mon émotion en
" lisant mon propre nom! Alors cette
" excellente mère mit le comble à ma
" joie en m'annonçant qu'elle me des
" tinoit sa fille. Mais, hélas! mon bon-
" heur fut de courte durée; cette femme
" intéressante, devenue pour moi une
" seconde mère et une bienfaitrice, fut
" tout à coup attaquée d'une maladie
" violente qui l'enleva en peu de jours.
" La veille de sa mort, sentant sa fin
" s'approcher, elle traça à la hâte quel-
" ques lignes, par lesquelles elle enjoi-

« gnoit au futur tuteur de sa fille, quel
« qu'il fût, de me la donner pour
« épouse, et elle finissoit par ces mots:
« *telle est ma dernière volonté et*
« *mon vœu le plus cher.* Elle signa cet
« écrit qu'elle remit en notre présence
« à son beau-frère, un vieux procu-
« reur retiré des affaires (mais non de
« la chicane), et frère de feu son mari.
« Aussitôt après sa mort, le procureur
« se fit nommer tuteur de sa nièce, et
« sans perdre un instant il l'emmena
« dans sa maison de campagne, à quel-
« ques lieues de Paris; je restai tris-
« tement à Paris, pénétré de la plus
« vive douleur de la perte que je ve-
« nois de faire, mais sans aucune in-
« quiétude sur mon amour, croyant
« que rien au monde ne pourroit le
« traverser.

« Au bout de quinze jours, le tu-
« teur, pressé par sa nièce, me fit in-
« viter à l'aller voir, mais en déclarant
« qu'il ne pouvoit que m'offrir à di-

" ner, et qu'il n'avoit point de loge-
" ment à me donner. J'y allai. Cette
" première entrevue avec sa pupille,
" depuis notre malheur, fut de part et
" d'autre très-silencieuse ; nous pleu-
" râmes, et nous ne parlâmes que de
" nos regrets. Je m'aperçus seulement
" après le dîner que le procureur et
" sa femme avoient grande envie de
" me voir partir, ce qui ne m'empêcha
" pas de rester jusqu'à la nuit. Comme
" je me disposois à m'en aller, la porte
" s'ouvrit, et je vis paroître un grand
" garçon de dix neuf ans, d'une figure
" burlesque, qui entra d'un air dégagé
" et joyeux, et qui s'arrêta tout court
" en m'apercevant ; c'étoit le fils uni-
" que de la maison, qu'on avoit en-
" voyé dîner dehors, pour le sous-
" traire à ma vue, et qui, après avoir
" fini son cours de droit à Strasbourg,
" étoit revenu chez ses parens depuis
" douze jours. Son air stupéfait à mon
" aspect, l'embarras visible du procu-

" reur et de sa femme, le désir qu'ils
" avoient montré de me voir partir,
" furent des traits de lumière qui me
" firent connoître les desseins de la fa-
" mille.... Cependant le rival que je
" découvrois ne me paroissoit pas re-
" dontable!.... C'est un niais d'une
" espèce toute particulière; il est à la
" fois emphatique et grossier, trivial
" et boursoufflé; mais son emphase
" n'est que dans ses discours, son ton
" paroît toujours naturel. On trouve
" en lui un mélange surprenant de sot-
" tise, d'espiéglerie, de crédulité, d'as-
" tuce, de fausseté, d'apparente bonho-
" mie; il ne dit rien qui ne soit dé-
" placé, mais il a dans toute sa per-
" sonne quelque chose de si original,
" qu'il est aussi amusant que ridicule:
" dépourvu de pénétration comme d'es-
" prit, il ne manque nullement d'in-
" vention et de ruse quand il s'agit de
" tromper; il est facile de le berner
" sans qu'il s'en aperçoive; il ne l'est

" pas moins de devenir sa dupe, car
" on ne peut s'empêcher de prendre
" ce niais espiègle et sentimental pour
" le meilleur enfant du monde. Rien
" ne favorise la fourberie comme la
" bêtise, c'est une chose que ne savent
" pas assez les gens d'esprit ; la sécu-
" rité que leur inspirent les sots leur
" est souvent bien funeste.

" Mon rival, après un moment d'im-
" mobilité, prenant son parti, s'avança
" vers moi, me fit une profonde ré-
" vérence, en me disant que sa cou-
" sine lui avoit beaucoup parlé de moi,
" et qu'il étoit ravi de faire ma con-
" noissance. Son père se hâta d'in-
" terrompre ce beau compliment : An-
" dré, dit-il, n'arrêtez point Mon-
" sieur, qui veut s'en aller; il est tard.....
" N'importe, repris-je, en me remet-
" tant sur ma chaise, je serai charmé,
" de mon côté, de causer avec mon
" futur cousin. A ces mots, le cousin
" sourit malicieusement en regardant

" le procureur; cependant il entra en
" conversation ; au bout d'une demi-
" heure, je me levai, et je pris congé
" de la famille.

" Nous étions convenus, le procu-
" reur et moi, que je ne recevrois la
" main de sa pupille que dans sept
" mois, c'est-à dire, lorsque son deuil
" seroit fini. Je compris qu'il espéroit
" que, durant cet espace de temps, il
" pourroit changer les dispositions de
" sa nièce; mais j'étois si parfaitement
" sûr de son cœur, je connoissois si
" bien, d'ailleurs, son respect pour les
" volontés de sa mère ; le cousin étoit
" si niais et si ridicule, qu'il me parut
" impossible de pouvoir raisonnable-
" ment concevoir la moindre inquié-
" tude. Le lendemain, je retournai
" chez le procureur, seulement en vi-
" site, après le dîner; on prenoit le
" café dans le jardin : je m'y rendis.
" André m'accueillit fort gaîment, je
" le pris sous le bras, et je l'emmenai

“ à l’écart dans un coin du jardin;
“ quand nous fûmes seuls : M. André,
“ lui dis-je, vous n’ignorez pas quel
“ lien sacré m’unit à votre cousine ? —
“ Monsieur, répondit-il, je sais que
“ feu ma tante, en mourant, a sacrifié
“ sa famille....... — Comment, sacri-
“ fié ?......—Oui, Monsieur, car na-
“ turellement elle auroit dû destiner
“ sa fille à celui qui la connoît depuis
“ l’enfance, à un cousin dès le ber-
“ ceau......—Cousin dès le berceau
“ est un beau titre, cependant vous
“ n’êtes point aimé.....—Pas encore,
“ mais cela peut venir d’ici à six mois;
“ vous avez l’amour pour vous; moi,
“ j’ai le cri du sang, et il seroit pos-
“ sible....... — Ecoutez, M. André,
“ dites à vos parens que je suis ferme-
“ ment décidé à ne pas reculer d’un
“ jour l’époque fixée pour mon union
“ avec votre cousine. Si alors elle me
“ déclare qu’elle vous préfère, je me
“ retirerai sur-le-champ, sans bruit,

“ sans éclat, et même sans colère; et
“ jusqu'à ce moment, je vous permets
“ de déployer avec elle tous vos moyens
“ de séduction, je ne le trouverai point
“ mauvais. Ah! Monsieur, s'écria An-
“ dré, avec enthousiasme, en frappant
“ dans ses mains; voilà un procédé ad-
“ mirable; nous serons comme deux
“ loyaux chevaliers; il y aura entre
“ nous, une franchise, une émula-
“ tion........J'interrompis ces louanges
“ pour l'engager à rejoindre la fa-
“ mille. Nous rencontrâmes en chemin
“ le procureur, qui nous cherchoit: il
“ étoit, je crois, un peu inquiet de mon
“ tête à tête avec son fils, et sa joie fut
“ extrême en nous voyant de si bonne
“ intelligence. Aussitôt que nous eû-
“ mes rejoint sa mère et sa cousine,
“ André disparut en courant; il revint
“ un moment après, tenant un verre
“ à liqueur plein d'anisette, qu'il m'of-
“ frit avec cordialité, en m'assurant
“ que c'étoit de la véritable anisette

“ de Bordeaux. Ces attentions déli-
“ cates se soutinrent constamment; en
“ même temps, André ne contraignit
“ plus sa galanterie pour sa cousine,
“ malgré la manière sèche et dédai-
“ gneuse dont il étoit reçu. Il ne nous
“ importunoit point, car il n'hésitoit
“ jamais à me céder sa place, et même
“ à s'éloigner dès que je paroissois le
“ désirer. Cette plaisante rivalité n'étoit
“ pour moi qu'un amusement ; je n'en
“ prévoyois pas les suites sérieuses et
“ si funestes pour moi !......Le procu-
“ reur me traitoit mieux chacque jour,
“ et souvent même il se moquoit, en
“ ma présence, des prétentions de son
“ fils ; enfin, il ne négligeoit rien pour
“ me maintenir dans la plus parfaite
“ sécurité. Tous les matins j'envoyois
“ des fleurs à sa pupille. Mais, d'après
“ son invention, qui n'étoit encore
“ connue que de nous, j'arrangeois ces
“ fleurs de manière à former des phra-
“ ses. C'étoient des guirlandes ou des

" couronnes dont elle ornoit sa cham-
" bre, en les posant sur de la mousse
" humide, et qui lui servoient, disoit-
" elle, de modèles, parce qu'elle les
" copioit en miniature. Ainsi, aux yeux
" de ses parens, ce don n'avoit rien de
" singulier. Trois rangs de fleurs com-
" posoient ces offrandes mystérieuses,
" de sorte qu'elles pouvoient exprimer
" beaucoup de choses.

" André, voyant combien ces guir-
" landes étoient agréables à sa cousine,
" me demanda un jour si je serois fâ-
" ché qu'il lui en offrît aussi. Point du
" tout, répondis-je, et même je dirai à
" ma bouquetière d'en composer aussi
" pour vous dans le genre des miennes.
" A ces mots, André se récria sur ma
" générosité, et sur ma conduite che-
" valeresque, et je lui promis qu'il
" auroit le lendemain une superbe guir-
" lande.

" J'exigeai de sa cousine qu'elle con-
" sentît à recevoir ce nouvel hommage,

“ parce que c'étoit un moyen de plus
“ pour moi de lui exprimer mes senti-
“ mens, et je trouvai d'ailleurs qu'il
“ seroit plaisant de faire ainsi mon rival
“ porteur de moqueries faites sur lui,
“ ou des assurances de mon amour.

“ J'allai bien vite chez la bouque-
“ tière, pour la prévenir, et il fut con-
“ venu entr'elle et moi, qu'à jamais je
“ composerois toutes les couronnes et
“ les guirlandes qu'elle vendroit à M. An-
“ dré. Celle-ci ne me coûta pas un grand
“ effort d'imagination, mais elle expri-
“ moit une incontestable vérité. L'ar-
“ rangement des fleurs formoit ces pa-
“ roles : Voyez comme je suis sot !
“ André porta d'un air triomphant
“ cette guirlande à sa cousine, qui mal-
“ gré sa tristesse habituelle, ne put s'em-
“ pêcher de sourire en examinant ces
“ fleurs : André regarda ce sourire
“ comme une victoire ; le reste du jour
“ sa gaîté fut sans bornes. J'inventois
“ tous les matins pour lui des phrases

“ de ce genre; les fleurs étoient toujours
“ recues avec le même plaisir, et l'es-
“ piègle André jouissoit en secret de
“ la jalousie concentrée qu'il me sup-
“ posoit.

“ Cinq mois s'écoulèrent ainsi; mais
“ cette situation changea tout à coup.
“ La femme de procureur se mit au lit
“ et feignit d'être malade; sous ce pré-
“ texte, la maison me fut entièrement
“ interdite. Le procureur me dit que sa
“ femme, n'étant pas eu état de se trou-
“ ver avec sa pupille, la décence ne me
“ permettoit plus de venir dans la mai-
“ son jusqu'au mariage; il ajouta que
“ je n'avois plus que deux mois à atten-
“ dre, que d'ailleurs ce temps seroit
“ vraisemblablement abrégé par la con-
“ valescence de sa femme. Comme je
“ croyois cette maladie très-réelle, je
“ me soumis, et je me consolai en en-
“ voyant toujours des fleurs comme
“ de coutume. Une femme de chambre
“ de confiance m'apportoit souvent des

“ lettres, et se chargeoit de mes ré-
“ ponses.

“ Cependant la tante ne se rétablis-
“ soit point. Dans ces entrefaites, le tu-
“ teur fit un voyage avec son fils, et
“ sa pupille trouva le moyen d'aller
“ deux fois chez une voisine, amie de
“ feu sa mère, et averti par la femme
“ de chambre, je me rendis chez cette
“ amie, et je la vis là, deux fois.

“ Le tuteur revint, et quelques jours
“ après, quel fut mon étonnement et
“ ma colère, lorsque la femme de
“ chambre, venant un matin me voir,
“ me dit en pleurant que le procureur,
“ sans nulle explication, venoit de la
“ renvoyer ! Elle ajouta que sa maîtresse
“ étoit véritablement prisonnière, et
“ elle me donna de sa part un billet écrit
“ précipitamment avec un crayon, et
“ qui contenoit ce qui suit :

“ J'ai découvert un complot abomi-
“ nable que l'on croit que j'ignore : mon
“ indigne tuteur doit m'emmener dans

" six jours (samedi prochain) à Brest,
" de là s'embarquer pour Saint-Domin-
" gue, et me conduire dans mon habi-
" tation, sous prétexte d'y arranger
" mes affaires. Je suis sûre que cet
" homme affreux a brûlé le billet qui
" contenoit les dernières volontés de
" ma malheureuse mère.... Quel sera
" notre recours! il ne m'est plus pos-
" sible de vous écrire.... oh! sauvez-
" moi, ou je suis perdue!.... Après la
" lecture de ce billet, ma fureur fut
" égale à ma surprise: je sentis que le
" testament étant anéanti, je n'obtien-
" drois rien par les voies judiciaires,
" du moins jusqu'à la majorité de la
" jeune personne. Je me décidai sur-
" le-champ. Mes fleurs étoient sous-
" traites depuis quelques jours, on
" disoit que je n'en envoyois plus; mais
" il me restoit une ressource et un
" moyen de correspondance, dans la
" galanterie du perfide André, qui
" donnoit toujours des fleurs. J'allai

" aussitôt composer une guirlande et " une couronne, qui disoient que je " serois le surlendemain à la petite porte " du jardin, et qui demandoient à l'in- " fortunée pupille, au nom d'une mère " adorée, de s'y trouver à minuit. An- " dré, avec ses grâces ordinaires, porta " ces fleurs à sa cousine, qui sut par- " faitement dissimuler, ayant l'air d'i- " gnorer entièrement ce qui se tramoit : " elle le pria de lui donner le lendemain " deux guirlandes et deux couronnes, " parce que, poursuivit-elle, j'en ai " absolument besoin, pour un projet " que je veux exécuter. André crut " qu'il s'agissoit d'un tableau, et charmé " de cette nouvelle faveur, il partit sans " délai, pour aller commander ce " qu'elle désiroit ; la bouquetière me " fit avertir ; et dans cette grande quan- " tité de fleurs, il me fut aisé d'achever " d'expliquer mon dessein, qui étoit de " conduire ma maîtresse chez l'amie de " sa mère.

“ Je trouvai un grand soulagement, “ au milieu de ma colère et de mes “ inquiétudes, à me représenter le “ cousins àinsi surchargé de mes com- “ missions, tout couvert de couronnes “ et de guirlandes, s'offrant en con- “ quérant aux yeux de sa cousine, et “ déposant galamment toutes ces fleurs “ à ses pieds !

“ L'enlèvement s'exécuta sans obs- “ tacle ; je conduisis sur-le-champ la “ tremblante pupille chez la voisine, “ amie de sa mère ; mais là, j'appris “ avec douleur qu'elle étoit partie pour “ une tèrre éloignée de Paris. Je ne “ l'avois pas prévenue de mon projet, “ craignant qu'elle ne désapprouvât un “ enlèvement ; mais j'étois certain que “ la chose faite, elle ne refuseroit pas “ un asile à sa jeune amie. Je n'hésitai “ point à partir sans délai pour cette “ terre, où nous fûmes reçus avec “ toute la tendresse imaginable. Notre “ amie nous dit qu'elle se chargeoit

" d'arranger cette affaire; mais elle " m'ordonna d'aller aux eaux dans les " provinces méridionales, et de m'y " tenir bien caché, jusqu'à ce que tout " fût pacifié. Depuis cette époque, je " n'ai reçu que des nouvelles alarman- " tes. Le procureur ne s'aperçut de " l'évasion de sa pupille que sept heu- " res après sa fuite; il perdit encore " beaucoup de temps à la chercher " inutilement à Paris; enfin, il se dé- " cida à porter sa plainte en justice " contre moi, comme ravisseur de sa " nièce et de sa pupille: cette dernière " fut déposée par notre amie dans un " couvent, où la loi lui assuroit un " refuge inviolable jusqu'à la décision " du procès. Cela fait, notre amie vint " à Paris, pour nous défendre elle- " même. Elle somma le procureur de " produire l'écrit de sa belle-sœur, par " lequel elle ordonnoit de m'unir à sa " fille; l'indigne procureur, non-seu- " lement nie avoir reçu cet écrit, mais

" il soutient que sa belle-sœur avoit " toujours destiné sa fille à son cousin. " Il ajoute que, depuis la mort de sa " mère, la jeune personne consentant " à ce mariage, voit reçu d'André, " en qualité de futur époux, les fleurs " qu'il est d'usage de donner dans ces " occasions. Enfin, l'affaire prend la " plus mauvaise tournure : voilà les der- " nières nouvelles, elles m'accable- " roient, si, en même temps, je n'a- " vois pas reçu une lettre de notre " amie, qui me mande que je dois être " tranquille, et qu'elle me promet un " triomphe complet sur mes lâches en- " nemis ; mais, malgré ma confiance " en elle, je crains qu'elle ne s'abuse ; " car je ne conçois pas comment, avec " la scélératesse du procureur, tout " ceci pourroit se terminer heuréuse- " ment."

Landri termina là son rècit, qui intéressa beaucoup Lindal : ce dernier se douta bien, par le soin qu'il avoit en

de ne nommer personne dans sa narration, qu'il étoit aux eaux sous un nom supposé; précaution bien simple dans sa situation. L'intimité s'établissant véritablement entr'eux, Landri, sans être questionné, voulut confier son vrai nom; Lindal lui ferma la bouche, en lui avançant qu'il portoit aussi un nom d'emprunt, et déclarant positivement qu'il s'étoit promis de ne jamais dire le sien, que cette confidence l'obligeroit à manquer à sa résolution, et qu'ainsi ce secret révélé seroit une violence. Landri se tut, mais à regret; il se consola par l'espérance que bientôt il pourroit renoncer à tout mystère.

Un jour Landri ne suivit point son ami sur les montagnes, parce qu'il attendoit des lettres intéressantes : un orage violent et de la pluie forcèrent Lindal à quitter les montagnes plutôt que de coutume : au bas de la montagne, il trouva presque tous les malades des eaux, qui couroient en tu-

multe pour aller se réfugier dans une espèce de baraque de bois, située près de ce lieu. Tout à coup Landri, toujours dans son costume de vieillard, et qui alloit chercher Lindal, fendit la foule pour l'atteindre, le prit par le bras, en lui disant: Mon ami, je triomphe en effet; une lettre m'apprend que notre amie avoit reçu un écrit semblable à celui qui fut remis par la mère mourante à l'indigne procureur;....j'ai envoyé chercher des chevaux de poste; je partirai dans deux heures.... Comme il disoit ces mots, la pluie et la grêle redoublèrent avec une telle impétuosité, que l'on ne pouvoit plus penser qu'à se mettre à l'abri: les deux amis se précipitèrent dans la baraque avec tous les buveurs d'eaux. La baraque, quoique grande, étoit excessivement sombre, et cette obscurité, joint à celle d'un ciel couvert de nuages, permettoit à peine d'y distinguer foiblement les objets. Mon ami, dit

tout bas Landri, pour nous désennuyer ici, je veux faire un beau coup de théâtre; et aussitôt, èlevant la voix et s'adressant à la comtesse : Madame, lui dit-il, aimez-vous la musique? Cette question inattendue surprit beaucoup, surtout faite par un homme qu'on n'avoit jamais entendu parler. Ah! répondit la comtesse, pourroit-on avec une âme sensible ne pas aimer passionnément la musique! Mais, poursuivit-elle en montrant le président, voilà un véritable amateur de musique. Oui, reprit le président, et j'ai le droit d'être difficile; j'ai beaucoup voyagé, et j'ai entendu successivement, depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour, tous les artistes du premier ordre; par exemple, en chant, j'ai entendu Pacherotti, Marchesi, Crescentini; madame Todi dans son beau temps, et tout nouvellement madame Grassini...... Après ces talens si parfaits, ce qui m'a causé le plus d'étonnement, c'est un jeune homme..... Eh

bien! Monsieur, interrompit Landri, voulez-vous m'entendre aussi? Cette proposition fit éclater de rire toute l'assemblée. En vérité, Monsieur, dit le président, lorsqu'à votre âge on a cette gaîté-là, on ne devroit pas être aussi sauvage. Je ne plaisante point, repartit Landri; si vous le permettez, je vais vous faire entendre un superbe cantabile. Alors Landri se mit à chanter avec une voix délicieuse, une expression touchante et la meilleure méthode..... La surprise et le charme que l'on trouvoit à l'entendre rendirent l'assemblée immobile, Le seul Lindal éprouvoit une sensation inexprimable. Un pressentiment confus lui causoit le plus violent battement de cœur..... Quand Landri eut achevé son cantabile, le président se leva avec enthousiasme: Que signifie ceci? s'écria-t-il; je vous déclare qu'il n'y a que le jeune homme dont je voulois vous parler tout à l'heure, le jeune Vilmore, qui puisse

chanter ainsi.... C'étoit en effet Vilmore, qui répondit aussitôt : Vous ne vous trompez point, Monsieur, et Vilmore lui-même vous remercie d'une indulgence exprimée avec tant de bonté.... Et modeste avec un tel talent ! reprit le président en s'avançant pour embrasser Vilmore.... Mais il s'en trouva séparé par Lindal, qui, hors de lui, saisit le bras de Vilmore, en disant d'une voix étouffée : Suivez-moi,.... Vilmore, surpris, se laisse entraîner par son ami ; ils sortent précipitamment de la baraque, et malgré la pluie qui continuoit toujours, ils traversent en silence, avec une vîtesse extrême, une grande place et deux rues ; ils arrivent enfin à la maison de Vilmore. Ils entrent ; Vilmore ouvre la porte de sa chambre, la referme. Limdal, éperdu, tombe sur une chaise, et Vilmore, les bras croisés sur sa poitrine, le regarde tranquillement, en disant : Mon ami, êtes-vous devenu fou ?....

Je suis Lindal, gendre de Mélidor, répondit Lindal en regardant fixement Vilmore. Eh bien ! reprit froidement Vilmore, qu'est-ce que cela m'apprend? —Emma est ma femme, la connoissez-vous? — Je l'ai rencontrée deux fois chez madame d'Herbain..... —Il faut m'expliquer pourquoi j'ai trouvé dans son sac à ouvrage un anneau émaillé, dont les fleurs formoient votre nom, —Ma foi, je n'en sais rien; en vous contant mon histoire, je vous ai parlé de cet anneau que je fis faire pour ma bien-aiméeRose, de l'aveu de sa mère;.... une méprise de sacs, un quiproquo, enfin un hasard a pu faire tomber cet anneau dans les mains de votre femme. —O dieu! s'écria Lindal, serois-je assez heureux pour connoître clairement dans cette explication que je suis le plus coupable et le plus insensé de tous les hommes?—Voilá un beau souhait! dit Vilmore en riant. —Achevez de grâce, achevez de me répondre.—Tout

simplement vous croyez que j'ai donné cet anneau à votre femme, vous ne l'avez donc pas ouvert?—Comment! il s'ouvre?—Assurément; et il renferme le nom de Rose et le mien avec ces mots: Unis à jamais. J'avois donné à Rose cet anneau quelques jours avant la mort de sa mère; deux ou trois mois après, elle cassa le ressort du secret, et me le rendit pour le faire raccommoder; la dernière fois que je la vis chez madame d'Herbain, j'avois sur moi l'anneau raccommodé. Rose portoit à son bras un petit sac de basin blanc; voulant lui causer la surprise de trouver cet anneau quand elle seroit de retour chez son tuteur, je le glissai furtivement dans son sac, sans qu'elle s'en aperçût, un moment avant le dîner. J'avois enveloppé l'anneau dans un billet qui lui demandoit un moyen de nous revoir, parce que son tuteur revenoit le lendemain.... Je n'ai pas revu Rose depuis, ne doutant pas qu'elle

n'eût reçu cet anneau. Je n'en ai fait nulle mention dans le peu de lettres que j'eus la possibilité de lui écrire, avant le renvoi de sa femme de chambre.... Grand dieu ! s'écria Lindal, tout est éclairci : Emma, après le dîner, aura pris le sac de Rose ?.... Ah ! mon ami, poursuivit-il en se jetant au cou de Vilmore.—Votre ami ! je devrois ne plus l'être.... Après avoir entendu mon histoire, après m'avoir promis votre amitié, vous avez pu....—N'excuserez-vous pas un malheureux qui, depuis quatre mois, n'est plus à lui-même ?—Allons, mon ami, partons ensemble pour Paris, j'ai des chevaux de poste tout prêts, partons ensemble. A ces mots, les deux amis s'embrassèrent tendrement ; ensuite, après avoir donné à la hâte les derniers ordres pour leur départ, ils montèrent dans la chaise de poste de Vilmore, et ils prirent avec transport la route de Paris. La joie de Lindal n'étoit pas sans mélange ; les re-

grets les remords, la crainte affreuse d'avoir perdu le cœur d'Emma l'empoisonnoient cruellement. Vilmore lui conta avec détail le dénouement de son aventure : comme on l'a dit, la mère de Rose avoit envoyé à son amie absente, madame d'Herbain, un écrit, dans lequel cette bonne mère désignoit Vilmore pour son gendre ; elle disoit de plus dans cet écrit qu'elle en donnoit un semblable à son beau-frère, et elle prioit son amie de ne point parler du sien, si le procureur, dépositaire de sa dernière volonté, se conduisoit avec droiture. Madame d'Herbain en effet garda le silence ; mais lorsqu'elle vit la mauvaise foi du procureur, elle laissa engager le procès, afin de le confondre juridiquement. Au moment du jugement, elle produisit l'écrit de son amie ; le procureur fut unanimement condamné à supporter tous les frais de la procédure, et à payer des dommages et intérêts, qui l'eussent ruiné, si par la

suite Vilmore n'avoit eu la générosité de les lui remettre.

Le voyage fait avec une extrême rapidité, parut également long aux deux amis. Enfin, arrivés à Paris, ils se hâtérent de se séparer, pour voler où leur cœur les appeloit. Allez, mon ami, dit Vilmore à Lindal, qu'il voyoit tremblant et éperdu ; allez, ne craignez rien ; une épouse vertueuse pardonne toujours.

Lindal courut chez Mélidor, il apprit qu'Emma et sa tante venoient de partir pour Mongeron, où elles alloient attendre Mélidor qui devoit revenir d'Angleterre sous peu de jours. Aussitôt Lindal part et se rend mystérieusement à Mongeron, voulant d'abord entretenir Marthe en particulier. La bonne tante fut transportée de joie en le revoyant ; elle assura que l'inconsolable et douce Emma oublieroit toutes ses peines en le retrouvant, mais qu'il falloit la préparer à son bonheur, afin

qu'elle n'éprouvât pas un saisissement funeste.

Marthe conta à Lindal qu'elle avoit rendu à madame d'Herbain, depuis son retour à Paris, le sac et l'anneau de Rose; elle ajouta que la méprise s'étoit faite d'une manière très-simple. Emma et Rose ayant posé sur le même canapé leurs sacs, l'un tomba sous un oreiller; la première s'empara de celui qui étoit en vue; l'autre, cherchant le sien, trouva celui qui ne lui appartenoit pas, et l'emporta.

Cette conversation entre Marthe et Lindal fut longue, il étoit tard; Emma, depuis son malheur, menant le genre de vie d'une recluse, étoit déjà couchée; le lendemain étoit le jour de sa fête; Lindal et Marthe concertèrent ensemble un projet dont l'exécution n'offroit qu'une seule difficulté, la discrétion de Marthe; cependant, comme le projet lui parut romanesque, elle promit le secret, et le garda.

Le lendemain au soir, on illumina un bosquet, et l'on en décora l'intérieur d'une seule guirlande de fleurs d'une longueur immense, qui en entouroit toute l'enceinte; alors Marthe, d'un air de triomphe, entraîna Emma dans ce bosquet. "Ah! ma tante, s'écria la triste Emma en y entrant, comment pouvez-vous imaginer de célébrer ma fête? ne savez-vous pas qu'il n'en est plus pour moi?—Je suis sûre que celle-ci vous plaira; regardez ces fleurs!—Je les déteste!—Cela vous paroît commun, eh bien! point du tout, c'est une invention très-ingénieuse; ces fleurs sont disposées comme celles de l'anneau de Vilmore.—Grand Dieu! quel souvenir affreux me rappelez-vous!—Séchez vos pleurs, et lisez.—Ah! laissez-moi." A ces mots, Emma, baignée de larmes, voulut fuir; Marthe la retint par sa robe. "Emma, reprit-elle, lisez, je vous en conjure, j'ai mes raisons.—Comment?—Lisez, mon Em-

ma, je vais vous aider; commençons par cette églantine." Alors Marthe indiquant chaque fleur avec une petite baguette, lut tout haut ces paroles: Emma, soyez généreuse, le fidèle et coupable Lindal implore son pardon.— Dieu ! s'écria Emma avec transport ! est-il possible?...Lindal ! où est-il !... A vos pieds, chère Emma! dit une voix qui pénétra jusqu'au fond du cœur d'Emma ; et au même instant Lindal, écartant les branches touffues et fleuries d'un lilas, derrière lequel il étoit caché, s'élança vers Emma, et vint tomber à ses genoux.... La joie de ces deux jeunes époux fut aussi touchante que leur tendresse naturelle étoït vive et pure. La bonne Marthe la partagea, quoiqu'elle ne pût s'empêcher de reprocher à Lindal d'avoir un peu brusqué le dénoûment.

Mélidor revint; on lui conta tous les malheurs qu'on avoit éprouvés.

Comme il retrouvoit ses enfans en parfaite intelligence, il ne fut frappé dans ce récit que de l'invention des fleurs. " Vous pouvez, dit-il à Lindal, tirer parti de ce nouveau langage ; une guirlande de fleurs pourra quelquefois, dans un tableau, en expliquer le sujet, et même avec des figures, surtout dans des pastorales; cela vaudroit mieux que les légendes que l'on mettoit jadis dans la bouche des personnages. Enfin, il est possible de placer ainsi, dans un tableau de fleurs, une déclaration, une devise ingénieuse, et même de jolis vers."

Lindal reprit, avec le bonheur, le goût de son art ; il se fit une grande réputation ; Vilmore épousa Rose, qui devint l'amie la plus chère d'Emma. On ne trouvoit point dans cette petite société, les titres, les richesses immenses et le faste qu'on envie ; mais on y voyoit la réunion de tout ce

qui peut faire le bonheur et le charme de la vie, des vertus, des mœurs pures, de grands talens, l'amour légitime et l'amitié.

FIN.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

FIN DE LA TABLE.



